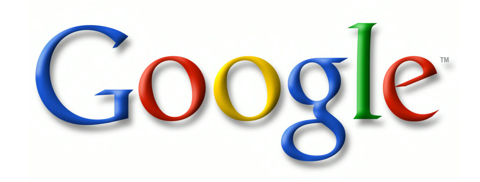
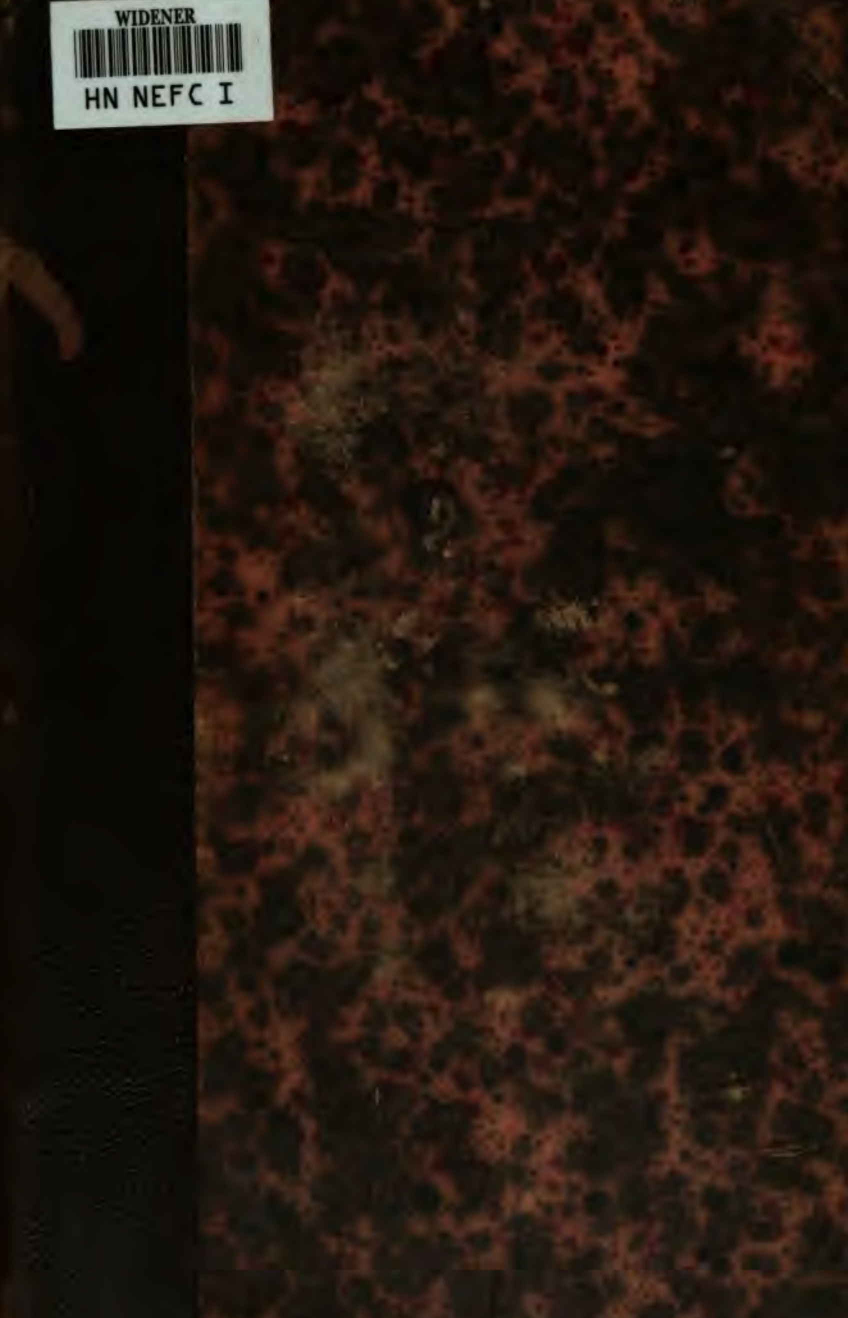
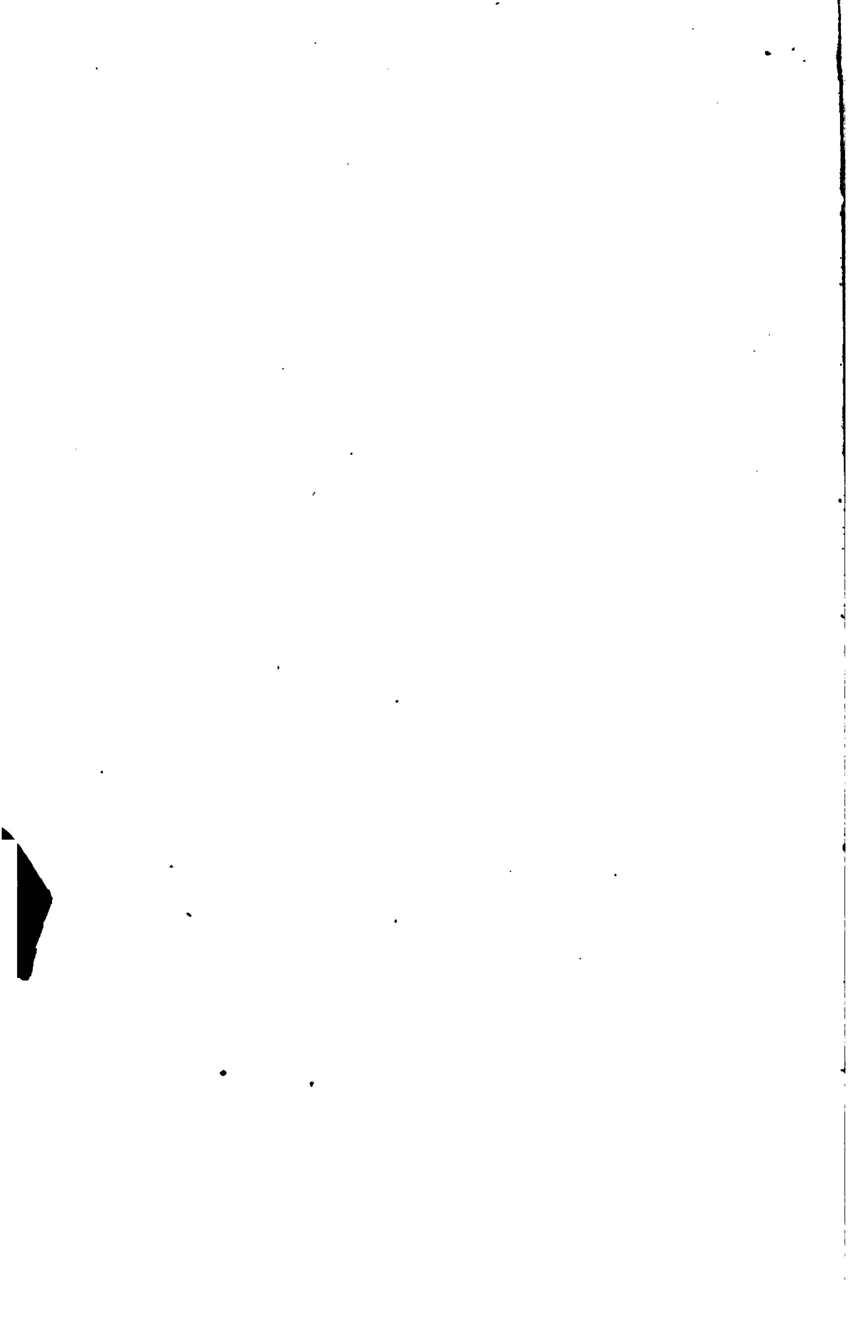
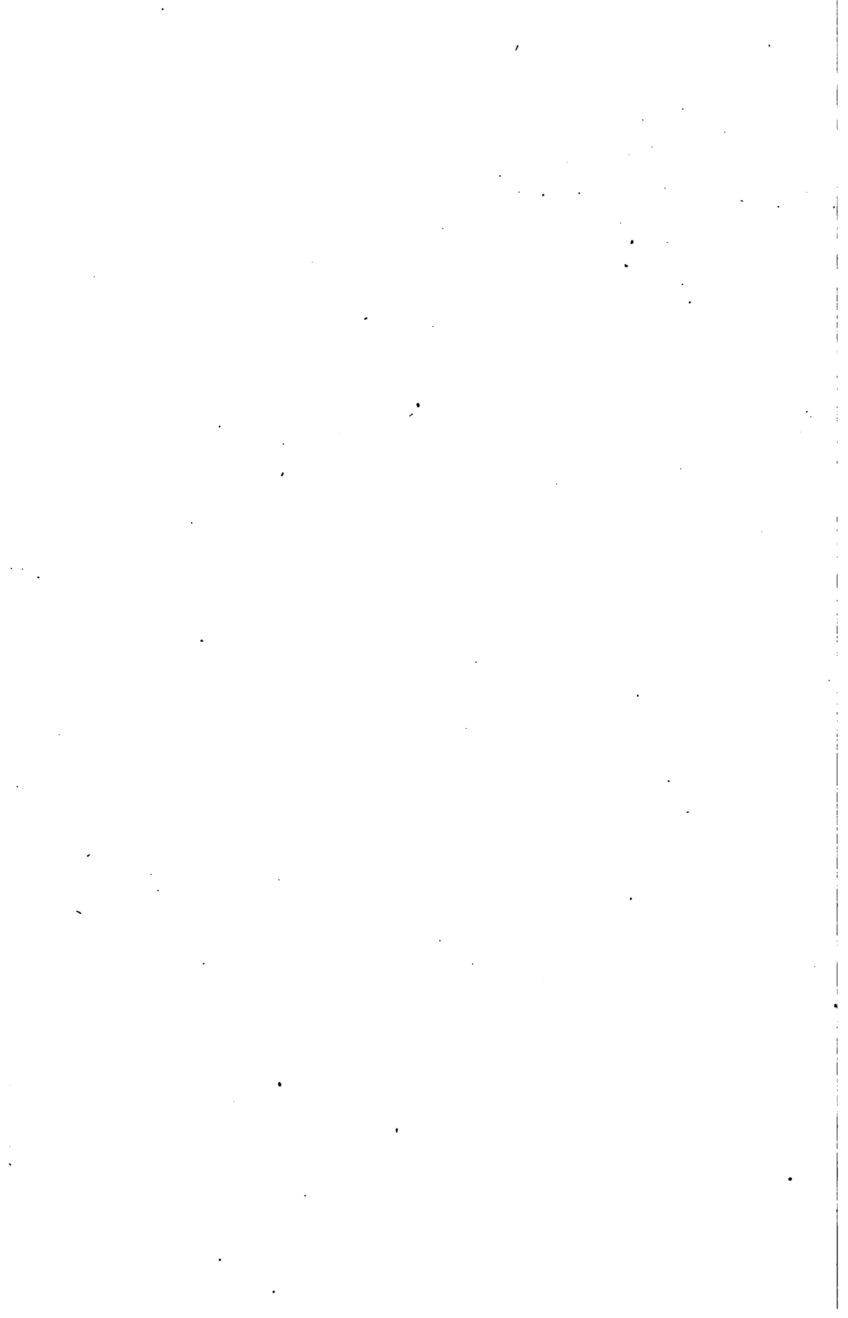


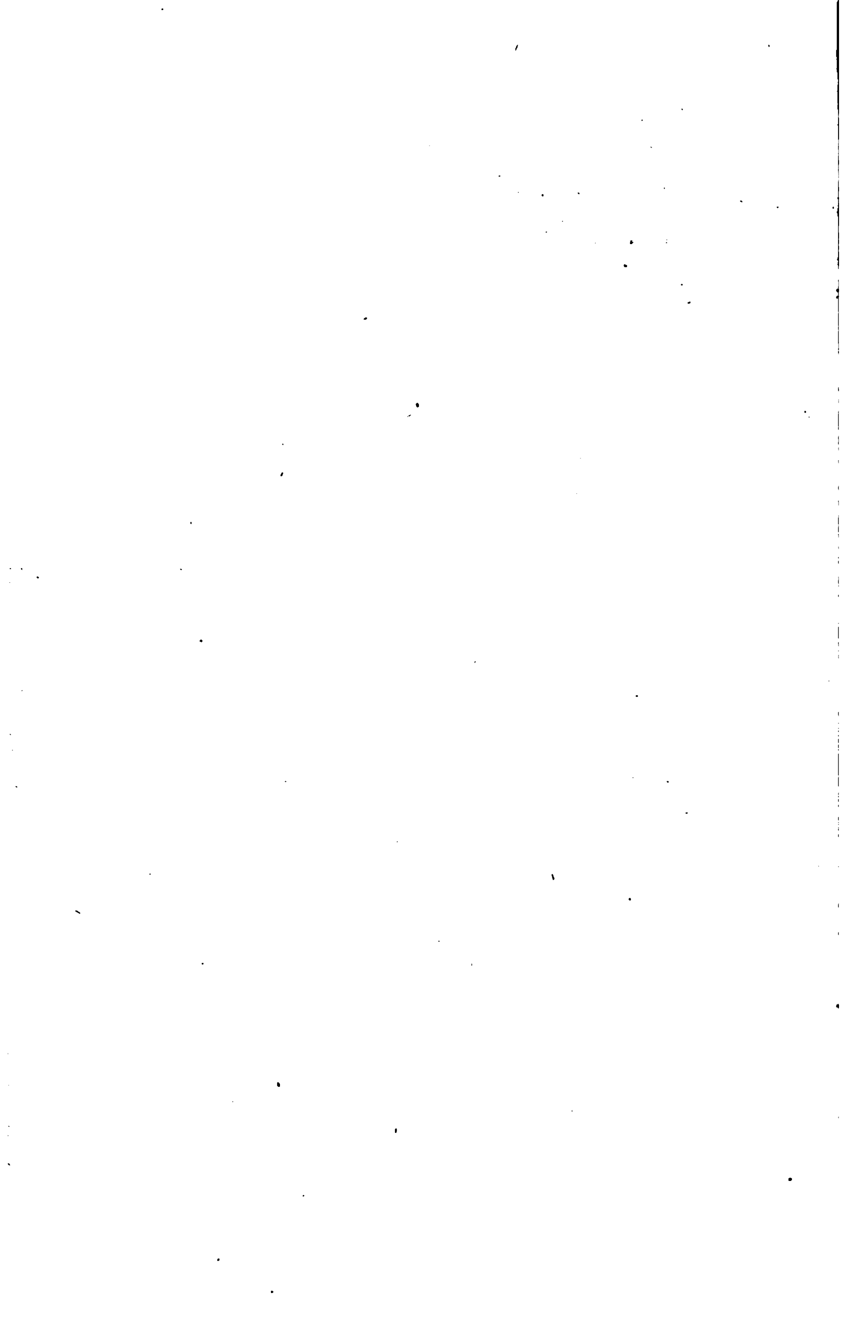








NOUVELLES INTIMES



NOUVELLES INTIMES

DU MÊME AUTEUR

LE CHEMIN DES BOIS, poëmes couronnés par l'Académie française (épuisé). . . . . 1 vol.

En préparation :

LES POËMES DE L'ÉTÉ. . . . . 1 vol.

MADAME VÉRONIQUE, roman. . . . . 1 vol.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [175]

ANDRÉ THEURIET

NOUVELLES

INTIMES

Les Souffrances de Claude Blouet — L'abbé Daniel
Lucile Désenclos



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

47, PASSAGE CHOISEUL, 47

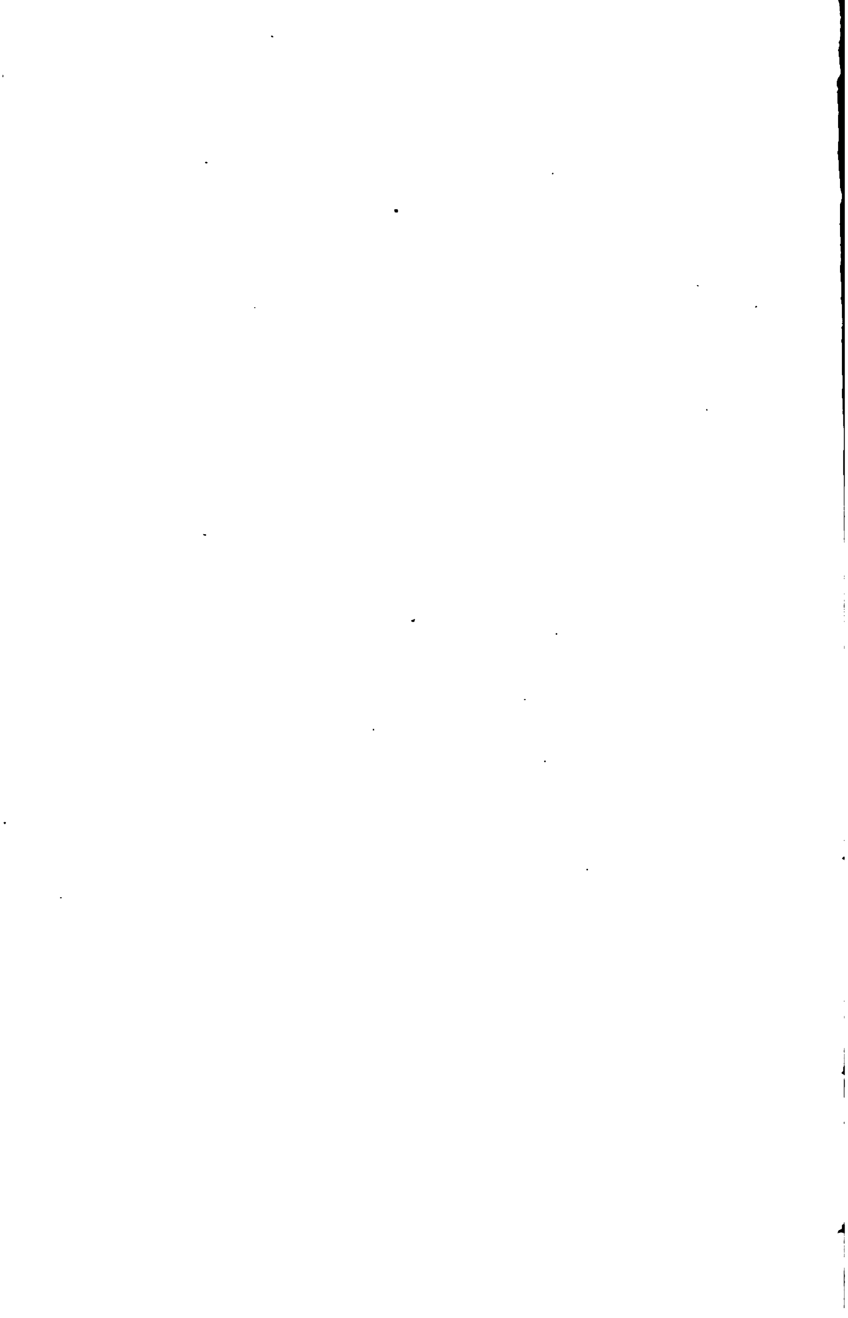
M. DCCC. LXX.

LES SOUFFRANCES

DE

CLAUDE BLOUET

A madame Hélène Lefébure.





LES SOUFFRANCES

DE

CLAUDE BLOUET

I.

Je n'oublierai jamais le jour où j'entrai comme élève chez M. Péchoin, le pharmacien de Marville. Il me semble que c'était hier. Levé avant l'aube, j'avais été secoué pendant trois heures dans la patache qui fait le service de Clermont à Marville; le mois de février commençait, la matinée était glaciale, et il pleuvait dru quand la voiture me déposa devant l'auberge du *Chêne-Vert*. — Marville est divisé en ville basse et ville haute, et M. Péchoin demeurait dans les hauts quartiers. Tout en grimpant l'âpre et tortueuse côte de l'Horloge, bordée de vieilles masures ventrues où les

revendeurs étalent leur friperie, je grelottais moitié de froid, moitié de peur, car, bien qu'ayant vingt-deux ans sonnés, j'étais fort gauche et timide; je n'avais jamais quitté le village, et, à part un voyage à Nancy pour mon examen de bachelier, j'étais toujours resté près du curé de Louppy, qui avait fait mon éducation. Je marchais lentement malgré la pluie qui me fouettait le visage, et je me demandais quel accueil j'allais recevoir chez le pharmacien. Quand je fus dans la grand'rue, je regardai curieusement les façades sculptées, et j'aperçus bientôt, au-dessus d'une devanture vitrée, l'enseigne de M. Péchoin. Le logis n'avait pas une mine avenante; il était antique et sombre comme toutes les maisons de la ville haute. A travers le vitrage poudreux, on entrevoyait vaguement un mélange confus d'objets singuliers. Je poussai la porte en frissonnant; le tintement grêle d'une sonnette fit relever la tête à un petit vieillard assis au comptoir et fort occupé à doser des poudres.

Je tournais silencieusement entre mes doigts mon feutre humide.

« Que désirez-vous? me dit le pharmacien d'une voix aiguë.

— Je suis Claude Blouet, monsieur... »

Il me regarda d'un air interrogateur et impatient. Je vis que mon nom ne lui apprenait rien, et je repris : « Je suis le nouvel élève. » Puis je lui remis la lettre de mon oncle le curé.

Il la posa près de lui sans l'ouvrir. « Ah! ah!

très-bien, asseyez-vous, mon garçon, je suis à vous dans un moment. » Et il se remit à doser, à peser et à écrire.

Je m'assis, un peu humilié, sur une vieille banquette de cuir, et je me mis à contempler d'un air déconcerté mon futur patron et la pharmacie où allaient se passer mes années d'apprentissage. M. Péchoin avait environ cinquante ans; mais tout d'abord, à l'aspect de ses cheveux blancs et rares et de sa redingote noisette à l'ancienne mode, on lui en eût donné plus de soixante. Ses yeux gris, percés comme avec une vrille, avaient un éclat petillant; il était de petite taille et paraissait alerte et nerveux. Il y avait quelque chose de fin, d'inquiet et de remuant dans sa physionomie et dans ses gestes. En voyant son nez pointu, son regard malicieux et ses mouvements brusques, on pensait involontairement à un écureuil. La pharmacie avait le même air étrange que le patron. Haute et mal éclairée, encombrée de fioles, de livres et d'oiseaux empaillés, elle rappelait les boutiques des apothicaires du temps passé. Certainement les drogues ne devaient pas avoir été renouvelées depuis cent ans; les vases qui contenaient les onguents avaient des formes d'urnes funéraires; des plantes desséchées pendaient par bottes au plafond, et répandaient des senteurs médicinales qui me prenaient à la gorge. Au-dessus de la porte de communication, un hibou se balançait dans sa cage et poussait de temps à autre un cri plaintif. M. Péchoin, toujours

absorbé par ses dosages, semblait avoir oublié que j'étais là, et moi, trempé par la pluie du matin, je me sentais découragé, mal à l'aise, et je songeais avec des larmes dans les yeux au bon feu flambant de la cuisine de la cure. Tandis que je me désolais, quelque chose me passa dans les jambes, et je tressautai sur mon banc : c'était une tortue fort laide qui rôdait mélancoliquement, à la recherche de fragments de salade semés dans l'officine...

Au même instant, la porte du fond s'ouvrit, et une vieille servante à la face rougeaude encadrée dans un bonnet à tuyaux parut sur le seuil. « Mère Annelle, dit M. Péchoin, voici le nouvel élève, il faudra lui montrer sa chambre. »

La vieille me jeta un coup d'œil, vit mes habits trempés, mes cheveux collés sur mes tempes et ma mine attristée. Sa grosse figure bourrue s'attendrit tout à coup.

« Ah! s'écria-t-elle d'un air indigné, voilà bien comme vous êtes, monsieur Péchoin! Le pauvre garçon est mouillé jusqu'aux os, et il n'y a pas de bon sens de le laisser se morfondre dans la pharmacie.

— Mouillé! dit M. Péchoin, et il s'aperçut que la pluie ruisselait le long des vitres, c'est vrai, il pleut à verse... Je vous demande pardon, mon garçon; allez vous sécher, nous causerons de vos affaires dès que j'aurai fini... Fais-lui bon feu, mère Annelle.

Je suivis la servante, qui me fit traverser plusieurs pièces très-sombres, puis une cour étroite aux

pavés verdis, et m'introduisit dans la cuisine, antique et noire comme tout le reste, mais plus vivante cependant et d'un aspect plus hospitalier. Une souche énorme achevait de se consumer dans la haute cheminée; les faïences du dressoir et les chaudrons de cuivre l'animaient de leurs couleurs joyeuses, et une horloge rustique y bourdonnait d'une voix familière qui me fit penser à mon village. La mère Annelle jeta sur la braise un fagot de ramilles, puis, soufflant vigoureusement dans un long tube de fer, elle fit *clairer* une flamme réjouissante. « Allons, dérange-toi, Jaunisson, dit-elle en poussant doucement un matou blanc et jaune qui dormait d'un air de chanoine près de la marmite, laisse monsieur se chauffer ! » Le chat ouvrit à demi ses paupières alourdies, me regarda d'un œil méfiant, puis s'étira, fit le gros dos et finit par se rendormir entre les chenets. La vieille servante allait et venait, gourmandant son chat, soulevant le couvercle du pot au feu et cherchant à entamer une conversation à laquelle je ne prenais guère part. J'avais peu dormi la nuit précédente, et la chaude influence du brasier me plongeait dans un demi-sommeil.

D'ailleurs j'avais le cœur tout gros encore de mon départ, et l'accueil de M. Péchoin m'avait glacé. Habitué à la bruyante et libre vie de la campagne, je me demandais ce que j'allais devenir dans ce logis maussade comme une prison. Je frissonnais à l'idée de passer mes plus belles années

au milieu de ces drogues et de ces vieilleries, entre un patron et une servante âgés déjà, qui s'efforceraient de m'inculquer leurs manies et de me vieillir afin de ne rien changer à leurs habitudes. « Oh ! pensais-je, ma vallée de Louppy, mes grands bois de Dieu-s'en-souvienne, pourquoi vous ai-je échangés contre cette triste demeure où je mourrai d'ennui? » Cependant la raison reprenant le dessus : « Allons, Claude, me disais-je, ne fais pas l'enfant. Tu es orphelin et tu as ta vie à gagner. C'est bien la peine que ton oncle, le pauvre homme ! ait dépensé le plus clair de son casuel pour te mettre en état de suivre ton petit chemin dans le monde. Songe au crève-cœur que ce sera, si tu reviens à la cure Gros-Jean comme devant ! »

J'en étais là de mon discours quand la porte de la cuisine, brusquement ouverte, livra passage à une jeune fille de dix-huit ans environ. Elle s'arrêta court, un peu étonnée de me voir installé au coin du feu, et de mon côté je me levai tout ébloui. Elle était svelte sans être frêle, blonde avec un teint mat, des lèvres très-rouges et de grands yeux bruns.

« Nanine, dit la servante, monsieur est le nouvel élève de ton père... puis, se tournant vers moi, la mère Annelle ajouta : — C'est notre demoiselle. »

La jeune fille me rendit mon salut et sourit. A la lumière de ce sourire, toutes mes idées noires s'envolèrent. J'oubliai la cour humide, la pharmacie en désordre, l'apothicaire maniaque ; je ne vis

plus que ces belles lèvres rouges s'entr'ouvrant sur de jolies dents, ces yeux où le sourire se reflétait comme un rayon de soleil dans l'eau d'une source. Je me sentis tout ragaillardi, et je ne songeai plus qu'à rester l'hôte de la maison Péchoin.

Mlle Nanine me fit quelques questions sur mon voyage et sur Louppy ; sa voix douce et musicale acheva de me gagner le cœur. Elle avait une gaieté naturelle qui vous mettait immédiatement à l'aise; ses façons n'étaient ni mignardes ni affectées comme celles de nos demoiselles campagnardes. Dans la conversation, il m'échappa de dire que je n'avais rien mangé depuis ma sortie de Louppy... « Mais, s'écria-t-elle en joignant gentiment les mains, vous devez être affamé; il faudra presser le dîner, mère Annelle. » Et aussitôt elle se mit elle-même à la besogne. A son arrivée, le chat Jaunisson, réveillé tout à coup, était accouru près d'elle. Il frôlait sa jupe en poussant de petits miaulements étranglés, et la suivait scrupuleusement dans ses courses, de la cuisine au fruitier et du fruitier à la salle à manger. Moi, je la regardais aller et venir, j'écoutais la musique de sa voix, les ronrons du chat, le tic-tac de l'horloge, le crépitement de la braise, et je ne regrettais plus du tout les bois de Louppy ni la cheminée de la cure.

Comme midi sonnait, le dîner se trouva servi dans une petite salle attenante à la pharmacie et d'où, par un judas, on pouvait voir tout ce qui s'y passait. M. Péchoin vint nous y rejoindre. « J'ai

lu, me dit-il, la lettre de votre oncle ; du reste vous m'êtes recommandé par le docteur Grodard, qui est notre ami commun, cela suffit ; soyez le bienvenu... J'espère que nous serons contents l'un de l'autre. Tout à l'heure la mère Annelle vous mettra au courant des habitudes du logis... Et maintenant dînons !... »

Il souleva le couvercle de la soupière fumante, et nous mangeâmes tous de bon appétit.

Le dîner terminé, ma malle arriva, et la servante m'aida à la monter au premier étage. Ma chambre était petite et modestement meublée ; mais on y avait une jolie vue sur les coteaux plantés de vignes de l'Hormicey. La colline, s'évasant mollement, formait une sorte de combe au fond de laquelle on voyait les toits rouges du faubourg de Véel et les tortueux détours de la route de Paris à travers un fouillis d'arbres et de maisonnettes. La mère Annelle me montra ensuite le grenier, imprégné d'odeurs pharmaceutiques, puis le laboratoire, donnant sur un jardin en terrasse qui descendait jusqu'au faubourg. Cette première visite achevée, je ceignis bravement le tablier de serge verte, et, sous la direction de M. Péchoin, je me mis à couper des racines et à piler des drogues. La nuit vint vite. On alluma dans l'officine une lampe fumeuse dont la lueur incertaine rendait encore plus fantastiques les objets qui s'y trouvaient. M. Péchoin alla retrouver Mlle Nanine, et je restai dans la pharmacie à lire le *Codex* jusqu'au souper.

A peine étions-nous à table que le docteur Grodard, l'ami de mon oncle, entra dans la salle. C'était un petit homme trapu, au front chauve, aux épaisses joues cramoisies, encadrées dans de grosses touffes de favoris roux. Bien qu'il ne fût qu'officier de santé, on l'appelait toujours le docteur. Il était très-républicain et partisan des nouvelles réformes, mais en même temps très-attaché aux vieilles pratiques de l'ancienne médecine et rédigeant ses ordonnances en latin : bonhomme au demeurant et excellent cœur, fou de botanique et connaissant familièrement toute la flore du pays. Je l'avais vu souvent à la cure : aussi me fit-il bon accueil, me serrant les mains et s'informant de la santé de mon oncle; puis, la connaissance renouvelée, il me tourna le dos et se mit à discuter avec M. Péchoin. Tous deux parlaient avec beaucoup de feu; le docteur poussait force objections au pharmacien, et je crus comprendre qu'il s'agissait de quelque découverte du patron; mais mon attention était très-émoussée, et le sommeil commençait à me jeter du sable dans les paupières. J'étais honteux de ma faiblesse, et, de peur de paraître ridicule à Mlle Nanine, je me pinçais pour ne pas dormir. En dépit de mes efforts, elle se douta de mon supplice, et dit : « Mon père est si occupé qu'il ne s'aperçoit de rien ; mais il ne faut pas vous gêner, monsieur Claude... Vous devez avoir besoin de repos... Mère Annelle, allume la lanterne. »

Je ne me le fis pas répéter, je souhaitai le bon-

soir à la compagnie, et grimpai lestement l'escalier. Dix minutes après, je m'endormais profondément dans de bons draps secs qui fleuraient la racine d'iris. Ainsi finit ma première journée.

II.

On peut dire des gens ce qu'on a dit des peuples : heureux ceux qui n'ont pas d'histoire ! Pendant près d'un an, mes jours s'écoulèrent dans une lente et délicieuse régularité. Je me levais le matin à la cloche du beffroi, je descendais à la cuisine, où la mère Annelle me préparait une tasse de lait sucré et où Jaunisson ronronnait près de l'âtre flambant. Une fois les volets enlevés, j'attendais le lever de M. Péchoin et l'arrivée des clients en époussetant les bocaux. La pharmacie n'était pas très-fréquentée ; le peuple est friand de nouveautés, et bien des malades s'adressaient de préférence aux brillantes officines de la ville basse, qui étaient accommodées au goût moderne. Nous, nous avions pour clients les pauvres gens des faubourgs et surtout les vieux nobles de la ville haute, qui restaient fidèles aux vieux usages et se médicamentaient suivant l'ancienne méthode. Malheureusement ces gentilshommes, peu fortunés pour la plupart, vivant frugalement dans leurs logis délabrés, avaient tous l'estomac robuste et le jarret solide, de sorte que leur clientèle donnait de maigres revenus.

M. Péchoin du reste avait de bons prés et de belles vignes au soleil ; n'étant pas obligé de compter sur la vente pour nouer les deux bouts, il ne faisait aucun sacrifice à la mode du jour, et pratiquait la pharmacie comme un art et non comme un métier. En outre il paraissait compter beaucoup, pour augmenter son achalandage, sur une découverte qu'il avait faite, et dont je l'entendais souvent parler à mots couverts avec le docteur Grodard. Il passait presque toute sa journée à feuilleter de gros dictionnaires et à faire des expériences dans le laboratoire. Moi, je restais dans la pharmacie avec le hibou, qui semblait perdu dans ses rêves, et la tortue, qui cheminait lentement le long des comptoirs. De temps en temps, la sonnette tintait, et une ménagère du voisinage venait demander du sel d'oseille ou du semen-contra. De loin en loin arrivait une ordonnance du docteur Grodard, et alors j'appelais M. Péchoin pour la déchiffrer.

Je m'étais accoutumé à cette sombre pharmacie, ensevelie dans sa poussière et son silence. Je m'y enfonçais avec délices dans la lecture du *Traité des plantes usuelles* de Roques. La grand'rue de la ville haute était peu fréquentée, et les passants ne me donnaient guère de distractions. C'étaient toujours les mêmes figures : de petits rentiers allant humer l'air du matin sous les arbres du Pâquis, de vieilles demoiselles fluettes se rendant à la messe de l'église Saint-Étienne, à midi les ouvriers des fabriques revenant de leur atelier. La solitude profonde invi-

tait à l'étude et au recueillement. Dans les jours clairs, le soleil, descendant obliquement jusqu'au fond de l'officine, changeait en poudre d'or la poussière éparse sur les paquets de plantes, et faisait briller comme des blocs de pierreries les teintures vertes et brunes enfermées dans les flacons de la devanture. Quand la porte de communication s'ouvrait, j'entendais Mlle Nanine chanter en ourlant son linge, et cette voix fraîche, qui m'arrivait par bouffées, me faisait perdre le fil de ma lecture; mon esprit vagabondait, emporté sur les ailes de la chanson.

Le soir, en hiver, nous nous réunissions dans la petite salle; en été, sur la terrasse. Le plus souvent le docteur Grodard se joignait à nous et entamait avec M. Péchoin de longues discussions sur l'histoire naturelle. J'écoutais de toutes mes oreilles, et faisais profit de ce que j'entendais. C'est alors que je commençai à comprendre M. Péchoin et à m'attacher à lui malgré ses manières bizarres. On ne peut s'imaginer la quantité de connaissances emmagasinées un peu pêle-mêle dans la maigre personne de ce petit vieillard. Il lisait nuit et jour et se mettait au courant de tout ce qui s'écrivait sur la botanique; mais ce n'était pas seulement un savant étiqueteur, n'ayant appris les choses que dans les livres et les herbiers. Le meilleur de sa science était tiré de l'observation de la nature; aussi son enseignement était-il toujours varié et fécond comme les sources mêmes où il l'avait puisé.

M. Péchoin était à la fois un rêveur enthousiaste et un chercheur infatigable. Parfois, au printemps, quand le jour était à peine levé, il partait guêtré jusqu'aux genoux, sa boîte de botanique au dos, et, leste comme les écureuils, auxquels il ressemblait, il grimpait dans les bois du Juré, voisins de la ville haute. Il ne rentrait que vers dix heures, la figure radieuse, les yeux petillants, rapportant avec lui quelque chose de la séve et de la verdeur des bois. Il jetait triomphalement une botte de plantes sur mon comptoir, et s'écriait : « Tenez, Claude, mon garçon, voilà de quoi vous divertir ! » Il commençait à m'aimer, parce que je m'intéressais à tout ce qu'il aimait; quand il parlait des bois, je faisais chorus; aussi me traitait-il moins en élève qu'en enfant de la maison. Les dimanches d'été, quand le soleil luisait dans la rue, il prenait un livre, s'asseyait dans l'officine et me disait : « Allons, Claude, il faut que les jeunes gens aient aussi leur tour; je garderai le logis, et vous irez courir les champs avec le docteur Grodard et Nanine. »

Ces jours-là, je me parais de mon mieux. Je peignais soigneusement ma barbe, qui était longue et blonde; j'endossais ma veste de chasse à boutons de métal, je nouais autour de mon cou une cravate bleue, et, me contemplant dans la vieille glace, je ne me trouvais jamais assez pimpant. Pendant ce temps, les claires sonneries de Saint-Étienne tintaient, les hirondelles passaient comme des flèches devant ma fenêtre ouverte, j'entendais les sons doux

de la flûte de notre voisin le ferblantier, et un tiède vent du sud-est m'apportait le parfum des vignes de l'Hormicey, alors en pleine floraison. Mlle Nanine mettait une petite robe de toile écrue, garnie de nœuds cerise qui lui allaient à merveille. Le docteur Grodard dînait avec nous, et, sitôt la nappe enlevée, nous partions...

Oh ! les chaudes après-midi de juin, sous bois, entre le Fond-d'Enfer et la réserve de Combles ! Je vivrais plus vieux que les patriarches que je m'en souviendrais toujours. — Les hêtres aux troncs blancs s'élançaient d'un seul jet vers le ciel bleu, qu'on apercevait entre leurs branches emmêlées. A leurs pieds s'étendaient de grands tapis de pervenches, dont les feuilles luisantes avaient des reflets argentés. Parfois un rayon perçait le dôme vert des branchages, et des paillettes de lumière s'éparpillaient sous la demi-obscurité des ramures. Quand nous arrivions à une tranchée, nous fermions nos yeux, éblouis par les flots de soleil qui nous inondaient de toutes parts. De grands papillons nacrés se balançaient à l'extrémité des tiges de digitale, et les ronces étaient pleines de bruissements d'insectes... Mlle Nanine faisait mon admiration dans ces promenades. Elle n'était ni peureuse ni façonnière; elle nous suivait bravement partout, sans crainte des ronces ou des couleuvres, et quand nous avions fait une trouvaille, elle partageait notre joie et battait des mains. Elle était si jolie après une montée un peu rapide sous les

hêtres! — légèrement échevelée par la course, ses yeux jetant de vives flammes brunes, ses lèvres entr'ouvertes pour reprendre haleine, et parfois, dans ses boucles blondes ou sur son cou blanc, des pétales semés au hasard, ou une gouttelette brillante, souvenir de la rosée du matin!

Nanine était notre orgueil et notre joie à tous, et quand le soir nous revenions par la promenade des Saules, qui est le rendez-vous des élégants de la ville basse, le docteur souriait d'aise en surprenant les regards d'admiration qu'on lançait à notre compagne. Moi, je ne partageais nullement sa joie, et je me sentais grand dépit quand je voyais les clercs de notaire ou les jeunes fabricants l'admirer de trop près. Il me montait à la tête des bouffées de colère, j'aurais voulu les anéantir d'un coup d'œil, emporter Nanine loin du monde et ne permettre à aucun regard de la profaner. Bref, j'avais des mouvements de jalousie, et c'est à quoi je reconnus que je l'aimais.

Cette découverte, en même temps qu'elle m'emplit d'une joie profonde, devint pour moi la cause d'angoisses toutes nouvelles. J'étais timide à l'excès, et ma première préoccupation fut de cacher mon amour. J'aurais voulu le dérober à tous les regards. Je tremblais que M. Péchoin ne lût dans mes yeux que j'aimais sa fille et ne me renvoyât. Au commencement, je me faisais un scrupule de cette tendresse étouffée, et je me demandais si j'avais bien le droit d'abuser de l'amitié du patron

et d'oser en secret élever mes yeux jusqu'à sa fille. Peu à peu mes scrupules s'endormirent, et je devins un pécheur endurci. « Pourquoi, me disais-je, n'oserais-tu point aspirer à la main de Nanine? N'es-tu point jeune, fort et laborieux? N'as-tu pas l'estime du patron, et ne te sens-tu pas capable de rendre sa fille heureuse, si elle veut t'aimer? »

Le voudrait-elle? Là était le problème. Il y avait des moments où j'en doutais quand je me comparais aux beaux messieurs que nous rencontrions sous les Saules, gantés de frais, chaussés de fins escarpins vernis et fouettant l'air de leurs badines. La belle apparence que Nanine, après avoir admiré tous ces damoiseaux, allât s'amouracher d'un grand garçon comme moi, lourd d'allure, vêtu de gros drap et sentant encore son village! Cependant parfois, en forêt, quand l'air salubre des bois jouait dans mes poumons et courait dans mes cheveux, quand j'arpentais les tranchées d'un pied solide, un souffle d'espérance gonflait mon cœur. Là j'étais dans mon élément, et je me sentais un tout autre homme qu'en ville. Un jour de septembre, le docteur Grodard, Nanine et moi, nous avions fait halte dans le vallon de Savonnière, auprès d'une source qu'on appelle la fontaine d'Étue. Les aulnes entre-croisés formaient une voûte sombre au-dessus de l'eau et faisaient du courant un miroir encadré à souhait. Mes yeux s'y arrêtèrent, et je vis avec un certain contentement s'y refléter mon front carré, sur-

monté d'une forêt de cheveux blonds, mes yeux bleus illuminés par la course, ma barbe frisée, mes larges et robustes épaules... Tout en regardant, je vis derrière ma propre image le reflet de celle de Nanine, qui semblait aussi me contempler dans l'eau sombre. Je me retournai brusquement, et elle devint rouge comme un coquelicot.

Si elle m'aimait pourtant! pensais-je le soir en remontant dans ma chambre, et cette seule idée me serra la gorge et me fit battre le cœur avec violence. Alors je me mis à fouiller dans ma mémoire et à y glaner les moindres circonstances qui pussent servir de base à mes suppositions. Quand nous herborisions, elle me donnait toutes les plantes qu'elle trouvait, — pourquoi à moi plutôt qu'au docteur? Je souffrais parfois douloureusement de migraines névralgiques; elle devinait mon mal avant que j'eusse parlé et m'apportait elle-même des bols de tilleul; puis je me rappelais un bouquet cueilli ensemble dans le jardin, un pot d'héliotrope qu'elle avait porté dans ma chambre, une lecture faite à deux un dimanche soir... Pareil à un oiseau qui ramasse brin à brin les éléments de son nid, je recueillais ces menus souvenirs, et j'en faisais à mon tour un nid douillet dans lequel je mettais mes espérances.

Ainsi se passa l'automne, puis vint l'hiver, et, dans cette saison où tout se resserre et se replie sur soi-même, la vraie saison de l'intimité, nous nous retrouvâmes, Nanine et moi, plus préoccupés, plus

concentrés, et cependant plus que jamais sympathiques l'un à l'autre. Parfois le soir, à la chute du jour, quand un pâle rayon crépusculaire passait à peine à travers le vitrage noirci de la pharmacie, je restais accoudé sur mon livre et j'attendais, le cœur tout ému... C'était l'heure où elle revenait de quelque course en ville, et en passant elle s'arrêtait un moment pour causer avec moi. Singulière causerie, et pourtant délicieuse!... Nous échangions à peine cinq ou six paroles, et je poussais des soupirs qui allaient certainement réveiller le hibou dans sa cage; puis, effrayés nous-mêmes de notre silence, nous cherchions un prétexte pour rompre l'entretien, et elle s'enfuyait.

Janvier passa avec ses nuits neigeuses, février avec ses vents pluvieux, mars avec ses giboulées alternées de soleil; enfin le merle chanta, et les premières anémones fleurirent. On entendait le soir les enfants jouer devant les *halles*, et à leurs rires éclatants, à leurs voix argentines, on devinait que le printemps était revenu, car les enfants sont comme les oiseaux : avril rend leurs mouvements plus légers et leurs voix plus musicales. Les jours étaient devenus longs; mais nos entretiens du soir continuaient néanmoins à la tombée du crépuscule.

Un soir de la semaine sainte, elle était allée à l'église avec la mère Annelle. Quand elles rentrèrent, le jour était déjà tombé, l'officine était plongée dans une ombre bleuâtre. Le hibou se balançait

dans sa cage, et moi j'écoutais les dernières sonneries de l'*Angelus*. Cette musique berçait si bien mes songeries que je n'entendis pas la porte s'ouvrir, et, voyant tout à coup devant moi Nanine, à qui je pensais, je tressaillis fortement.

« A quoi songiez-vous, monsieur Claude ? me dit-elle pendant que la servante gagnait sa cuisine.

— J'écoutais les cloches, mademoiselle Nanine. »

Ici je poussai un soupir, et il se fit un silence. L'ombre croissait toujours dans la pharmacie ; je ne distinguais plus que la svelte silhouette de Nanine et parfois ses deux grands yeux brillants et souriants. Cette magnétique lumière m'attirait; ma pensée s'y plongeait et s'y perdait avec délices. Tout le reste du monde avait disparu, je ne voyais plus que les deux prunelles lumineuses. « Il fait bien doux ce soir, reprit-elle pour rompre un silence qui devenait embarrassant. Cela sent le printemps dans les rues !... Nous sommes allées jusqu'au bois avec la mère Annelle. Savez-vous ?... les scilles bleues sont en fleur !

— Quelle bonne chose que le printemps ! » répondis-je sans trop examiner si ma réponse s'ajustait à la conversation. Je contemplais ces clairs regards épanouis, et je me sentais comme soulevé de terre par une influence mystérieuse.

« J'ai cueilli des scilles pour vous, poursuivit Nanine, et aussi un petit bouquet de violettes. Sentez comme elles sentent bon ! » Et sa main blanche s'avança vers moi. Ses doigts tremblants s'étaient-ils

approchés trop près de mes lèvres? La tiède et printanière odeur des violettes m'avait-elle grisé?... Je ne me le rappelle plus. J'avais pris la petite main dans les miennes et je la couvrais de baisers. « Ah! monsieur Claude! fit-elle, et sa jolie tête se renversa doucement sous le poids de l'émotion.

— Comme je vous aime!... murmurai-je en m'élançant vers elle.

— Eh bien, embrasse-la donc! » cria brusquement une voix perçante qui venait du côté du vasistas de la petite salle, et à la clarté de la lune, qui se levait au-dessus des toits d'en face, nous reconnûmes la figure inquiète de M. Péchoin.

Nanine poussa un léger cri, et je fermai les yeux comme si tout allait se confondre. En moins d'une seconde, je me vis chassé de la maison Péchoin, honteusement renvoyé à mon oncle le curé. Quand je me hasardai à rouvrir les paupières, le patron était devant nous. « Embrassez-vous donc, répéta-t-il, puisque je vous le permets, » et, nous prenant chacun par une main, il nous poussa doucement l'un vers l'autre...

Après souper, quand la mère Annelle eut enlevé la nappe et que le docteur Grodard se fut installé dans son fauteuil, M. Péchoin se leva d'un air solennel et me prit par le bras. « Voici, dit-il de sa voix la plus stridente, voici le futur mari de ma fille Nanine. Dès que Claude sera reçu pharmacien, nous les marierons, et, ajouta-t-il en se penchant vers le docteur, qui se mit à sourire,

je donnerai à Nanine *l'élixir* pour cadeau de noces. »

Le docteur Grodard était attendri, la mère Annelle sanglotait, Nanine et moi nous pleurions de joie en nous serrant les mains. Le seul Jaunisson, accroupi comme un sphinx à l'angle de la table, riait dans ses babines et se pourléchait d'un air impassible.

III.

« Je donnerai à Nanine *l'élixir* pour cadeau de noces!... » Ces mystérieuses paroles de M. Péchoin ne m'avaient guère frappé sur le moment; elles me revinrent à l'esprit le lendemain matin lorsque la mère Annelle m'annonça que le patron et M. Grodard m'attendaient au laboratoire. Derrière la cuisine et de plain-pied avec la *foulerie*, le laboratoire occupait une vieille salle voûtée dont la fenêtre étroite donnait sur les jardins. L'aspect de cette pièce était plus étrange encore que celui de la pharmacie. Les fourneaux surmontés de cornues et d'alambics, les grandes bassines de cuivre rangées le long des murs, les matras de verre où filtraient lentement des liquides aux teintes foncées, tout cet assemblage, mal éclairé par les vitres tapissées de framboisiers à l'extérieur, s'harmonisait à merveille avec les allures bizarres de M. Péchoin. Je trouvai le patron se démenant à travers les cornues, tandis que le docteur Grodard, appuyé contre les four-

neaux, l'écoutait d'un air légèrement gouailleur.

« Claude, me dit gravement M. Péchoin, ferme la porte et prête-moi bien toute ton attention. Tu es maintenant de la famille, et je n'ai plus de secrets pour toi. Je ne suis pas riche, et, bien que Nanine possède du chef de sa mère une quinzaine de cents francs de rente, cela ne vous suffira pas pour entrer en ménage. Cette idée-là m'a souvent tracassé, et elle m'a déterminé à creuser plus avant une découverte précieuse pour l'humanité... »

En cet endroit, le docteur s'étant permis un sourire ironique, M. Péchoin éclata. « Qu'y a-t-il là de plaisant? s'écria-t-il en se tournant vers M. Grodard, rira bien qui rira le dernier!... Je sais que dans le quartier bon nombre de gens me prennent pour un songe-creux et un ramasseur d'herbes... Mon cher enfant, ajouta-t-il en me serrant les bras avec une nerveuse effusion, c'est en cueillant mes herbes que j'ai mis la main sur un remède béni... »

Il s'arrêta devant moi d'un air solennel. « Claude, tu as entendu parler des épouvantables effets de la rage, eh bien, mon ami, nous la guérirons!

— Chimère! fit le docteur en haussant les épaules, la rage est incurable.

— Grodard, tu es plus entêté qu'une mule, reprit le patron, je te dis, moi, que je la guérirai,... et tu vas le comprendre, Claude. »

Alors il se mit à disserter longuement sur les causes probables de la rage, et me raconta qu'il

avait trouvé dans les sucs de certaines plantes des bois la base de l'*élixir antirabique.*

« Le voici! poursuivit-il en me montrant une fiole remplie d'une limpide liqueur verte; puis il me donna le détail de la préparation de son élixir. Le docteur ne disait plus rien; mais sa figure avait conservé une expression railleuse, et il sifflotait *la Marseillaise* en tambourinant contre le cuivre d'une bassine.

« J'ai encore quelques perfectionnements à étudier, reprit M. Péchoin, et le jour de ton mariage je publierai ma découverte. »

Je lui baisai les mains avec reconnaissance, et je lui jurai, les larmes aux yeux, que je mourrais avant de trahir sa confiance. Alors il entra dans de nouveaux détails; il ne tarissait pas sur son élixir.

« Chose étrange, Claude, s'écria-t-il, les plantes qui le composent sont toutes vénéneuses, et cependant cette liqueur empoisonnée devient, dans de certaines conditions, un remède incomparable... Le poison triomphe du poison!... (A ce moment, *la Marseillaise* du docteur recommença plus accentuée et plus menaçante.) Remarque comme j'ai tout prévu! Il y a deux phases dans la rage : l'absorption du virus d'abord, puis la surexcitation nerveuse poussée jusqu'à la frénésie. Eh bien, mon élixir renferme deux principes contraires : l'un va saisir et terrasser le virus jusque dans la plaie, c'est le principe *actif;* l'autre stupéfie les nerfs et apaise les convulsions, c'est le principe *sédatif...*

— Bah ! bah ! interrompit le docteur, tes deux principes se neutraliseront, et ton élixir fera sur le malade l'effet d'un verre d'eau claire.

— Ne l'écoute pas, Claude, s'écria M. Péchoin, les deux principes agiront successivement.

— Qu'en sais-tu ? » répliqua M. Grodard.

Je profitai de l'animation des deux amis pour me glisser hors du laboratoire. J'avais entendu Nanine dans le jardin, et j'avais hâte de la revoir.

Nanine ! c'était vers elle que se tournaient toutes mes préoccupations et toutes mes admirations. Les merveilles de l'élixir me touchaient peu. Je m'y intéressais surtout parce que la publication de cette découverte devait précéder celle de notre mariage. J'étais fou de ma blonde fiancée, j'avais gardé son petit bouquet, et les violettes s'étaient séchées sur ma poitrine. Pas plus que les fleurs, sa pensée ne me quittait. Elle m'accompagnait dans la vieille pharmacie, où j'étudiais sitôt le jour paru, pour hâter le moment de notre mariage ; elle me suivait au fond des bois. Le printemps était alors en pleine éclosion, et les taillis étaient tout blancs de muguets. Nos herborisations avaient recommencé sous la direction du docteur, qui nous chaperonnait. Commode surveillant, indulgent chaperon ! que de fois nous le laissions s'engager dans un faux chemin, afin de nous regarder et nous serrer les mains tout à notre aise ; souvent même je prenais le temps de poser un baiser sur les doux cheveux blonds de Nanine, puis nous courions à la recherche

du bon docteur, que nous retrouvions empêtré dans les ronces. Il se doutait bien de nos escapades, tant nous avions l'air radieux; mais il se contentait de siffler entre ses lèvres souriantes une chanson de son jeune temps.

Nous revenions le soir par la route de Combles, bordée de gros tilleuls dont les fleurs commençaient à s'ouvrir. La route domine la ville basse, la ville haute et tout le pays à plusieurs lieues aux entours. Je donnais le bras à Nanine, et tous deux, le cœur plein de tendresse, nous aspirions la bonne odeur des tilleuls et nous regardions à nos pieds la ville surmontée de fumées bleuâtres et bourdonnante de rumeurs confuses. La grande porte du château des anciens ducs arrondissait son arche sur le ciel d'un bleu pâle, les vitres du couvent des dominicaines rougissaient aux lueurs du couchant, la massive tour de l'horloge chantait les heures d'une voix grave; nous distinguions le jardin de M. Péchoin et la fenêtre du laboratoire, où la lampe du patron brillait déjà comme une étoile. Alors nous songions tous deux que là était notre chère demeure, que là nous ferions notre nid un jour, et nos bras se serraient plus tendrement l'un contre l'autre.

Dans le quartier, il n'était déjà bruit que de notre futur mariage, et chacun là-dessus glosait à sa façon. Les uns blâmaient M. Péchoin de laisser une telle familiarité s'établir entre deux jeunes gens, et insinuaient que les unions arrangées si longtemps à l'avance finissent toujours par mal

tourner. D'autres se bornaient à lever les épaules et à appeler M. Péchoin un original. Nous les laissions jaser, et nous continuions à vivre entre nous, contents et paisibles. Parfois cependant cette profonde quiétude m'effrayait. Je frissonnais tout à coup, et je me disais : « Claude, tu es trop heureux, un tel bonheur ne peut durer, et il t'arrivera sûrement quelque méchef. » Mes terreurs, hélas ! n'étaient pas vaines, et les heures d'épreuve étaient proches.

Une après-midi de juin, après une longue herborisation sous bois, nous nous reposions dans les *vaux* de Savonnière, quand nous vîmes venir à travers les friches un jeune homme portant au dos une boîte de botanique et tenant à la main des plantes fraîchement arrachées. « Tiens, dit le docteur, voici un confrère ! » Nous le considérâmes avec curiosité, car les botanistes sont rares à Marville. Nanine le reconnut la première. Il se nommait Alexis des Allais, et habitait non loin de la pharmacie avec sa mère et sa sœur. Bien qu'ils descendissent d'une ancienne famille lorraine, ils vivaient fort pauvrement dans leur vieux logis de la rue du Tribel, n'ayant pour patrimoine que le revenu de quelques journaux de vigne et les maigres appointements d'une petite place que le jeune des Allais occupait à la mairie. Il nous avait aperçus et se dirigeait vers nous. C'était un assez beau garçon de vingt-cinq ou vingt-six ans, brun avec des yeux bleus et des traits délicats. Il s'approcha,

nous salua très-bas, puis d'une voix câline il pria le docteur Grodard de lui nommer une plante qu'il tenait à la main. C'était une orchidée assez rare, et le docteur, enchanté de cette trouvaille, se mit en devoir de lui donner tous les éclaircissements désirables. Enhardi par cet accueil, M. des Allais ouvrit sa boîte et supplia le docteur de choisir pour son herbier les échantillons qui pourraient lui convenir. Alors, s'adressant à Nanine, il lui débita un compliment très-bien tourné qui me le fit incontinent prendre en grippe. Il voulut aussi essayer sur moi l'effet de ses grâces mielleuses; mais je n'étais pas d'humeur à digérer toutes ces politesses sucrées : il y avait dans les manières de ce jeune homme un mélange d'obséquiosité et de fatuité qui me déplut du premier coup. Je me montrai fort réservé avec lui. Il n'en fut pas de même du docteur, et je remarquai que cet ardent démocrate ne voyait pas sans un certain plaisir un représentant de la vieille noblesse lorraine s'incliner devant son autorité scientifique. Grâce à ses flatteries, M. des Allais obtint de nous accompagner pendant le reste de notre promenade et de faire partie de nos prochaines excursions. Quand il eut pris congé de nous, le docteur s'écria : « A la bonne heure! voilà un jeune homme instruit, bien élevé, modeste, qui ne fait pas comme tant d'autres parade de sa noblesse... Cependant il en aurait le droit... Songe, Claude, que ses ancêtres ont été aux croisades!

— Le beau mérite! repris-je, les nôtres y sont

allés aussi ; seulement ils formaient le gros du troupeau et recevaient les plus solides horions.

— Dans tous les cas, avoue qu'il n'est point fier.

— Il ne l'est même pas assez ; si je portais son nom, je serais poli et affable, mais je ne me jetterais pas à la tête des gens. »

Le soir, la conversation retomba sur Alexis des Allais, et le docteur vanta beaucoup sa nouvelle recrue. Il dit qu'on voyait rarement les jeunes gens de famille sortir de leur oisiveté pour s'adonner à la science, et qu'il fallait encourager les bonnes dispositions de M. des Allais. Il n'était pas besoin de tant de choses pour séduire le patron ; le nom seul du jeune des Allais eût suffi. Au rebours de son ami Grodard, qui ne lisait que les feuilles radicales, M. Péchoin venait de s'associer avec trois de ses voisins pour s'abonner à la *Gazette*. C'était un serviteur fidèle des vieilles idées, fêtant pieusement la Saint-Louis, portant le deuil au vingt et un janvier et soulevant son bonnet grec lorsqu'on venait à parler de Henri V. Il avait en estime particulière la famille des Allais, et, bien que la mère d'Alexis eût chez nous un compte qui courait depuis tantôt dix ans, jamais il n'avait pu se décider à lui envoyer un mémoire. M. Péchoin nous engagea donc à bien accueillir le jeune botaniste.

Sa complaisance ne se borna point là. Un soir qu'il était allé lui-même faire une herborisation, il revint à la pharmacie escorté d'Alexis des Allais, toujours humble et souriant, et le retint à souper.

C'en était fait de nos joies tranquilles! Une fois entré dans la maison Péchoin, ce jeune gentillâtre s'insinua promptement dans les bonnes grâces du patron. Avec sa parole onctueuse, il prenait ces gens simples comme on prend les oiseaux à la glu. La mère Annelle, nourrie dans le respect de la noblesse, lui faisait de belles révérences; il n'y avait pas jusqu'à Jaunisson qui ne fût sous le charme. Le chat, toujours sur ses gardes avec moi, n'avait jamais payé mes caresses que par de traîtres coups de griffes. Alexis, au contraire, l'avait rapidement apprivoisé. Ces deux natures cauteleuses se comprenaient. Alexis passait sa main blanche sur la fauve fourrure du matou, puis, avec son petit doigt, lui grattait délicatement la tête, et Jaunisson, les yeux béatement clos, marquait par un ronron voluptueux combien il était flatté de cette noble caresse. Nanine elle-même avait pour M. des Allais des coquetteries innocentes qui me mettaient au désespoir. Alors je quittais la compagnie, et j'allais bouder dans l'officine silencieuse avec la tortue et le hibou. Je maudissais ma destinée, je maudissais la botanique, qui nous avait attiré cet hôte malencontreux. « C'en est fait de notre intimité! me disais-je, cet intrus a troublé la paix de notre intérieur, la joie de nos promenades et la sérénité de ma tendresse. »

Comme un ennui n'arrive jamais seul, je fus repris tout à coup de mes douleurs névralgiques, et j'en souffris atrocement. Cela redoublait ma

maussaderie. Je le comprenais, et, pour chasser le mal, je prenais du sulfate de quinine à hautes doses; même, quand la douleur devenait trop intense, je ne craignais pas d'y ajouter un peu de belladone. Cette médication violente finit par triompher de la névralgie; mais il me resta dans les oreilles un étrange bourdonnement qui se produisait chaque jour à des périodes de plus en plus rapprochées. Il se faisait dans ma tête un murmure sourd semblable à celui qu'on entend lorsqu'on applique un coquillage contre son oreille. Tant que ce bruit durait, les sons m'arrivaient altérés et comme étouffés. Il me semblait que les oiseaux chantaient faux et que les cloches de Saint-Étienne étaient fêlées. Je m'imaginai que c'était un reste de névralgie, et je me mis à reprendre du sulfate de quinine; les bourdonnements devinrent de plus en plus fréquents, et bientôt ils ne me quittèrent ni jour ni nuit.

Inquiet et tourmenté, je ne me mêlais plus guère ni aux conversations ni aux plaisirs des autres, et l'idée seule de savoir Nanine dans le jardin avec M. des Allais, tandis que j'étais confiné dans ma pharmacie, cette idée me torturait cruellement. Je résolus de sortir de ma réclusion, je fis un effort sur moi-même, j'annonçai à tout le monde que je me portais mieux, et je poussai le docteur à organiser une herborisation pour le lendemain. Nous partîmes dès l'aube; Nanine avait mis sa jolie robe de toile bise; ses yeux bruns jetaient un limpide

éclat à l'ombre de son grand chapeau de paille. L'inévitable Alexis nous accompagnait, naturellement, et faisait l'empressé tantôt auprès du docteur, tantôt auprès de Nanine. Nous traversions les taillis du Petit-Juré, tout égayés par la rose lumière du matin, quand le docteur s'arrêta pour nous montrer à une trentaine de pas un oiseau qui sautillait dans les branches.

« Eh! eh! dit-il, voilà qui sent l'automne; entendez-vous la chanson de ce rouge-gorge?

— Oui, oui, s'écria Nanine; quelle voix délicate et quel joli chanteur! »

Je voyais bien le rouge-gorge entre les feuilles; mais j'avais beau prêter l'oreille, je ne saisissais pas le moindre gazouillement.

« Pardon, dis-je à mon tour, est-ce que vous parlez de l'oiseau que j'aperçois là-bas dans les branches d'un alisier?

— Précisément, répondit Nanine; n'entendez-vous pas sa petite voix flûtée? »

Je fis signe que non. « C'est prodigieux! dit M. des Allais avec son rire agaçant; c'est prodigieux!... » Et il se mit à vanter la jolie musique du rouge-gorge.

« C'est que tu n'es pas bien dans le vent, reprit le docteur, viens ici, Claude... Là, maintenant entends-tu? »

Je posai mes mains contre mes oreilles en manière de cornets acoustiques, et je concentrai toute mon attention... Ce fut en vain : rien ne m'arrivait. Je

voyais Alexis sourire et les autres s'étonner; plus ils s'extasiaient, plus leur surprise me portait sur les nerfs. Je rougissais, j'avais presque les larmes aux yeux... A la fin, impatienté, je m'écriai : « Oui, j'y suis !... C'est charmant !... » Mais je mentais, je n'avais rien entendu.

Cette promenade tant désirée perdit à l'instant tout son charme pour moi. Une seule idée me préoccupait. — Pourquoi, seul de tous, n'avais-je pas entendu le rouge-gorge ?... Je prétextai un brusque retour de ma névralgie, et, rebroussant chemin, je me mis à courir à toutes jambes du côté de Marville. Je rentrai par la petite porte du jardin, et une fois dans ma chambre je me jetai tout essoufflé sur une chaise... Que se passait-il dans ma tête ? Par quelle fatalité la chanson de cet oiseau n'avait-elle pas frappé mon oreille ? Est-ce que ?... Je me levai tout d'une pièce, j'ouvris la croisée, et je me mis à écouter... Il était environ midi, le soleil d'août tombait d'aplomb sur les toits de tuile, le faubourg semblait endormi... Je refermai la croisée avec précaution, je me dirigeai sur la pointe des pieds vers un vieux mortier de bronze qu'on avait mis au rebut dans un coin de ma chambre, puis, élevant au-dessus de ma tête une clef massive, je m'apprêtai à la laisser tomber perpendiculairement dans le mortier sonore. « Nous verrons bien ! » me disais-je, et mon cœur battait... Je lâchai la clef... Elle tomba droit dans le mortier, et je ne distinguai qu'un son mat, comme si ma

clef avait été entourée de coton. Je recommençai mon expérience, le résultat fut pareil. Alors je me jetai à genoux près de mon lit, la tête enfoncée dans les couvertures, et je me mis à pleurer de désespoir... Il n'y avait plus de doute possible,... je devenais sourd.

IV.

Sourd !... « Oh ! me disais-je, c'est une chose terrible de ne plus voir, mais ne plus entendre, c'est être fatalement exclus du monde des vivants ! Si les yeux de l'aveugle sont clos, du moins la voix d'un ami peut lui décrire les choses dont le spectacle lui est refusé ; le sourd doit rester cloîtré dans l'étroite prison de ses pensées, la vie des autres lui est fermée ; les épanchements de l'amour, les causeries de l'amitié, toutes ces joies lui sont ravies : il erre dans le monde comme un exilé. — Et je m'écriais intérieurement : — Suis-je condamné à une telle destinée ? Comment supporterai-je un pareil coup ?... Quoi ! je n'entendrai plus ni la chanson des oiseaux, ni la musique des cloches, ni la voix de ceux qui me sont chers ! Et celle que j'aime pardessus tout, Nanine ! je ne comprendrai plus ses paroles !... Le silence se fera entre nous ! Si ma surdité devient incurable, ne devrai-je pas moi-même dégager Nanine de sa promesse ?... »

Je n'eus pas le courage de me montrer à l'heure du souper, et je ne pus fermer l'œil de la nuit. Au

lieu de dormir, je ruminais ma douleur, je repassais dans ma mémoire toutes mes sensations de la journée, je remontais à l'origine de mon mal, j'en analysais les premiers symptômes, j'en suivais les insensibles développements avec une merveilleuse lucidité. Tous les cas de surdité que j'avais connus me revenaient à l'esprit, je me souvenais de toutes les plaisanteries qu'on débitait à Louppy sur un sourd dont les coq-à-l'âne faisaient la joie du village. L'idée seule d'être ridicule aux yeux de Nanine me serrait le cœur, et je résolus de cacher aussi longtemps que possible mon infirmité. Pour me consoler et me réconforter, je me disais : « Il n'y a jamais eu de sourd dans notre famille, cette surdité n'est qu'accidentelle, elle s'en ira sans doute comme elle est venue... »

Dès l'aube, je descendis tout pâle à la pharmacie, et, sitôt les volets enlevés, je me mis à chercher, parmi les livres de M. Péchoin, ceux qui traitaient des maladies de l'oreille. Dès lors la lecture des ouvrages de médecine fut ma principale occupation. Au lieu de m'apporter un peu de soulagement, elle augmenta mes craintes et fut l'occasion de nouvelles insomnies. Je m'imaginais être affligé de tous les maux dont je lisais la description, et au bout de huit jours je constatai que mon infirmité, loin de diminuer, s'accentuait davantage. Ma grande préoccupation était de me conduire de façon que personne ne s'aperçût de rien. Heureusement pour moi, celui dont je redoutais le plus la

perspicacité, le docteur Grodard, s'absenta pour plusieurs semaines, et dans les premiers temps il me fut facile de ne rien laisser voir. J'étais fort distrait, et quand il m'arrivait d'entendre de travers, on mettait mes réponses maladroites sur le compte de ma distraction. D'ailleurs ma surdité n'était point tellement prononcée encore que je ne pusse comprendre ce qu'on disait lorsqu'on parlait près de moi en articulant bien les mots. Avec la mère Annelle et M. Péchoin, la conversation était facile, tous deux avaient une voix perçante qui triomphait de la paresse de mes oreilles. J'avais besoin de plus de circonspection avec Alexis des Allais; je tremblais qu'il ne vînt à deviner mon infirmité, car il se serait fait une maligne joie de la publier très-haut, et, tout en m'assassinant d'une pitié ironique, il se serait servi de cette découverte pour avancer ses affaires auprès de Nanine.

Par bonheur, ma fiancée était celle que je comprenais le mieux et dont je pouvais suivre le plus facilement la conversation. Seul, le son de sa voix nette et argentine ne me causait aucune douleur en frappant mon oreille, et bien souvent je saisissais ses paroles rien qu'au mouvement de ses lèvres. Néanmoins je craignais qu'elle ne surprît mon secret, et j'étais toujours profondément ému lorsqu'elle me parlait. J'en étais venu à fuir les occasions de tête-à-tête qui me rendaient autrefois si heureux. Quand, le soir, elle entrait dans la pharmacie solitaire, mon cœur battait à l'idée

qu'elle allait m'adresser la parole et que peut-être je lui répondrais de travers. Alors je feignais d'être absorbé par la préparation de quelque ordonnance compliquée, ou bien je prétextais une course au dehors, et je la laissais seule. Je vis bientôt que ma subite réserve lui paraissait extraordinaire ; elle chercha même à me le faire entendre par des reproches discrets et affectueux.

M. Péchoin aussi s'était alarmé de mes façons étranges, et il ne me laissa pas ignorer que ma conduite le froissait. En d'autres temps, le patron eût été peut-être plus indulgent ; mais il venait d'éprouver une contrariété qui le disposait peu à la patience. Un nouveau pharmacien s'était établi dans la grand'rue, presque en face de notre maison. Cette pharmacie rivale attirait les regards par une devanture ornée de glaces et de plaques de marbre. Au-dessus de la porte, on voyait gravé en lettres d'or : *Pérardel, ex-interne des hôpitaux de Paris.* Tous les soirs, les badauds de la ville haute, rassemblés autour de la nouvelle officine, s'extasiaient devant l'éclairage, la fraîcheur des peintures et la magnificence de quatre énormes flacons remplis d'eau colorée en jaune et en bleu. Cette sotte admiration de la foule agaçait les nerfs de M. Péchoin. Ce fut bien pis quand le bruit courut que le nouveau pharmacien avait trouvé, lui aussi, un remède contre la rage. A partir de ce moment, je surpris dans les regards du patron une expression de méfiance et de colère. Son affection

pour moi diminua visiblement, et ma maussaderie ne contribua guère à la faire revenir. Par contre, Alexis des Allais monta dans son estime. J'ai su depuis que, pour mieux me supplanter, le traître avait insinué que le pharmacien Pérardel me faisait secrètement offrir une place d'élève, et que je n'étais pas éloigné de l'accepter.

Ce n'était là qu'une partie de mes misères. Mes plus dures épreuves recommençaient chaque soir à l'heure de nos réunions sur la terrasse ou dans la salle. Alexis n'y manquait jamais. Il arrivait pimpant, la barbe soigneusement peignée, une fleur à la boutonnière et le sourire aux lèvres. Après avoir serré avec effusion les mains de M. Péchoin, il s'asseyait le plus près possible de Nanine, et entamait avec elle une conversation à mi-voix dont je ne saisissais que des lambeaux, et à laquelle je n'osais me mêler de peur de me trahir. Nanine, à demi penchée sur sa broderie, écoutait, tout en tirant l'aiguille, les propos de M. des Allais, et lui répondait d'un air enjoué. Naturellement rieuse, se sachant jolie et ayant le naïf orgueil de la vingtième année, Nanine ne résistait pas au plaisir d'être admirée et flattée. Dans cet art de la cajolerie, le doux Alexis était passé maître, et Nanine l'écoutait. Voulait-elle seulement me punir de mon apparente froideur, ou cédait-elle à un secret penchant pour lui?... Tandis qu'ils riaient ensemble, je les contemplais d'un air sombre, et je cherchais à saisir dans leurs yeux et sur leurs lèvres le sens des

mots que je n'entendais pas. Je redoublais d'attention pour ne pas perdre une syllabe, mes nerfs se tendaient, la rougeur me montait au front, les veines de mon cou se gonflaient... O misère! ils parlaient si bas que je n'entendais plus qu'un vague bourdonnement!

Parfois, du milieu de ces rumeurs confuses, un ou deux mots se détachaient nettement, comme une vive lumière dans une nuit profonde, et frappaient tout à coup mon oreille. Alors mon esprit les saisissait avec avidité, et pendant des nuits entières je les roulais dans mon cerveau, cherchant à quelle phrase on pouvait les rattacher, quel sens on pouvait leur donner, — leur en trouvant un, — et toujours celui qui pouvait attiser le plus vivement le feu de ma jalousie! J'avais beau me dire que mes soupçons étaient absurdes, que Nanine était loyale et fidèle, que d'ailleurs il était impossible que M. des Allais lui parlât d'amour en ma présence. N'importe, les terribles mots flamboyaient devant mes yeux. Que le doucereux Alexis osât aimer Nanine, cela ne faisait même plus une question pour moi. Le seul point encore douteux était de savoir si Nanine se laisserait attendrir. — Ah! me disais-je en parcourant ma chambre de long en large, il est noble, il est beau, il sait parler; toi, tu es maussade et infirme... Elle l'aimera, si elle ne l'aime déjà; ce n'est plus qu'une question de temps.

Être dévoré de soupçons, assister chaque jour aux entretiens de ceux qu'on soupçonne, et ne pouvoir

entendre leurs paroles, c'est le pire des supplices... Au lieu de décroître, ma surdité augmentait. Quand un client venait dans la pharmacie, j'étais obligé de me poser tout près de lui pour le comprendre; si l'on parlait doucement, je ne percevais plus les sons, et, dès qu'on criait, j'éprouvais une souffrance insupportable. J'étais devenu irritable, taciturne et morose. Maladroit comme tous les jaloux, au lieu de chercher à lutter d'amabilité avec mon rival, dès qu'il arrivait, je me tenais à l'écart, dans une attitude boudeuse. Le soir, rentré dans ma chambre, j'exhalais ma rage à mon aise, et je finissais par fondre en larmes. Souvent je quittais furtivement la maison, je courais m'enfoncer au plus épais des bois du Juré; je faisais de longues marches pour fatiguer mon corps et ma pensée. Je trouvais une amère volupté à suivre les chemins que nous avions parcourus avec Nanine pendant les premiers mois de notre amour, et dans ces sentiers à demi perdus sous les feuilles jaunies, je ressaisissais la trace de mon bonheur envolé...

Nous étions en plein automne. Les vignobles de l'Hormicey avaient pris ces belles teintes pourprées que le soleil de septembre donne à nos collines du Barrois. Les vendanges avaient commencé, les *bélons* chargés de raisins passaient à la file dans la grande rue, et les *fouleries* du Tribel exhalaient de molles odeurs de vin doux. M. Péchoin était tout occupé de ses vignes, et je restais seul à la pharmacie. Quant à Nanine, elle prenait sa part

des tracas de la vendange ; la mère Annelle la conduisait à la vigne vers midi, et souvent Alexis des Allais faisait route avec elle ; je ne l'apercevais plus guère que dans la première moitié de la journée. Un matin, je la vis descendre à la cuisine, déjà prête pour le départ, et elle me sembla plus allègre, plus légère et plus parée que d'habitude. Elle avait un ruban bleu dans ses épais cheveux blonds, et une grappe de fuchsia rose était fixée à son corsage. Cette gaieté et cette toilette suffirent pour redoubler ma tristesse, et je m'enfuis à la pharmacie. Quelque temps après, Alexis des Allais entra et s'inclina devant moi avec un onctueux sourire ; il tenait à la main un gros bouquet de clématite blanche qu'il apportait à Nanine, et quand il eut disparu, les fleurs laissèrent longtemps dans la pharmacie la trace parfumée de son passage. Je me levai tout frémissant ; cette odeur pénétrante exaspérait encore ma jalousie ; j'allais et je venais dans l'officine, me demandant si je ne devais pas suivre le damoiseau et lancer son bouquet par-dessus la terrasse. J'achevais de préparer une potion quand le bel Alexis reparut, et traversa la pharmacie comme un triomphateur.

Je vis à son air que quelque chose venait de se passer, et tout d'un coup, mes yeux tombant sur la boutonnière de sa redingote, j'y aperçus une grappe de fuchsia pareille à celle que Nanine portait à son corsage. J'eus comme un éblouissement ; il me salua en souriant et disparut. J'ouvris en tremblant

la porte de communication. Nanine était là; debout devant la glace, la tête un peu renversée, elle achevait de nouer les rubans de son chapeau de paille. Accroupi derrière elle, Jaunisson la contemplait d'un œil admiratif. Mon premier regard fut pour le pli du corsage où j'avais vu la grappe de fuchsia... Les fleurs avaient disparu. Nanine tourna de mon côté sa jolie tête; je devinai au mouvement de ses lèvres rieuses qu'elle me demandait si je ne désirais rien.

« Non, répondis-je. J'avais vu ce matin des fleurs à votre corsage, et je venais vous prier de m'en donner une; mais je m'aperçois que vous ne les avez plus. »

Elle jeta les yeux sur sa poitrine, rougit et parut embarrassée. Je compris qu'elle cherchait une réponse, et ne voulant pas lui donner le temps de la trouver : « Sans doute, repris-je, vous allez me dire que vous ne savez plus où elles sont. Rassurez-vous, elles ne sont pas perdues, je viens de les voir à la boutonnière de M. des Allais. »

A ces mots, ses joues s'empourprèrent de nouveau, ses yeux devinrent humides, et elle se mit à me parler avec animation. Hélas! je ne l'entendais plus. Ses paroles, étouffées par l'émotion, n'arrivaient pas distinctement jusqu'à mes oreilles. Je l'écoutais, le cou tendu, la bouche entr'ouverte, cherchant à comprendre et ne saisissant que des syllabes éparses. Que pouvait-elle me dire pour sa défense? Quel biais pouvait-elle prendre pour me

prouver qu'elle n'avait pas donné les fleurs à mon rival? Elle parlait avec vivacité, et je voyais qu'elle cherchait à s'excuser; mais l'impossibilité où j'étais de l'entendre redoublait encore mon irritation. « Ah! dis-je en l'interrompant, ah! Nanine, pourquoi ne m'aimez-vous plus? »

Elle s'arrêta, ses yeux s'emplirent de larmes et elle s'élança vers moi en joignant les mains. La jalousie m'aveuglait, et dans cet élan de tendresse je crus deviner un mouvement de repentir, l'aveu involontaire d'une infidélité...

« Non, non! m'écriai-je en la repoussant, tout est fini, puisque vous en aimez un autre! »

Nanine me regarda de nouveau; mais cette fois, au lieu de la tendresse, c'était une surprise indignée qui animait son regard. Elle haussa les épaules d'un air de pitié et quitta la salle. J'étais exaspéré, humilié, brisé; je jetai autour de moi un regard de colère et de douleur; je vis Jaunisson assis sur la table, la queue enroulée autour de ses pattes de devant, les yeux à demi fermés, qui me contemplait d'un air sardonique...

« Ah! maudite bête, criai-je en lui mettant le poing sous le museau, tu te gausses de moi! »

Le chat me lança un coup de patte, et s'élança d'un bond au sommet d'une crédence d'où il continua de m'écraser de son ironie dédaigneuse.

Je me sentais profondément ridicule, et j'allais sortir quand quelqu'un me saisit le bras. Je me retournai et me trouvai face à face avec M. Péchoin,

qui venait d'entrer par la porte de la cour. — Restez, me dit-il, j'ai à vous parler.

Je l'entendais, lui !... Sa voix perçante pénétrait dans mes oreilles comme une lame aiguë.

« Je viens de rencontrer Nanine, continua-t-il, elle pleurait ; que s'est-il passé ?

Je ne savais que répondre, et je me mis à balbutier des paroles inintelligibles. M. Péchoin me lança un regard défiant, puis il reprit avec une singulière amertume : « Querelle d'amoureux !... Il faudra vous marier avant l'hiver ; qu'en pensez-vous ?... »

Je restais silencieux. Le patron me serrait le bras à me le briser.

« Eh quoi ! dit-il, vous ne répondez pas ? avez-vous changé d'avis ?... Expliquez-vous donc franchement alors, car je suis las de vos silences hypocrites. De quoi vous plaignez-vous ? N'avez-vous pas été choyé comme l'enfant de la maison ?... Parlez, mais parlez donc !... »

L'étrange petit homme piétinait par la chambre, agitait les bras, remuait la tête... Sa surexcitation me faisait peur, mais j'étais bien décidé à ne point me disculper : je ne voulais ni accuser Nanine, ni révéler mon infirmité... — A quoi bon ? pensais-je, puisqu'elle ne m'aime plus !... — Il fallait pourtant répondre, et je me résolus à le faire le plus brièvement possible.

« Monsieur Péchoin, commençai-je d'une voix que je croyais calme, je n'ai que de la reconnais-

sance pour vous; j'ai été traité chez vous mieux que je ne le mérite.

— Ne parlez pas si haut, interrompit impitoyablement mon patron, je ne suis pas sourd, et il est inutile de crier cela sur les toits!... »

Je sentis les larmes me monter aux yeux. « Monsieur Péchoin, continuai-je, je me souviendrai toute ma vie de vos bontés; mais je crois que ce mariage ne peut se faire... Je comprends que Mlle Nanine ne serait pas heureuse avec moi, et je vous prie... »

Je n'achevai pas. M. Péchoin se précipita sur moi avec violence.

« Ah! s'écria-t-il en me secouant comme il eût fait d'un jeune arbre, je comprends aussi, moi! Les écailles me tombent des yeux! Je comprends que j'ai réchauffé un serpent dans mon sein... Maintenant que tu te sens dégourdi, tu veux aller porter à d'autres ce que tu as appris chez moi... Eh bien, va, traître! va-t'en sur-le-champ; que je ne te rencontre plus ni au laboratoire ni à la pharmacie! Je te chasse, entends-tu? je te chasse!... Va manger le pain de mon ennemi après avoir dévoré ma substance et surpris mes secrets... »

Toujours me tenant par le bras, il me poussait vers la porte. Je me dégageai enfin de son étreinte, et, le regardant tristement : « Monsieur Péchoin, lui dis-je, je vois qu'on m'a desservi près de vous; vous reconnaîtrez un jour qu'on vous a trompé... »

Les sanglots m'étouffaient, je m'empressai de quitter la salle.

V.

J'étais renvoyé, — renvoyé honteusement... Ce dernier coup m'acheva, et je ne me sentis plus de courage pour rien. Je remontai dans ma chambre, et j'y restai confiné tout le jour. La nuit vint, et quelle nuit horrible, Dieu seul le sait! Pourtant cette nuit douloureuse, j'aurais voulu pouvoir la prolonger éternellement. C'était la dernière que je passais sous le même toit que Nanine; je voyais les heures s'enfuir avec une désespérante rapidité, et quand l'aube vint blanchir mes carreaux, je poussai un cri de détresse et je me levai... Il fallait faire mes préparatifs de départ; je me mis à rassembler mes hardes et mes livres de l'air funèbre et atterré d'un homme qui préparerait son propre enterrement. A chaque instant, je m'interrompais et je restais machinalement agenouillé devant ma malle, les bras pendants et les yeux noyés dans le vide.

Qu'allais-je devenir? Retournerais-je à Louppy avec ma honte et mon désespoir? — Non, non, me disais-je, je ne puis vivre ailleurs qu'ici. Je veux rester là où demeure Nanine; si je dois renoncer à son amour, du moins je pourrai respirer l'air qu'elle respire. Je chercherai une petite chambre là-haut, du côté du Pâquis, dans un endroit d'où je puisse apercevoir encore les fenêtres de sa mai-

son... mais il faudra vivre, et maintenant que me voilà sourd, que pourrai-je faire pour gagner mon pain? — Alors le désespoir me prenait, et je souhaitais de mourir... J'ouvris ma croisée, je voulais encore une fois remplir mes yeux et ma mémoire de tous les objets qui entouraient la maison Péchoin. — Le soleil venait de se lever dans un ciel d'un bleu vaporeux, les fils de la Vierge couraient dans l'air frais, et les toits du faubourg étaient tout humides de rosée. Je jetai un long regard sur la vallée, sur les vignes rougies et les arbres aux feuilles jaunissantes. Je fis des adieux déchirants à tout ce paysage familier. Chaque objet me semblait plus cher que jamais : — les trois sapins qui bordaient la terrasse, les groseilliers du jardin, les grandes roses trémières qui se balançaient au bord des plates-bandes, les framboisiers qui tapissaient les murs du laboratoire, la tonnelle où grimpaient des houblons et où Nanine venait travailler... il fallait se séparer de tous ces vieux amis!

Bien que je fusse persuadé de la trahison de Nanine, à ce moment suprême je sentis tomber toute ma colère. — Elle aura beau faire, pensais-je, je ne pourrai m'empêcher de l'aimer... — Alors je m'irritais intérieurement de mes emportements de la veille; j'aurais voulu ressaisir les paroles irréparables qui avaient été prononcées. Toute ma fierté s'était évanouie, il me semblait que ma jalousie s'était dissipée. Il ne restait plus en moi de place que pour les douleurs poignantes de la séparation.

Tout à coup ma porte s'ouvrit doucement, et je vis entrer la mère Annelle, tenant à la main une jatte toute fumante de bouillon. La bonne âme s'était dit que je n'avais pas soupé la veille, et que je devais tomber de besoin.

Elle vint tout près de moi et me cria : — C'est du bouillon frais de ce matin ; goûtez-le au moins. Vous n'avez rien pris depuis hier, et c'est déjà bien assez d'un malade chez nous.

— Qui donc est malade ? demandai-je en me levant tout d'une pièce.

— Eh ! Nanine, pardi !

Elle dit encore quelques paroles où je crus démêler des reproches ; puis elle insista de nouveau pour que je prisse son bouillon. Afin de la satisfaire, j'essayai d'en avaler une gorgée, mais mon gosier était serré, et rien ne pouvait passer. Je déposai le bol sur la table, la mère Annelle haussa les épaules et me quitta.

Nanine était malade : elle souffrait à cause de moi... Je me sentis remué jusqu'au fond de l'âme, et les paroles de la vieille servante achevèrent de porter le trouble dans mon esprit. Je me glissai hors de ma chambre, et, descendant rapidement l'escalier, je rejoignis la mère Annelle dans le corridor. Je la regardai d'un air anxieux, et elle devina ma question dans mon regard, car elle me montra d'un signe la porte ouverte de la salle, et m'y poussa tout tremblant.

Je m'arrêtai un moment sur le seuil. Le père et

la fille étaient là tous deux, muets et comme absorbés dans leurs pensées. Un feu de sarments flambait dans la cheminée; M. Péchoin, enfoncé dans un fauteuil, le dos tourné à la porte, tisonnait machinalement. Lui, si pétulant d'ordinaire, semblait avoir perdu toute sa vivacité. En face du patron, Jaunisson faisait sa toilette sur une chaise. Deux pots de chrysanthèmes roses étaient posés sur la tablette de la fenêtre et Nanine paraissait très-occupée à les arroser; mais sa pensée était ailleurs, et les deux malheureuses plantes buvaient plus que de raison... Immobile sur le pas de la porte, je contemplais tristement cette salle où j'avais passé tant d'heures délicieuses, — les grands lambris de chêne brun, la vieille glace ternie, surmontée d'un trumeau où un berger jouait de la flûte, le baromètre entre les deux croisées, les fauteuils couverts de tapisserie au petit point, la table chargée de livres, — et je ne pus retenir un sanglot. Le père et la fille tournèrent la tête. Nanine était pâle, et M. Péchoin avait l'air abattu... Je franchis le seuil et m'avançai vers le patron.

« Monsieur Péchoin, commençai-je d'une voix mal assurée, je vous en prie, soyez indulgent, ne me renvoyez pas sans m'entendre. »

Il me lança un regard à la fois attristé et sévère, et me fit signe de parler. Nanine, en me voyant entrer, s'était assise, et, les yeux fixés sur moi, elle m'examinait avec une attention anxieuse.

« Je m'étais promis, continuai-je, de vous obéir et de m'éloigner sans vous importuner davantage; mais au dernier moment j'ai senti que la chose était au-dessus de mes forces... Ne me renvoyez pas avec l'idée que je suis un ingrat et que j'ai voulu vous offenser... Vous ne m'avez pas compris hier. Si je vous ai rendu votre parole, ce n'est pas que j'aie hâte de vous quitter... Dieu m'est témoin que je donnerais tout au monde pour passer le reste de ma vie dans un coin de votre maison! Vous me verriez à peine et je tiendrais peu de place!... Tout cela est impossible maintenant... Je me sens indigne de Mlle Nanine; je l'aime trop pour exiger qu'elle soit malheureuse avec moi, quand elle peut être heureuse avec un autre... »

A ces mots, M. Péchoin se dressa d'un air stupéfait sur son fauteuil, et de sa voix perçante : « Quel autre? s'écria-t-il.

— M. des Allais, » répondis-je en regardant Nanine.

Elle s'était levée, une vive rougeur couvrait ses joues pâles; elle alla fermer la fenêtre et commença de me parler. Les sons semblaient expirer en sortant de sa bouche, et tout ce que je pouvais faire, c'était de chercher le sens de ses paroles d'après le mouvement de ses lèvres et l'expression de ses traits. C'est à quoi je m'attachai avec une fiévreuse attention. La tête penchée vers elle, les yeux fixés sur ses yeux et sa bouche, je faisais de violents efforts pour comprendre. Que pouvait-elle

me dire?... Je devinais aux inflexions de sa voix, à la douceur de ses regards, que ses propos ne pouvaient être méprisants ni cruels. Dans certaines intonations, je surprenais parfois comme une protestation ou une prière; mais le sens exact des mots, mais la nature précise des sentiments exprimés,... là commençait pour moi la confusion. On prétend que les cœurs qui s'aiment se devinent. Hélas! ce jour-là je m'aperçus cruellement de la fausseté du proverbe. Je compris combien la pénétration humaine est bornée. J'aurais donné ma vie pour connaître ce que Nanine me disait, et je n'arrivais pas même à distinguer si dans ses paroles affectueuses il y avait plus de tendresse que de pitié. Mes nerfs étaient dans un état de vibration étrange, ma volonté était violemment tendue... Je dévorais ma bien-aimée des yeux, et j'avais des gestes d'impatience et de désespoir. Elle s'était aperçue de mon agitation, et sa parole s'était ralentie; elle me considérait avec une douloureuse surprise... Je me rendais compte de son étonnement, et mon trouble redoublait. C'était à devenir fou.

Nanine cessa de parler et me tendit la main. Dans les dernières phrases qu'elle avait dites, j'avais cru saisir les mots d'*amour* et de *pardon*, et alors une idée nouvelle s'empara brusquement de mon cerveau malade. Je crus que Nanine avait pitié de mes souffrances, et que, poussée par sa bonté d'âme et sa délicatesse, elle avait résolu de

faire violence à son inclination pour M. des Allais, et de se sacrifier à moi. En moins d'une seconde, cette illusion se développa dans mon esprit, le pénétra d'une cruelle lumière et me fit voir la situation sous un aspect plus désolant encore. Je n'étais pas assez égoïste pour accepter une semblable immolation, et mon parti fut pris sur-le-champ.

« Vous êtes bonne, mademoiselle, lui dis-je, et votre bonté vous égare... Je ne suis qu'un paysan mal dégrossi, et j'ai eu tort de vouloir lutter contre plus fort que moi... Je reconnais aujourd'hui ma sottise, et je ne demande plus qu'une seule grâce, celle d'être pardonné et oublié... »

Nanine se reculait et me regardait avec une sorte de stupeur, en murmurant des paroles étouffées... Comme je me penchais pour en saisir le sens, et que par un geste instinctif j'entourais mes oreilles de mes mains tremblantes : « Mais tu n'entends donc pas? » cria M. Péchoin.

Nanine avait surpris mon geste involontaire, elle poussa une exclamation, joignit les mains, courut vers son père et lui dit un mot rapide.

« Sourd!... » cria de nouveau M. Péchoin en me perçant de ses regards aigus.

Je fis un signe de tête affirmatif... Le petit homme eut un geste de compassion, et se laissa choir dans son fauteuil. Je vis son air découragé, la pâleur de Nanine... C'était plus que je ne pouvais supporter. Accablé de désespoir et poussé par

la surexcitation nerveuse qui s'était emparée de moi, je sortis de la chambre et je me mis à errer dans le corridor sans savoir où j'allais. A l'extrémité du couloir, je vis le laboratoire ouvert et je m'y réfugiai. J'avais besoin de solitude. Ma détresse était si grande, mon chagrin était si profond, que je redoutais la vue des figures humaines. Je courus me cacher au fond du laboratoire, dans l'endroit le plus sombre. J'avais le cœur déchiré, et je sentais en moi un amer dégoût de l'existence. Mes rêves d'amour s'étaient évanouis, mes plans d'avenir étaient perdus; que me faisaient le monde et la vie?... « Ah ! que je voudrais être mort ! » m'écriai-je en sanglotant. Comme je prononçais cette parole, un rayon de soleil vint éclairer vivement une fiole posée près de moi. Elle était remplie d'une liqueur verte, et je reconnus l'élixir de M. Péchoin. Le rayon d'or faisait briller la fiole comme une émeraude; elle étincelait au milieu de l'obscurité du laboratoire. Je savais que l'élixir était composé de puissants narcotiques; je me dis qu'un verre de cette liqueur suffirait pour m'endormir éternellement, et je saisis brusquement le flacon. « Tu devais être mon cadeau de noces, pensais-je, tu seras un remède suprême à tous mes maux! » Je fis sauter le bouchon à l'émeri, et je bus rapidement tout le contenu de la fiole.

Elle touchait encore mes lèvres quand M. Péchoin entra. Il vit le flacon vide, le reconnut et comprit.

« Claude! me cria-t-il en me saisissant le bras, tu as bu l'élixir?

— Oui, patron.

— Ah! le malheureux, il est perdu! »

Ma tête tournait, mes tempes battaient, je sentais sur mon front une sueur froide et dans mes veines un ruisseau de feu. M. Péchoin m'avait pris dans ses bras et appelait la mère Annelle; puis tout se brouilla, et je m'évanouis.

VI.

Dès qu'on m'eut couché, je fus saisi par une fièvre violente avec transport au cerveau. Je ne sortais du délire que pour tomber dans une prostration somnolente. Vers le milieu de la seconde nuit, je repris mes sens et j'ouvris mes paupières alourdies. C'est seulement à partir de ce moment que je me rappelle mes sensations. J'étais tellement faible que je n'avais plus la force de soulever ma tête; elle retombait comme un plomb sur l'oreiller. La chambre était vaguement éclairée; une odeur de vinaigre imprégnait l'air et il me semblait entendre distinctement le tic-tac d'un balancier de pendule. Ce bruit régulier me frappa : me souvenant qu'il n'y avait pas d'horloge dans ma chambre, et que d'ailleurs j'étais sourd, je me crus le jouet d'une hallucination. Je refermai les yeux et je glissai de nouveau dans le sommeil.

Quand je m'éveillai, il faisait jour. Je ne reconnus plus ma chambre d'élève; on m'avait couché dans la *chambre d'ami,* située au-dessus de la pharmacie. Un feu de genévrier flambait dans la haute cheminée; à travers les rideaux jaunis des croisées, un rayon de soleil se jouait sur le papier de tapisserie à grands ramages et sur les dorures noircies de la glace. Devant la cheminée, M. Péchoin et Nanine étaient assis. Tout à coup M. Péchoin s'approcha du chevet de mon lit, et posa sur mon front moite sa main sèche et nerveuse.

« Il dort toujours, dit-il tristement, toujours le même sommeil de plomb. J'aimais encore mieux le délire.

— Le docteur Grodard assure pourtant qu'il y a de l'espoir, murmura Nanine. »

Chose étrange, ils parlaient à mi-voix, et je les entendais! Je me crus de nouveau repris par un rêve, et sans bouger, de peur de faire évanouir l'illusion, je refermai les yeux et j'écoutai.

« Grodard s'abuse, répondit M. Péchoin; vois-tu, Nanine, je connais trop bien mon élixir. Pris à haute dose, il est mortel! Je m'étonne que le pauvre garçon n'ait pas été foudroyé. Oh! continua-t-il d'un air navré, je donnerais mes dix ans d'expériences pour m'être trompé et pour voir Claude sain et sauf!... Mais la science, ma pauvre enfant, a des lois cruelles, et il faudrait un miracle... impossible! »

Toutes ses paroles m'arrivaient distinctement, et j'avais envie de lui crier : « Le miracle est fait, patron, et je suis guéri ! »

Je n'osais pas le détromper ; il avait une foi si grande dans son élixir, que je n'étais pas sûr moi-même d'avoir une idée bien nette de ma situation.

Il s'éloigna sur la pointe des pieds, recommanda à sa fille de l'appeler, si le délire reparaissait, et descendit à la pharmacie. Nanine resta seule devant la cheminée. Je la vis qui se tournait vers mon lit, et dans les coins de ses yeux bruns j'aperçus de grosses larmes qui se formaient, puis roulaient lentement le long des joues pâles. D'autres larmes leur succédèrent, et bientôt son visage en fut inondé. Je n'y tins plus, et soulevant la tête :

« Nanine, Nanine ! » murmurai-je d'une voix faible.

Tout son corps tressaillit. « Nanine, continuai-je, ne pleurez pas, je vais mieux. »

Elle poussa un cri, vint s'agenouiller au pied du lit, prit ma main et y appuya sa jolie tête blonde.

« Nanine, ne sanglotez pas ainsi, parlez-moi... J'ai été si longtemps privé de vous entendre !... Je ne suis plus sourd maintenant, je suis guéri. »

— Ah ! dit-elle enfin, pardonnez-moi, Claude, j'ai été mauvaise et je vous ai fait souffrir... Je vous jure que je n'aimais que vous !... Cette branche de fuchsia, je l'avais laissée tomber, je vous le *jure*, et M. des Allais l'a prise malgré moi... Je vous l'ai dit l'autre jour ; mais vous ne m'avez pas com-

prise, et j'ai cru que vous cherchiez un prétexte pour nous quitter... Je n'ai plus voulu revoir M. des Allais, et mon père l'a congédié. »

Ses larmes tombaient chaudes sur ma main, et j'étais confus de sa douleur. Je lui dis que moi seul étais coupable, que ma surdité avait été la cause de ma jalousie et de tout le mal qui avait suivi ; puis je la priai de rappeler M. Péchoin. Elle s'élança, légère, et je l'entendis s'écrier dans l'escalier : « Claude est guéri, il parle, il n'est plus sourd !...

— C'est impossible, répondit M. Péchoin en enjambant les marches, c'est le délire qui recommence ! »

Il voulut me tâter le pouls, je lui dis en souriant : « Je vous assure, patron, que je vais mieux... Voyez-vous, je crois que l'élixir était un peu éventé. »

M. Péchoin me regardait d'un air ébahi. « Et tu entends distinctement ? fit-il.

— Oui, monsieur Péchoin. »

Alors il se mit à m'embrasser ; il riait et pleurait à la fois, puis tout d'un coup sa figure prenait une expression pensive et inquiète ; on devinait que l'effet produit sur moi par l'élixir bouleversait complétement ses idées.

Le docteur Grodard arriva sur ces entrefaites. Grâce à ses préventions contre l'élixir, il n'avait jamais désespéré de moi. En me voyant sauvé, il se mit à rire aux éclats, et s'adressant au patron :

« Je te l'avais bien dit, s'écria-t-il, ton élixir est de l'eau claire ! »

Ce qui l'émerveillait, c'était la disparition de ma surdité. Il n'était pas éloigné de penser que les substances violentes qui composaient l'élixir avaient pu réagir sur les organes de l'ouïe, momentanément paralysés par l'effet de la névralgie et l'abus de la quinine. C'était aussi mon idée ; mais je n'osais l'exprimer à cause de M. Péchoin.

Le docteur vit la préoccupation de son ami, et, lui frappant doucement sur l'épaule : « Allons, dit-il gaiement, il n'y a pas de quoi se mettre martel en tête ; ton élixir est un remède à deux fins : le principe *actif* guérira la surdité, et le principe *sédatif* terrassera la rage ! »

Le patron ne riait pas, il secouait la tête d'un air rêveur, et je vis qu'il n'avait plus foi dans sa découverte...

Je me rétablis promptement, et promptement je passai mes examens. Au mois de mars, j'avais mon diplôme, et notre mariage fut fixé à la semaine de *Quasimodo*. Cette année-là, Pâques tombait tard, presque à la fin d'avril ; les pêchers, les cerisiers, les pommiers, étaient en pleine floraison. Tous les jardins de Marville étaient blancs et roses, comme pour mieux fêter notre mariage. Donc un beau lundi matin, on para Nanine de tulle blanc et de fleurs d'oranger, je revêtis mon habit neuf, et les cloches de Saint-Étienne se mirent à carillonner. J'écoutais avec délices cette musique dont

j'avais été privé pendant trop longtemps. Ah! nos claires sonneries de la ville haute, si chantantes et si harmonieuses, qui les a entendues une fois ne les oublie jamais... L'église s'était fleurie pour le jour de nos noces. Les giroflées du vieux portail étaient toutes épanouies. Mon oncle le curé nous dit la messe. L'orgue ronflait doucement, les enfants de chœur chantaient à pleine voix, et dans les intervalles des versets, sur les vitres ouvertes de l'abside, les moineaux sautillaient et pépiaient.

Après la messe et le déjeuner, un char à bancs vint nous prendre, et nous partîmes tous pour Louppy. C'est là que devait s'achever la noce. Je voulais que Nanine connût, ce jour-là même, mon village et les grands bois qui lui font une couronne. L'air était embaumé de l'odeur des arbres fruitiers, le ciel était d'un bleu soyeux, et la carriole courait sur la grand'route qui côtoie la rivière. Hop! hop!... et le cheval galopait en secouant sa tête ornée de rubans; je serrais ma chère Nanine contre mon cœur, et nous nous regardions tout heureux. Comme nous entrions dans le bois de Sainte-Hould, voilà que nous entendîmes une musique de danse; nous étions tombés en plein *rapport*[1]. La fête se tenait dans les prés qui avoisinent la source et l'ancien prieuré de Sainte-Hould, devenu une simple ferme. De tous les chemins du

1. Fête rustique et religieuse à la fois; elle se tient ordinairement dans les bois auprès d'une source ou d'une chapelle à laquelle se rattache quelque légende.

bois dévalaient des couples de filles et de garçons endimanchés; il en était venu de Bussy, de Louppy et de Dieu-s'en-souvienne. Ceux de Louppy m'eurent bientôt reconnu, ainsi que mon oncle; bón gré mal gré, il nous fallut mettre pied à terre et danser sur la pelouse, aux sons des cors et des violons. Quand on nous laissa partir, le crépuscule tombait. Le docteur, mon oncle et M. Péchoin avaient pris les devants avec la carriole. Nous nous acheminâmes seuls, Nanine et moi, dans la direction de Louppy. C'était ainsi que j'avais rêvé de montrer les bois de mon cher pays à ma blonde bien-aimée. Nous allions au petit pas, nous serrant le bras bien fort et ne nous pressant pas d'arriver. Le chemin des bois de Gros-Terme était sombre et plein d'émanations printanières; au loin, derrière nous, se faisait encore entendre la voix mourante des cors et des violons. Autour de nous, les rossignols chantaient à perdre haleine, et quand nous fûmes à la lisière de la forêt, Louppy se dressa devant nos yeux avec ses rues montantes et sa ceinture de vergers. Nous fîmes une centaine de pas en silence à travers la prairie, puis je montrai à Nanine une lumière qui brillait à une fenêtre, derrière des cerisiers en fleur, et je lui dis : « C'est là!... » Et, comme elle se pressait plus fort contre moi, je la saisis dans mes bras et je couvris de baisers sa tête blonde, tandis qu'au-dessus des toits du village la jeune lune se levait radieuse pour célébrer notre nuit de noces.

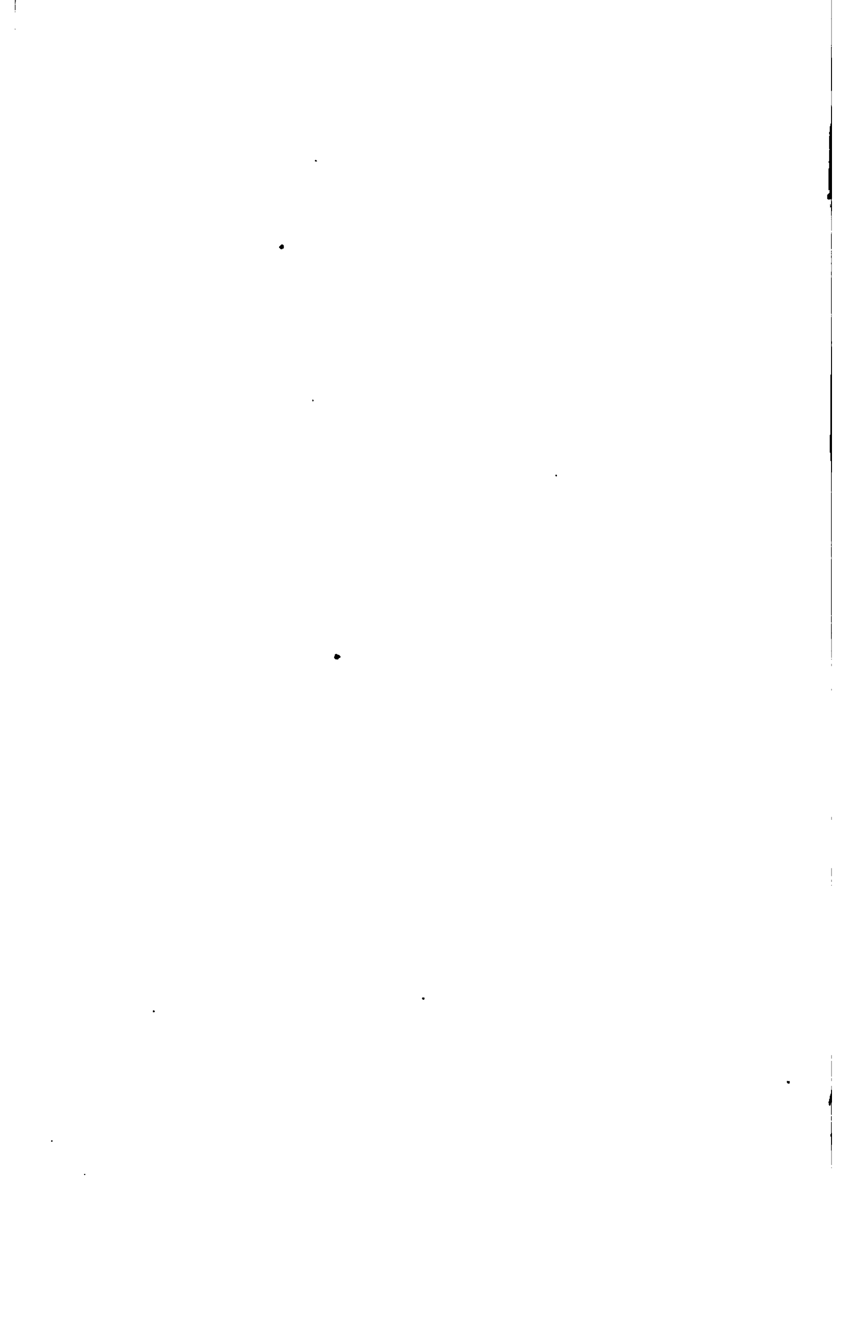
Que vous dirai-je encore?... Je suis heureux. J'ai deux enfants que le docteur Grodard conduit tous les matins sur la promenade des *Saules*. M. des Allais a quitté le pays; il est allé à Paris chercher fortune. Pérardel a fait de mauvaises affaires; j'ai acheté sa pharmacie, et je l'ai réunie à la nôtre. Jaunisson vieillit, mais la mère Annelle est encore verte et remuante. M. Péchoin continue d'herboriser; seulement il ne parle plus de sa découverte. Quant à moi, je n'ai pas oublié l'élixir, et lorsque la pharmacie a été repeinte à neuf, j'en ai rempli un gros flacon que j'ai exposé à l'endroit le plus apparent, avec cette inscription : *Élixir antirabique.*

Je lui dois bien cela. Il m'a guéri de deux maladies terribles : la surdité et la jalousie.

Entre nous, ce sont les seules cures qu'il ait jamais faites.

L'ABBÉ DANIEL

A mon ami Camille Fistié.





L'ABBÉ DANIEL.

I.

10 septembre 183...

Avant-hier j'ai eu vingt ans, et j'ai quitté le séminaire pour n'y plus rentrer. Mon cœur est plein de joie, et une douce fièvre m'agite depuis que je suis revenu dans mon cher pays mi-poitevin et mi-tourangeau. J'ai refait connaissance avec mon petit domaine des Bruasseries. J'ai revu les Templiers, où habite mon oncle, et où j'ai retrouvé Denise, grandie et plus belle encore que l'an dernier. — Elle a maintenant dix-sept ans. — Ce matin, j'ai traversé le pré qui sépare les Bruasseries des Templiers; je me suis glissé jusqu'au pied de la tourelle aiguë qui regarde Étableaux. De là on aperçoit toute la vallée. Étableaux, à droite, s'étage sur son coteau rocheux. Au-dessous, par delà les molles rondeurs des châtaigniers, l'Égronne,

4.

sinueuse et lente, chemine par les prés, tantôt cachée sous les aulnes, tantôt découverte et presque aveuglante de clarté. A gauche, tout au fond, le bourg de Pressigny s'étale en éventail, et la rivière baigne ses dernières maisons. Le soleil montait dans un ciel d'un bleu immaculé et illuminait toute la vallée. Quelle fête pour les yeux! quel beau temps, et quelle joie de vivre!

L'autre soir, quand je suis allé faire mes adieux à l'abbé Bonneau, notre supérieur, je l'ai trouvé, comme d'habitude, enfermé dans la bibliothèque. « Eh bien, mon enfant, m'a-t-il dit en relevant sa tête déjà blanche, vous nous abandonnez? » Je l'ai remercié de ses bontés pour moi, puis je lui ai exposé que je ne me sentais pas une vocation assez décidée pour l'état ecclésiastique, et que j'essaierais de faire mon salut tout en vivant dans le monde. « Mon enfant, m'a-t-il répondu de sa voix lente, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas : le monde soumet les cœurs à de rudes épreuves, et vous êtes de ceux qu'il aime surtout à faire souffrir. Du reste, a-t-il ajouté en me tendant la main, Dieu saura ramener ses brebis. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, car, si j'en crois mon cœur, vous nous reviendrez. »

Pauvre abbé! Il y a deux jours à peine que la lourde porte s'est refermée derrière moi, et aujourd'hui le séminaire m'apparaît déjà comme un pays si lointain et si étrange!

18 septembre au soir.

L'horloge de Pressigny vient de sonner dix heures, la nuit est calme, la maison est assoupie, et seul je ne puis dormir...

C'était aujourd'hui dimanche. Nous ne sommes pas allés aux vêpres, et j'ai passé l'après-midi aux Templiers. Il faisait un temps clair et tiède; les domestiques avaient pris congé pour le reste du jour; mon oncle était à la chasse, et ma tante s'était endormie en lisant dans son livre d'heures. Les cloches de Pressigny avaient longtemps sonné et venaient de se taire. Un bourdonnement d'insectes où l'on distinguait la lime aiguë de la cigale emplissait les champs. Denise et moi, nous nous sommes assis au pied de la tourelle, près des framboisiers. Nous étions silencieux. Je me sentais heureux et pourtant tourmenté; j'aurais voulu marcher pour secouer mon embarras, et je restais immobile. Elle aussi paraissait troublée. « Denise, ai-je dit enfin, je voudrais te demander une chose qui me rendrait bien heureux... Cueille toi-même cette rose qui est là, et donne-la-moi. » Elle est restée immobile, et moi, rouge de honte, je n'osais plus la regarder. Tout à coup, et sans rompre le silence, elle s'est levée et a marché lentement vers le rosier. Sa main s'est glissée à travers les branches; mais en détachant la fleur elle a poussé un cri. Je suis accouru : son bras s'était meurtri aux épines. « Ce n'est rien, » a-t-elle dit, et elle a

voulu s'éloigner. J'ai pris sa main, j'ai posé un doigt tremblant sur la déchirure où perlait une gouttelette de sang. Elle a tressailli, et nos regards se sont rencontrés. Elle a laissé tomber la rose, et nous nous sommes enfuis, effrayés de nos témérités.

J'ai passé le reste de ma journée à courir dans les bois. Il me semblait, chaque fois que je ralentissais ma course, sentir encore à l'extrémité de mes doigts la moite impression de cette chair délicate, déchirée par les épines. A la tombée de la nuit, comme je rôdais autour des Templiers, l'oncle m'a vu et m'a appelé. Je suis entré dans la grande salle, les yeux baissés, et frémissant de la tête aux pieds. Denise était penchée vers l'âtre, et je ne pouvais voir sa figure. Près de la table servie, un grand jeune homme blond, aux larges épaules, à l'air ouvert et hardi, se tenait debout. « Tu vas souper avec nous, m'a dit mon oncle, et avec ce garçon-là. Le reconnais-tu? » J'osais à peine lever les yeux sur le nouveau venu, quand lui, partant d'un éclat de rire, s'est écrié : « Eh quoi! petit *Dani*, tu ne te souviens plus de Simon Beauvais, de Pressigny, qui t'a repêché un jour que tu t'étais laissé choir dans l'Égronne?... Tu as donc jeté le froc aux orties? » Et son rire bruyant a recommencé. Je ne savais que répondre, et, confus de ce malencontreux souvenir évoqué en présence de Denise, je me suis laissé secouer la main par le colosse, qui s'est ensuite assis à table près de ma cousine. J'ai gardé le silence pendant le souper,

tandis que Beauvais, rendu plus jovial par le vin de mon oncle, n'était jamais à court de saillies et de joyeux contes. Denise paraissait comme préoccupée, et ne prononçait que de rares paroles. Au moment du départ, nos regards se sont rencontrés, mais elle a rapidement détourné la tête, et je suis rentré aux Bruasseries tout agité, la tête pleine de projets, le cœur rempli de craintes vagues.

28 septembre.

Simon Beauvais ne quitte plus les Templiers. Tout le jour la maison retentit de son gros rire. Mon oncle le choie, les domestiques ne tarissent pas sur sa force, son entrain et son adresse; Denise même est sous le charme, et moi, inhabile à tous les exercices du corps, je me sens plus gauche, plus timide encore quand il est là. Il est venu gâter le paisible bonheur que je savourais silencieusement.

Aujourd'hui les vendanges ont commencé dans la vallée. Un splendide soleil baignait les vignes aux feuilles déjà rougies. Les vendangeurs, échelonnés le long des pentes de la côte des Murets, s'entr'appelaient joyeusement. Sur les routes couraient les charrettes chargées de raisins, et une enivrante odeur de vin doux s'exhalait des pressoirs. Denise, la tête couverte d'un large chapeau de paille, passait légèrement entre les ceps; je la suivais, heureux de me mouvoir avec elle dans le même air tiède et de fouler le sable où s'étaient

posés ses pieds. Un moment elle s'est arrêtée sous un noyer, le temps chaud avait rougi ses joues, et dans l'ombre projetée par les bords de son chapeau de paille on voyait briller ses yeux couleur de violette. Tout à coup, à quelques pas de nous, Beauvais est apparu, conduisant la charrette. Sa figure épanouie avait cette expression gouailleuse qui me déconcerte toujours. Tandis que les vendangeurs versaient leurs hottées dans les tonneaux placés sur le chariot, le cheval, impatienté par les mouches, a fait mine de s'emporter. Beauvais s'est élancé en avant et a saisi le bridon, et pendant que la bête ruait, lui, d'un seul bras, la contraignait à rester en place et souriait d'un air superbe. J'ai regardé Denise à la dérobée : elle avait les yeux fixés sur Beauvais, et sa figure exprimait une naïve admiration. Je me suis senti humilié; pour la première fois la jalousie m'a mordu au cœur, et j'ai brusquement quitté la vigne.

Au séminaire, 20 octobre.

Non, je n'étais pas fait pour la vie du monde, et l'abbé Bonneau avait raison. L'épreuve, ô mon Dieu, n'a pas été longue... Je ne pouvais plus rester aux Templiers, et le séjour même des Bruasseries m'était insupportable. Denise épouse Beauvais dans trois jours. On parlait déjà de ce mariage à mon retour aux Bruasseries, et j'étais le seul à l'ignorer. Une servante bavarde s'est chargée de me dessiller les yeux. J'ai senti dans mon cœur un

grand écroulement, il m'a semblé qu'un épais brouillard obscurcissait tout à coup ma lumineuse vallée de l'Égronne. J'ai passé une nuit à pleurer, et au matin je me suis enfui, sans même voir Denise une dernière fois.

Je suis rentré à la ville par une tiède soirée. Tous les habitants étaient dehors. J'ai traversé les rues bordées de magasins vivement éclairés, et sillonnées d'une foule joyeuse, animée, vivante, puis je me suis enfoncé dans le quartier solitaire et obscur qui avoisine la cathédrale. La vieille église étendait sa grande ombre sur les *cloîtres* et sur les murs du séminaire. Portant d'une main mon léger bagage, j'ai frappé à la grande porte bien connue, et j'ai demandé le supérieur. On m'a conduit à la bibliothèque. Tout au fond, à l'extrémité de deux sombres murailles de livres, je l'ai aperçu qui lisait près de sa petite lampe. Au bruit de mes pas, il a relevé la tête, et, me tendant la main : « Eh bien, a-t-il dit de sa voix calme, je vous avais bien prédit que vous nous reviendriez ! » Alors seulement j'ai senti que tout était fini, et je n'ai pu lui répondre que par des sanglots.

Quatorze ans après. — Mars 184...

En rangeant mes livres, j'ai retrouvé le petit paroissien dont je me servais aux Templiers. Qu'il faut peu de chose pour faire dévier mon esprit et le pousser vers les émotions défendues! A la vue de la reliure brune, je me suis senti attendri. Mon pauvre cœur s'est rouvert comme une blessure mal fermée. Les Templiers! en dépit de ma volonté, mon cœur est toujours aux Templiers. J'ai beau feuilleter mes livres, saint Augustin me semble maintenant subtil et Bossuet impitoyable. Que Dieu me vienne en aide, car, livré à moi-même, je crains de succomber.

Au séminaire, j'étais soutenu par l'enthousiasme de la foi, par l'attrait des dévouements de l'apostolat et par la discipline de la maison... Je fis avec transport le sacrifice de ma volonté. On me nomma vicaire de l'une des églises de la ville. La chaire m'était ouverte, je voyais la foule attentive au-dessous de moi. Je préparais, j'étudiais mes sermons, ma jeunesse montait tout entière à mes lèvres; mais il a plu à Dieu de me donner, avec un génie médiocre, une âme moins ambitieuse que tendre. Mon zèle se ralentit; puis la ville avec ses passions et ses distractions bruyantes, la ville me troublait et m'ébranlait. Je crus qu'un village bien ignoré, caché parmi les arbres, conviendrait mieux aux besoins de mon cœur. J'obtins une cure à D..., au fond de la Touraine, à vingt lieues des Templiers. Je

saluai cette promesse de vie paisible ; je me complus dans cette idée de m'enterrer ici, à trente-trois ans, espérant qu'au village du moins il me serait donné de faire fructifier mon âme au profit de ma pauvre paroisse. Je suis à D... depuis un an. J'ai quatre cents paroissiens disséminés dans des closeries éparses. L'église est presque seule, au centre, avec la maison commune et le presbytère. Ma demeure est humble et vieille, mais paisible et selon mes goûts. Derrière, s'étend un enclos ombreux et assez vaste. Que me manque-t-il encore ?...

Mes amis ont cessé de m'écrire. Tout ce qui reste de ma famille est aux Templiers, où je ne puis retourner. De loin en loin, la poste m'apporte un mandement ou une circulaire imprimée avec la suscription : « A M. le curé de D.... » Plus de lettres intimes, plus de Daniel !... Hors de ma paroisse, je suis mort ; mes paroissiens sont des hommes simples et presque tous illettrés. Je ne les vois guère que le dimanche ; durant la semaine, je vis dans l'isolement. Marie-Lène, qui a servi mon prédécesseur et qui me sert, Marie-Lène ne dit pas deux paroles en un jour. Elle a constamment comme un bandeau de plomb sur le front et passe le reste de sa vie à s'ennuyer pour l'amour de Dieu. Je n'ai pas de chien, Marie-Lène a horreur des animaux. Mon jardin même, qui me plaisait tant l'an dernier, mon jardin est devenu morose comme ma vie. Mes confrères des paroisses voisines sont tous âgés et ont des goûts sédentaires ; d'ailleurs

leurs cheveux blancs attirent mon respect sans attirer mon cœur.

Et voilà que je me sens pris de la nostalgie de la ville. Les inquiétudes de la cité ont fait place à d'autres tourments. Je suis malade de solitude. Ma paroisse ressemble à un grand verger où la nature seule règne, pacifique et féconde. La ville est plus ou moins sympathique à toutes les vocations; mon village ne comprend que deux choses : le travail manuel et le mariage. Je n'ai pas de célibataires au delà de l'âge de trente ans. Partout où un toit fume entre les noyers, il y a une famille, il y a des enfants. L'église, la maison commune et la cure sont les seules demeures solitaires; mais l'église a Dieu, et chaque dimanche un troupeau de fidèles; la maison commune a l'école, toute bourdonnante d'enfants; mon logis seul est délaissé... Ah! pauvre pasteur dévoyé!... Quand je me promène sur les hauteurs et dans les chemins creux, je suis la proie des pensées les plus contraires. L'ambition vient-elle encore me sourire dans mes songes, une voix lui répond de mon livre : Humilité; aux souvenirs d'une tendresse trop terrestre, cette même voix répond : Chasteté; aux besoins d'intimité : Isolement et détachement. Et cependant les blés qui frémissent sous le vent et poudroient, les oiseaux qui courent vers leur nid caché dans les branches, les femmes qui portent dans les vignes le repas du *tantôt* à leur mari ou à leurs fils, les paysans qui chantent au loin, le soir, quand tous les bruits se

sont apaisés, que me disent-ils tous? Mariage! famille!...

Si seulement j'avais un petit enfant à élever, à instruire, à aimer, un enfant dormant sous mon toit, jouant sur mon seuil, emplissant ma maison de sa vie joyeuse!...

Avril 184...

Ce matin, au moment où je rentrais au presbytère après ma messe, j'ai été abordé par une femme âgée que je n'ai pas reconnue sur-le-champ. C'était La Bruère, la vieille domestique de Denise. Je ne l'avais pas revue depuis mon temps de séminaire. Mon cœur battit, et je me sentis rougir. Elle, un peu intimidée aussi par ma soutane, s'avançait, saluait et ne savait si elle devait m'appeler Daniel ou M. le curé. « Vous ne pensiez bien sûr guère à moi, monsieur le curé? me dit-elle enfin; je suis venue à cause de ma sœur, qui est *closière* dans votre paroisse. J'arrive des Templiers, où tout le monde vous fait bien des compliments. Notre maîtresse m'a répété: « Ne manque pas surtout d'aller « chez le cousin et de lui demander ses *porte-* « *ments.* » Pauvre dame mignonne! elle est toujours un peu délicate depuis qu'elle a eu sa petite Denise, il y aura trois ans vienne Pâque fleurie. Ah! on ne vous oublie pas aux Templiers, et mêmement M. Beauvais m'a dit : « Voilà un lièvre « que vous porterez au cousin... » Et la petite! voici un bouquet de violettes qu'elle a fait elle-même. »

La Bruère est toujours aussi bavarde. Son babil

m'a laissé le temps de me remettre de mon trouble. J'ai pu la questionner ensuite sans paraître trop ému et contenter ainsi mon faible cœur, qui s'était réveillé en sursaut d'un sommeil de quatorze années...

On est heureux aux Templiers! Je le pensais bien. Comment n'y serait-on pas heureux? Beauvais est plein d'attention pour ma cousine. Ils ont une petite fille qu'ils adorent, et qui est le vivant portrait de sa mère, dont elle porte le doux nom. La Bruère ne m'a laissé désirer aucun détail, elle m'a tout conté : la gentillesse de l'enfant, les préoccupations de la mère, les agrandissements du domaine, les prouesses de chasse de Beauvais. Et j'ai cru le revoir, mon heureux rival, projetant sa grande ombre sur moi, et j'ai revu aussi Denise, brune, pâle et mignonne, et j'ai revu le temps passé... Voici qu'une larme vient de rouler sur le liséré blanc de mon rabat. Elle y brille suspendue. O souvenirs, pourquoi vous ai-je évoqués? O mon cœur, tu te croyais détaché du monde, et tu t'attendris au souvenir d'une femme!...

Ils ont une petite fille qui ressemble à sa mère...

Avril 184...

Un affreux malheur!... Pauvre homme, où es-tu maintenant?... Je vois toujours ton regard si profond. Que voulait-il me dire? Puisse Dieu te juger dans sa miséricorde! Pauvre veuve enceinte! pauvre enfant!

Il était trois heures de l'après-midi. J'étais à

l'église, où l'on chantait les Ténèbres. C'est aujourd'hui jeudi saint. La porte était restée large ouverte et livrait passage au printemps. Le temps était doux, comme est douce la paix d'une conscience fraîchement réconciliée avec son Dieu. Les fleurs dont de pieuses filles avaient surchargé le tombeau de Notre-Seigneur, les fleurs embaumaient l'air. J'étais assis à ma place accoutumée, au milieu des enfants. Les femmes s'étaient rangées devant le chœur. Les enfants avaient apporté chacun un maillet pour marquer bruyamment la consternation de Jérusalem. Cette circonstance, jointe au printemps, les rendait plus turbulents que d'ordinaire. Le petit Daniel surtout était plus remué que jamais. C'est un enfant de huit ans. Je l'avais depuis longtemps distingué parmi ses camarades pour sa bonne mine, son air éveillé, et aussi parce qu'il s'appelle Daniel, comme moi. Il parlementait avec son plus proche voisin, et s'agitait pour arriver à se placer à mes côtés. Les enfants devinent si vite qu'on les aime! Déjà, selon le rite du jeudi saint, on avait éteint les premières bougies de cire jaune, et je me transportais en esprit à Jérusalem. Le petit Daniel avait réussi à se glisser près de moi, et bientôt la douceur de l'air, le parfum des fleurs, le chant des psaumes avaient clos ses yeux, et il appuyait sur mon bras sa tête ensommeillée. On avait éteint l'avant-dernière bougie. Les maillets impatients commençaient à se faire entendre, quand tout à coup un bruit se répand dans

l'église. Je tourne la tête, une femme accourait. Toutes les autres se lèvent, s'attroupent, puis sortent en hâte. On vient à moi. « Monsieur le curé, c'est le charpentier Peyré (le père du petit Daniel) qui, en plaçant le bouquet sur le faîte de la nouvelle maison, vient de tomber dans la rue et se meurt ! » Je sors tout en surplis, je cours vers la maison neuve. Tout le monde se range à mon approche, et je vois étendu, dans quel état, mon Dieu ! un homme qui ouvre sur moi ses grands yeux, plonge un profond regard dans mon regard, et, comme je lui prenais les mains, remue les lèvres, et le voilà mort ! Sa femme était là, tout à côté, immobile statue. La foule criait, elle seule était muette. Elle est enceinte. On emporte le cadavre, on entraîne la veuve ; mais, avant de partir, elle lève les yeux vers le faîte de la maison où le bouquet planté par son mari faisait flotter ses rubans joyeux.

Peyré n'a point de parents ici ; il n'était pas du pays. La veuve n'a qu'un frère chargé d'enfants. Tout cela est pauvre à faire pleurer. Le réduit de Peyré ne lui appartient même pas. Heureusement j'ai encore la plus forte partie de mon terme des Bruasseries ; mais que peut faire l'argent ici ? Ah ! que sont mes ennuis à côté de cette douleur ?... Misérable, et je me plaignais !

Quand je pris congé de la veuve, mon attention fut attirée par les cris lamentables du petit Daniel, qui dormait tantôt de si bon cœur sur mon bras. Je le pris par la main et l'emmenai au presbytère. Je

l'ai couché dans ma chambre d'ami. Il dort maintenant. Les larmes se sont séchées sur ses joues, qu'elles ont toutes barbouillées...

O mon Dieu! d'un malheur si affreux ta providence voudrait-elle faire jaillir pour moi une consolation? Me donnes-tu Daniel pour mes œufs de Pâques?...

Dix jours après.

Que la paix du Seigneur s'étende aussi sur elle durant les siècles des siècles!... La femme de Peyré a suivi son mari à sept jours d'intervalle. Je l'ai enterrée près de lui avec l'enfant qu'elle portait dans son sein. Elle s'était alitée le lendemain de l'événement. Elle ne mangeait plus, elle ne parlait plus. Le médecin l'avait condamnée dès le premier jour. La vue de son fils lui semblait indifférente. Pourtant à l'heure suprême, comme elle tenait la main de Daniel, elle le regarda avec une tendresse inexprimable, puis mit cette main dans la mienne sans mot dire. J'ai accepté ce legs.

Mai 184...

Voici que j'occupe une nouvelle chambre. J'ai cédé à Daniel la mienne, qui est plus aérée et plus gaie. Il me semble que j'ai changé de presbytère et même de paroisse. La sérénité est revenue en moi depuis que je loge cet enfant sous mon toit. Je pense encore souvent aux Templiers, mais maintenant sans amertume et sans péril. Si Denise a une petite fille, moi j'ai un garçon. Nos destinées ne

sont plus si différentes. Béni soit Dieu, qui m'a envoyé cet enfant!

Mon petit Daniel est encore un peu farouche; il n'est pas apprivoisé. C'est un oiseau que j'ai pris tout emplumé, et qui voit bien qu'il n'a pas été élevé ici. Il est comme ces fleurs qu'on transporte tout en boutons déjà, et qui sont quelque temps avant de *se ravoir;* mais, tout sauvage qu'il est, il met ma maison en fête.

Et, tandis que je satisfais ainsi mon cœur et que je savoure cette paternité inespérée, on me loue, on me vante, on me bénit dans ma paroisse. « Ah! monsieur le curé, que c'est bien ce que vous faites là! Le bon Dieu vous le rendra! » Je m'en humilie devant Dieu tous les soirs. Ils me laissent prendre cet enfant, ils me le donnent; il est à moi,... un enfant vivant et beau! Je puis le nourrir, le loger, le garder dans ma maison, et ils ne me demandent rien en retour d'un pareil trésor, et je ne suis pas leur débiteur! Au contraire, c'est moi qu'on remercie et qu'on loue!

Ah! nul ne sait tout le calme, tout le bonheur que ce jeune hôte m'apporte dans ses mains ouvertes et tendues... J'ai un enfant!

II.

Ici s'arrête le journal de l'abbé Daniel. Les préoccupations nouvelles entrées au presbytère

avec l'orphelin avaient imposé silence aux pensées troublantes et aux souvenirs mélancoliques. Il avait fallu songer à vêtir l'enfant, à l'acclimater, à l'apprivoiser surtout. Pour l'abbé, si timide, si gauche et si inexpérimenté quand il s'agissait des détails de la vie pratique, ce n'avait pas été une tâche toujours facile; mais il s'y était mis de tout cœur. Toute la tendresse depuis longtemps accumulée en lui, et qui ne savait où se répandre, s'épanchait maintenant sur l'enfant adoptif. Il s'occupait de ses vêtements et de sa nourriture avec cette joyeuse ardeur d'une jeune mère encore novice, à qui l'amour fait deviner ce que l'expérience n'a pu lui apprendre. Le jour, il passait des heures à le regarder jouer, et la nuit à le regarder dormir.

Il pensait souvent encore à Denise; mais cette pensée n'apportait maintenant avec elle ni regrets, ni remords. Denise n'apparaissait désormais à l'abbé que comme la mère heureuse d'un enfant en qui plus tard devaient revivre ces grâces et cette fleur de jeunesse tant aimées autrefois. Il se transportait en imagination aux Templiers, il voyait grandir l'enfant, il entendait ses frais éclats de rire au fond du verger, et dans ses songeries il associait sa destinée à celle de son enfant, à lui.

C'est au milieu de ces préoccupations et de ces doux rêves que s'écoulèrent rapidement sept années. La Bruère vint encore une fois à D..., et cette fois apporta d'assez mauvaises nouvelles. Denise ne pouvait se remettre complétement de la

maladie qui avait suivi ses couches; au contraire elle paraissait s'affaiblir chaque jour. Cette visite laissa l'abbé inquiet et mélancolique. Après le départ de La Bruère, il se promena longtemps dans son jardin. Il se sentait le cœur plein d'une tristesse douce et amère à la fois. Daniel, déjà grand, le rejoignit, fit quelques tours avec lui sans parler, puis lui demanda tout à coup : « Qu'avez-vous, mon cousin (c'était l'abbé qui lui avait fait prendre l'habitude de cette appellation familière)? » Le cousin leva le bras pour lui appuyer la main sur la tête : « J'ai toi! » répondit-il, et sa pensée changea de direction sans cesser d'être émue.

L'enfant en effet avançait en âge, il entrait dans sa seizième année, et bientôt il allait falloir se séparer de lui. Il avait peu à peu parcouru le cercle assez restreint des études familières à l'abbé. Il avait fait sa première communion, il avait appris le français, l'histoire de l'antiquité et celle de son pays; l'abbé l'avait vu tantôt frémissant au récit des batailles, tantôt languissant et étouffant un bâillement aux dissertations philosophiques, et il avait pressenti que la vie contemplative et studieuse ne serait pas son fait, que le démon des aventures le pousserait vers l'action. Quand ce besoin de la vie active éclaterait, que deviendrait le pauvre cousin?... Daniel lui était nécessaire comme le pain. Il suivait d'un regard pensif la beauté croissante de son âge, et voyait avec effroi les molles rondeurs de l'enfance s'effacer sur

sa figure pour faire place aux formes anguleuses de l'adolescence. Il songeait que dans deux ans, plus tôt peut-être, il faudrait faire choix d'une position. Serait-il cultivateur, commerçant, employé? Et l'abbé cherchait d'un air inquiet à découvrir en Daniel les premiers germes d'une vocation, et il s'effrayait rien qu'à la pensée de les trouver.

A ces inquiétudes s'ajoutaient les tourments journaliers que lui causaient les témérités et les goûts aventureux de l'enfant. Daniel jouait avec le danger comme avec une fleur; rien ne l'étonnait et rien ne l'arrêtait; agile, robuste et toujours de bonne humeur, il était le boute-en-train du village; on le voyait à toutes les fêtes et à toutes les corvées. Il y avait en lui quelque chose de la vivacité, de la gentillesse et aussi de la sauvagerie de l'écureuil. Une fois déjà on l'avait rapporté au presbytère tout meurtri d'une chute de cheval, un jeune cheval qu'il avait monté *à cru* et lancé au galop à travers champs. Une autre fois il avait failli se noyer dans l'écluse du moulin en plongeant pour en retirer un enfant. Le malheureux et craintif cousin soupirait et ressentait chaque jour, en le voyant sortir, toutes les angoisses d'une mère pour un fils unique. Chaque fois que Daniel quittait le presbytère, l'abbé était tenté de lui donner l'absolution *in articulo mortis;* mais qu'ils étaient délicieux aussi les moments qui succédaient à la crainte évanouie! quelle pluie de printemps lui rafraîchissait alors le cœur!

Un soir, ils se promenaient ensemble sur la grand'route. Les dernières teintes du couchant s'effaçaient, la vallée commençait à s'obscurcir; mais à l'horizon les lignes s'accusaient nettement encore sur le ciel orangé. Une forme noire, vigoureusement découpée, se montra sur la route, du côté du couchant, et on entendit un bruit de pas... L'adolescent contempla un moment cette brusque apparition et s'écria : « Mon cousin, un soldat! » En effet, c'était un fantassin; le sac au dos, les bras doucement balancés par une marche rhythmée, il s'avançait vers les promeneurs. Il les atteignit bientôt et passa rapide à côté d'eux. Une force mystérieuse paraissait le pousser en avant. Tout était expressif dans sa personne et semblait dire : « Plus vite! Là-bas je vais surprendre quelqu'un; là-bas une joie m'attend! » L'abbé avait continué à marcher en sens inverse, mais Daniel s'était arrêté et suivait le soldat avec des yeux avides. Quand il l'eut perdu dans l'ombre : « Mon cousin, s'écria-t-il tout à coup, savez-vous? c'est soldat que je voudrais être! — Le cousin gardait le silence. — Mon cousin, reprit l'enfant, est-ce que je vous ai fait de la peine?... — L'abbé, toujours muet, poursuivait sa route d'un pas rapide en songeant aux inexprimables déchirements de la séparation, et mentalement il répétait ces mots de l'Évangile de saint Matthieu : *Pater mi..., non sicut ego volo, sed sicut tu...* »

Le lendemain, à midi, le facteur apporta une

lettre de Simon Beauvais : Denise était gravement malade et se recommandait aux prières de son cousin. L'abbé resta d'abord comme anéanti sous le coup, puis il prit le chemin de l'église et y demeura agenouillé pendant une heure : il en sortit un peu fortifié, mais non calmé, et marcha jusqu'au soir à travers champs. Au retour, il refusa de souper, descendit au jardin et passa une grande partie de la nuit à marcher encore et à fatiguer son corps pour assoupir les agitations de son esprit. Vers deux heures du matin, la fraîcheur de l'air le saisit, et il songea à prendre quelque repos. Il fut réveillé dès quatre heures par un ronflement étrange qui partait d'une grange voisine du presbytère. C'était le bruit d'une batteuse qu'on avait amenée la veille au village, et dont le mécanisme nouveau pour le pays avait excité l'admiration de Daniel. Ce sourd grondement ébranla encore le système nerveux très-irritable de l'abbé. Il redescendit au jardin et se remit à songer à Denise. Le facteur passait chaque jour à midi; il apporterait sans doute une nouvelle lettre, et, selon ce qu'elle annoncerait, le cousin prendrait une résolution et partirait, s'il le fallait, pour les Templiers. Il allait et venait dans le clos pour se fatiguer et tromper l'attente. Le ronflement de la batteuse le poursuivait. Il rentra dans sa chambre et remplit sa valise avec une activité fiévreuse afin d'être prêt pour midi.

Daniel cependant ne savait que penser. Depuis la veille, son cousin était inabordable. A plusieurs

reprises déjà, il avait voulu le questionner, et des gestes d'impatience l'avaient éloigné. Il se hasarda de nouveau à demander : « Pour Dieu, mon cousin, qu'avez-vous? — Laisse-moi seul! » répondit brusquement l'abbé. Daniel interdit alla au village, où il trouvait toujours distraction nouvelle, et, comme la batteuse l'attirait, il se rendit dans la grange et fut bientôt tout occupé à introduire les gerbes dans la machine. Il n'était pas sorti du presbytère que déjà le cousin le cherchait partout. « Où est Daniel? » demanda-t-il à Marie-Lène. Marie-Lène haussa les épaules : « Qui sait? » Où est Daniel? demanda-t-il encore à un enfant qui jouait devant la cure. « A la batteuse; il pousse la paille. » Le malheureux! s'écria l'abbé, et, tout enfiévré, il courut vers la grange. Les voisins s'imaginèrent qu'il était arrivé malheur à Daniel, et, avant que l'abbé eût gagné la grange, on l'avait devancé, et de sinistres rumeurs circulaient dans le village. Chacun courait à la batteuse et gémissait déjà. Le curé parut sur ces entrefaites, et à l'air effaré des assistants ne douta point qu'un accident ne fût arrivé à son pupille. Hors de lui, il s'élance dans la grange, pénètre jusqu'à la machine, et là, stupéfait, aperçoit Daniel, qui, sans se soucier du bruit, nourrissait la batteuse et poussait les gerbes avec sa vivacité ordinaire. Courir à lui, le prendre à bras-le-corps, le jeter en arrière, ce fut pour le cousin l'affaire d'une seconde. Chacun s'étonnait de son empor-

tement. Lui-même, semblable à un mort qu'on réveillerait, jetait maintenant autour de lui des regards inquiets. La batteuse grondait toujours. Poussé par je ne sais quel trouble et quel besoin d'expliquer sa ridicule impétuosité, l'abbé saisit brusquement une gerbe et la glissa d'une main tremblante dans la bouche de la machine. « Regardez, regardez! s'écria-t-il; voilà comme Daniel s'y prenait! Dites s'il n'y a pas de quoi s'estropier! » Et, tout en poussant impatiemment la gerbe, il enfonça sa main, la sentit attirée par le mécanisme, jeta un cri, et retira son bras sanglant et mutilé.

On emporta l'abbé au presbytère. Une traînée de sang marquait son passage. Un closier monta à cheval et courut à la ville chercher le médecin, tandis que la sage-femme faisait le premier pansement. L'abbé, après un long évanouissement, revint peu à peu à lui. Il aperçut d'abord la figure bouleversée de Daniel et essaya de lui sourire; mais, affaibli par l'hémorrhagie, il referma les yeux et s'évanouit de nouveau. Le docteur arriva enfin et déclara nécessaire l'amputation immédiate du bras mutilé. Quand l'opération fut terminée, le cousin s'informa de l'heure. Il était deux heures. Daniel lui tendit une lettre de Beauvais. Le pauvre abbé l'eut bientôt lue; elle ne contenait que cette ligne : « Denise est morte. » Le cousin dit qu'il voulait dormir, fit éloigner tout le monde et resta seul sur son lit, encore ensanglanté.

Le soir venu, Daniel rentra, alluma une veilleuse et s'assit au chevet du malade. L'abbé sommeillait. Le jeune homme lui humectait de temps en temps le front avec une compresse d'eau fraîche. Vers onze heures, le cousin eut comme le délire, et se mit à parler tout haut. Les noms de Denise et de Daniel s'échappaient souvent de ses lèvres pâles. Il s'éveilla en sursaut et vit son pupille qui pleurait. « Pourquoi pleures-tu, toi? — Mon cousin, voulez-vous prendre cette potion? — Merci, je suis calme, très-calme... » Il rêva quelque temps, puis, comme un homme qui vient de prendre une énergique résolution : « Va chercher du papier et écris, » dit-il à Daniel. Il lui dicta une lettre par laquelle il apprenait à Beauvais son accident. Il ajoutait que, désormais impropre à dire la messe, il comptait, aussitôt après sa guérison, se rendre aux Templiers, et, si Beauvais le permettait, se dévouer à l'éducation de la chère orpheline.

Quand l'adresse fut mise et la lettre cachetée : « Tu la porteras toi-même demain matin à la ville, dit l'abbé... Et maintenant, Daniel, que penses-tu de cela? — Je pense, mon cousin, qu'il aurait mieux valu que mon bras fût resté dans la batteuse au lieu de votre main. — Ne parlons pas de l'accident. Que penses-tu de cette lettre? — Daniel baissa la tête, puis répondit d'une voix un peu étranglée : — Je crois que vous allez être obligé de me laisser là. — Et que ferais-tu, si cela était possible? — Je me tuerais, mon cousin. » L'abbé le regarda

gravement et dit : « Dans un mois je serai guéri. Nous n'avons pas de temps à perdre. Quand tu auras jeté cette lettre à la boîte demain, tu iras à la gendarmerie, et tu demanderas quelles sont les formalités à remplir pour s'engager dans l'armée. Dans un mois tu t'enrôleras,... dans la ligne, pas de cavalerie !... Maintenant va dormir, et écoute ceci encore auparavant : Nie le soleil en plein midi si tu veux, mais ne doute jamais de moi... Va dormir ! »

Et tandis que Daniel s'éloignait, le bon abbé, en retombant sur son oreiller, murmurait : « L'épaulette, l'uniforme ! ce sera beau ! ce sera beau !... »

Un mois après, le cousin était à peu près guéri. Le jour fixé pour le départ arriva. L'abbé fit ses adieux en chaire à ses paroissiens, qui pleuraient ; puis on chargea les bagages sur une charrette, on prit congé de l'impassible Marie-Lène, et la charrette, traînée par un mulet poitevin, prit la route de Tours. Le trajet fut silencieux. Daniel regardait d'un œil morne disparaître les derniers bouquets d'arbres de son village ; l'abbé ruminait de sages avis destinés à son pupille : que le courage n'est rien sans la réflexion, que la discipline soutient au lieu d'humilier, que les meilleurs dons de l'esprit restent inefficaces, s'ils ne sont fécondés par une volonté forte, enfin des conseils appropriés au caractère de Daniel.

Le lendemain, à Tours, le jeune homme fut engagé dans le 49e de ligne, en garnison à Bordeaux.

Le capitaine de recrutement ayant demandé si l'engagement était pour deux ans : « Pour sept ans, » répondit brusquement le cousin.

Vers le soir, ils montèrent en chemin de fer ensemble, car le train de Bordeaux allait dans la direction des Templiers. Le cousin devait descendre à la quatrième station ; ils étaient assis l'un en face de l'autre, ne se disant rien et évitant même de se regarder. A la troisième station, le cousin voulut parler ; mais il sentit que les larmes étoufferaient sa voix, et il garda le silence. « Port-de-Piles ! » cria le conducteur, et le train s'arrêta. L'abbé et Daniel s'embrassèrent à plusieurs reprises, puis le cousin descendit seul. Daniel lui tendit sa valise, leurs mains se joignirent une dernière fois, et le train repartit.

C'était au crépuscule. Le curé suivit des yeux, aussi loin qu'il put, le convoi fuyant sous son long panache de vapeur. Il crut distinguer un mouchoir blanc qui flottait à l'une des portières, et il agita son bras gauche... Puis le train s'évanouit à l'horizon brunissant, et l'abbé, quittant la station, s'engagea rapidement dans un chemin creux qui s'enfonçait entre deux haies touffues.

III.

Le cousin avait encore cinq lieues à faire à pied avant d'être rendu aux Templiers ; mais la nuit

était belle et les chemins lui étaient familiers. On n'oublie jamais le chemin qui mène à son village. Il aimait la marche d'ailleurs. En ce moment surtout, ayant le cœur gros, il n'eût pas volontiers raccourci sa route. Il était content de se trouver seul. Quand les jeunes abeilles, en longs essaims, ont émigré, il se fait tout à coup un silence autour de la ruche; ainsi le silence l'enveloppait maintenant. Il n'avait plus de chez lui nulle part. Peu lui importait; il ne voulait pas être heureux. Il se sentait en ce moment de force à nourrir sa tristesse durant sept années. Et puis n'allait-il pas avoir à s'occuper de son *autre* enfant, de la fille de Denise? Comme il allait bien l'aimer, et pour Daniel et pour sa mère! Elle remplacera, pensait-il, Daniel dans ma vie. J'aurai élevé ces deux enfants. Et qui pourra dire alors que ma vie aura été inutile? Je ferai de Denise une jeune fille charmante et sage comme sa mère. Je tiendrai entre mes mains les destinées de deux adolescents, et qui sait? Peut-être un jour je nouerai ces deux destinées ensemble, et elles n'en feront plus qu'une. Oh! vienne ce jour-là, et je pourrai mourir! Mais Beauvais que j'oublie toujours, le riche, l'ironique Beauvais! Beauvais qui autrefois n'eut qu'à se montrer pour me faire fuir au séminaire... Heureusement j'ai sept ans devant moi. Et songer que je vais la voir tout à l'heure, la fille de Denise!...

Ainsi le cousin s'entretenait mélancoliquement avec lui-même, tout en hâtant le pas. Au clair de

lune, son ombre fluette se projetait en avant sur la route blanchissante et semblait courir devant lui. Il était minuit quand il traversa le bourg de Pressigny. Les Templiers n'étaient plus qu'à une petite demi-heure de là; il ne voulut pas s'arrêter au bourg. Il n'avait pourtant pas prévenu Beauvais de son arrivée pour cette nuit, et il frissonnait à la seule pensée de la première entrevue; mais une force mystérieuse le poussait vers la ferme.

Quand il eut atteint le sommet du coteau des Murets, il distingua le toit aigu de la tourelle, doucement éclairée par la lune. Il ne pensa plus à Daniel alors, il ne pensa même plus à l'accueil qu'on lui ferait. Elle était devant lui, la tourelle de ses rêves! Il pénétra dans la cour, à la grand'porte de laquelle la croix des Templiers est encore sculptée. Tout était silencieux. Il alla droit à la fenêtre du rez-de chaussée, où jadis couchait son oncle, et frappa aux volets. La voix d'un homme à demi endormi cria : « Qui est là » ? et presque aussitôt les volets s'entr'ouvrirent. « C'est moi, murmura le cousin d'une voix timide. — Qui, vous ? — Moi, Daniel. — Je vais vous ouvrir. »

Une grande figure toute barbue était apparue un instant dans la pénombre. Bientôt un filet de lumière filtra à travers les contrevents, que Beauvais avait machinalement refermés, puis des pas lourds résonnèrent dans la salle. « Après tout, pensa le cousin, mes Bruasseries sont tout près d'ici. » Il eut même un instant l'idée de s'y enfuir.

Le filet lumineux s'évanouit, les pas s'éloignèrent. L'abbé tout tremblant se dirigea vers la porte, qui s'ouvrit enfin. Beauvais s'était effacé pour permettre au nouveau venu d'entrer. « Vous voilà donc ! lui dit-il simplement. — Je viens un peu tard, murmura faiblement le cousin. » Beauvais, sans répondre, verrouilla soigneusement la porte et le conduisit dans la salle. Là seulement ils purent s'examiner l'un l'autre.

Leur surprise fut égale : tous deux semblaient interdits. Beauvais avait presque le double de la taille de son cousin, et il était gros en proportion. La robe de chambre qui l'enveloppait laissait voir à nu des jambes d'Hercule. Ses cheveux touffus et sa barbe épaisse et mal taillée formaient un cadre désordonné à sa figure haute en couleur. L'abbé, tout à travers son agitation, le comparait mentalement à Nemrod, le sauvage chasseur de l'Écriture. Quant à Beauvais, il semblait chercher par la chambre le cousin qu'il venait d'introduire, le cousin que sa soutane étriquée et son embarras rendaient encore plus mince et plus chétif que de coutume, tandis qu'à l'ombre du tricorne sa petite figure imberbe semblait plus maigre et plus blême. « Mais c'est un enfant », se dit Beauvais. « J'irai aux Bruasseries », pensa l'abbé.

Cet examen n'avait duré qu'une seconde. Beauvais posa la lampe sur la table et dit tout bas : « Vous voilà ! — Puis il serra dans ses grosses mains l'unique main de l'abbé. — Vous êtes chez

vous ici, merci d'être venu; mais ne faites pas de bruit. La petite dort à côté; je veux lui ménager la surprise demain à son réveil... Vous n'avez presque point changé, mon cousin! — Le cousin, tout étonné et tout attendri, répliqua : — Ni vous non plus, mon cousin. — Ne faites pas de bruit, » redit encore Beauvais à demi-voix; il fit asseoir le cousin comme il eût fait d'un enfant et se plaça en face de lui. Quand ils eurent causé quelques moments, tout en continuant de s'examiner, Beauvais se leva, et, marchant sur la pointe des pieds, alla chercher quelque viande froide à la cuisine, tandis que l'abbé, resté dans l'obscurité, murmurait : « Qu'il est différent de ce que je croyais tout à l'heure! — Beauvais revint avec une nappe et fit le geste de l'étendre sur la table. — Non, non, dit le cousin. — Non, n'est-ce pas? reprit Beauvais. La nappe, voyez-vous, c'était pour le curé, mais pour le cousin ce sera la toile cirée comme pour moi. » Il plaça un pâté de gibier sur la table, puis apporta une bouteille de vin. « La bouteille, continua-t-il, était là dans un coin à vous attendre; le vin vous remettra de vos fatigues, c'est du bordeaux. — Bordeaux! s'écria le cousin, pensant à Daniel. — Chut! et la petite!... comme elle sera heureuse demain! » Beauvais prit deux verres, qu'il remplit à moitié, et voulut trinquer. L'abbé le regarda amicalement. Le rude chasseur avait les larmes aux yeux. En trinquant, toute sa douleur était soudain revenue. « Jamais je n'irai aux Bruas-

series ! » dit étourdiment l'abbé, puis il essaya de manger. Tous deux maintenant se taisaient ; l'esprit de la morte était descendu au milieu d'eux, et tous deux se faisaient violence pour ne rien dire de celle dont ils eussent tant voulu parler.

Leur silence, interrompu seulement par de rares réflexions banales, devenait pénible. Au bout de dix minutes, le cousin prétexta la fatigue pour se retirer. « Je vais vous conduire à votre chambre, dit Beauvais, et ils montèrent ensemble l'escalier en spirale de la tourelle. — Vous serez logé un peu haut, mais vous avez demandé à habiter la tourelle. »

La chambre était toute prête. Beauvais alluma une petite lampe et serra de nouveau la main du cousin. « Bonne nuit, lui dit-il, demain vous verrez Denise ! » Il disparut, et l'abbé, après une courte prière, souffla la lampe et se coucha.

Le cabinet était plein de rayons quand, vers huit heures du matin, la chanson des hirondelles le réveilla. Il se frotta les yeux et fut un instant sans se reconnaître. Il courut à la fenêtre et l'ouvrit. Étableaux, à sa droite, dressait sur son coteau à pic les ruines de son vieux château ; au fond de la vallée, l'Égronne serpentait dans les prés, entre deux rangées d'aulnes, et à gauche dans l'éloignement, fumaient les toits bleuâtres de Pressigny, et l'écluse d'Étableaux bruissait, et les hirondelles poussaient leurs cris aigus en rasant de l'aile les arêtes de la croisée, puis elles montaient et s'enfonçaient dans

le bleu. Et le cousin regardait tout, écoutait tout, aspirait la brise du matin et croyait rêver... Tout à coup une voix d'argent monta jusqu'à lui, la voix vibrante de sa Denise bien-aimée. « Petit-Pinson, chantait cette voix, quand je te dis qu'il y a des nids dans les sorbiers, c'est que je le sais !... » Non, non, Denise n'était point morte, voilà qu'elle venait de parler. Il se pencha pour essayer de la voir, mais ses regards ne rencontrèrent que les cimes vertes des arbres. Il écouta longtemps encore, mais la voix avait fait silence. L'avait-il même entendue? N'avait-il pas rêvé? Il se retirait, quand il aperçut un pot de verveines en fleur placé sur le rebord de la fenêtre. Qui l'avait apporté là?... Il se hâta de s'habiller pour voir la petite, et tout en s'habillant il songea que maintenant Daniel était arrivé à Bordeaux. Au moment où il allait sortir, Beauvais qui faisait le guet, vint vivement à lui et le repoussa dans l'intérieur de la tourelle, en disant : « Rentrez, je cours chercher la petite ! » L'abbé revint dans sa cellule et entendit bientôt le bruit des souliers ferrés de Beauvais qui remontait, puis il distingua encore comme un gazouillement et un frôlement. Il prêta l'oreille : « Une belle hirondelle y est avec ses petits, tu verras ! » disait la grosse voix de Beauvais. — Et une jolie voix, la voix de tout à l'heure, répondait : « Marche tout doucement pour ne point les *épeurer*. » Le cousin sentit ses genoux fléchir et s'assit. « Père, entre le premier, mais tout doucement, tout doucement, dit encore

la voix argentine. » La porte s'entre-bâilla, puis s'ouvrit toute grande, et Beauvais poussa la petite dans les bras de l'abbé. Denise s'arrêta interdite, le cousin ne bougeait de sa chaise, Beauvais les regardait. Enfin le cousin se passa la main sur le front, puis sourit d'un air effaré. La Denise d'autrefois était devant ses yeux.

Elle était mignonne, un peu maigre, avec des cheveux châtains, un teint rose, légèrement doré par le soleil, et de grands yeux d'un bleu sombre aux prunelles à la fois brillantes et veloutées. Son front large et bombé, son regard droit, ferme et franc, son petit nez rose aux ailes mobiles, donnaient à sa physionomie une remarquable expression d'activité, d'énergie et de résolution, tempérées par un bon sourire d'enfant. Elle n'était pas précisément jolie, mais elle charmait.

Le cousin étendait son bras vers elle, mais elle n'osait s'avancer. « Est-ce que je vous fais peur, mon enfant ?

— Oui, monsieur. »

Daniel se leva, se pencha vers elle et la baisa au front, puis il dit à Beauvais : « Voilà notre enfant, n'est-ce pas ? » Beauvais était radieux de joie et de fierté paternelle. Quand ils eurent un peu fait connaissance tous trois, ils descendirent au jardin, où tout d'abord ils rencontrèrent La Bruère. Il fallut s'arrêter et écouter ses exclamations. « Oh ! monsieur le curé, le cher homme du bon Dieu, vous voilà comme si vous reveniez de la guerre, avec un

bras de moins ! Ah ! quel malheur, dites-moi, bonnes gens ! Et justement le propre jour de l'enterrement de notre maîtresse... Ah ! bonnes gens, qui l'eût dit ? » Après les condoléances de La Bruère, il dut visiter les Templiers en détail. Denise s'était esquivée. — Les voilà passant de grange en grange, de grenier en grenier, Beauvais expliquant, l'abbé se ressouvenant. Après cent tours, Beauvais s'écria : « Mon cousin, voici le bouquet, je vous ai réservé ceci pour la bonne bouche. » Il l'introduisit dans une nouvelle écurie, et la tête rejetée en arrière, les bras croisés, les regards fixés sur le cousin, il sembla attendre que celui-ci prît la parole. L'abbé regardait de tous ses yeux. Il y avait dans cette écurie un cheval et une vache. Était-ce le cheval ou la vache qu'il fallait admirer ? Grand embarras pour le cousin. Après un silence : « Allons, fit Beauvais d'un air désappointé, c'est dommage ! Enfin, vous n'y entendez rien. Mettons que vous n'avez rien vu. » A ce moment l'abbé retrouva dans la figure de son ancien rival une lueur de l'ironie d'autrefois. « Ce cheval, continua Beauvais, n'a pas son pareil à vingt lieues aux entours. Maintenant allons aux Bruasseries. »

Ils ne rentrèrent aux Templiers que vers midi, pour le dîner. Le cousin se trouva naturellement placé entre le père et la fille ; mais bien avant le dessert Denise avait disparu, et le cousin l'entendit dans le jardin discutant vivement avec Petit-Pinson. Petit-Pinson était un gars de quinze ans, dé-

passant Denise de la tête, et, en dépit de sa taille, appelé obstinément Petit-Pinson par l'enfant. Petit-Pinson était le factotum de La Bruère et le *pastour* de Beauvais. Parmi son troupeau, il y avait un âne qui était, à ce qu'il paraît, la propriété particulière de Denise, et qu'on nommait Benoît. Ce jour-là, le *pastour* voulait mener ses bêtes aux Épinaies, et le choix du pâturage n'était pas du goût de Denise. « Je te dis, s'écriait-elle de sa mignonne voix décidée, je te dis, Petit-Pinson, que Benoît n'ira pas aux Épinaies ! » Petit-Pinson retenait Benoît par l'oreille, Denise le tirait par le licol. « A qui restera la victoire ? » pensait l'abbé, qui contemplait la scène. Ce fut à Denise. Elle ramena tranquillement Benoît à l'écurie, puis revint prendre sa place à table. « Elle a de la volonté, » se dit le cousin émerveillé.

Le dîner terminé, Beauvais avoua que ses affaires l'appelaient à la foire de Lésigny. « Je vous emmènerais bien, ajouta-t-il en s'adressant à Daniel ; mais que feriez-vous au milieu d'un marché aux mulets ? »

Il partit, et l'abbé alla se promener avec Denise. Le soir, ils soupèrent en tête-à-tête, car Beauvais ne rentra que tard. Ainsi s'écoula la première journée.

Les jours, les semaines, les mois se succédèrent. En quittant Daniel, le cousin s'était cru condamné à sept années de tristesse ; il fut tout surpris de se sentir doucement heureux. Il était comme un

homme assis à une fenêtre devant laquelle passerait et repasserait lentement l'image du bonheur. Il était heureux, et il se sentait calmé. La vie de ferme allait à sa nature, faite de timidité et de nonchalante rêverie. Tout ce qui amusait la maison le charmait. Le jardin herbeux, négligé, avec ses allées où le fenouil et l'anis poussaient à foison, avec sa tonnelle sombrant sous le poids des chèvrefeuilles et des clématites; le poulailler, ancienne chapelle des Templiers, où les poules pondaient dans les niches des saints mutilés; le figuier touffu ombrageant l'angle de la cour verdoyante; les pigeons à l'aile harmonieuse qui venaient se désaltérer à l'eau courante des rigoles; les grands tas de paille au soleil; les vaches s'en allant gravement au pâturage et exhalant un parfum de lait; les coups de fusil retentissant dans le bois des Courtils et les aboiements de la meute; le bêlement des moutons mêlé aux appels mélancoliques des *pastours* le soir, et le matin les voix fraîches des cloches de Pressigny sonnant en volée; rien de tout cela n'était indifférent à l'abbé. Pareil à une abeille qui fait son miel de toutes fleurs, il faisait entrer comme aliment de ses joies les moindres détails de la vie rustique...

L'hiver vint, moins riche en présents que l'automne, mais abondant en joies calmes et intimes. On se réunissait davantage, on se retrouvait volontiers, le soir surtout, dans la grand'salle changée en cuisine. La cheminée de granit abritait tout le

monde. Là se disaient les nouvelles apportées toutes fraîches de Pressigny et des villages voisins, et aussi de longues histoires du temps des templiers, ou bien le conte des lavandières, dont on entend le battoir résonner à la mi-nuit, près de la fontaine de Font-Gaudron. Cependant Petit-Pinson, les yeux écarquillés et la mine effarée, écoutait de toutes ses oreilles et se pelotonnait dans son coin. La Bruère filait, Beauvais nettoyait son fusil, le cousin et Denise feuilletaient quelquefois un livre à images, et quand Denise avait expliqué l'image au cousin, le cousin expliquait le texte à Denise.

Beauvais aussi était heureux. L'arrivée du cousin lui avait permis de garder sa fille aux Templiers. Pendant ses fréquentes absences, il se sentait tout aise de savoir tout son monde réuni là-bas et l'attendant à la vesprée. Cela lui tenait chaud en hiver et frais en été, et il rentrait chez lui aussi volontiers qu'il en partait. Il était l'homme de la maison, et parfois se plaisait à faire retentir la cuisine des éclats de la voix du maître. Pourtant cette grosse voix n'était que rarement terrible. D'ailleurs Denise savait au besoin changer sa colère en caresses, et le cousin était l'allié de Denise. Celui-ci avait cherché dans les premiers temps à gagner Beauvais en se condamnant à l'admiration des chevaux et des chiens de son hôte; mais dans ce manége le campagnard avait bien vite démêlé la contrainte et une sorte de condescendance d'où

6.

ressortait mieux encore l'incompétence du cousin. Il ne lui en faisait pas plus mauvaise figure; seulement à un certain air goguenard on devinait bien qu'il ne le comptait pas parmi les gens pratiques et dont on pût tirer quelque chose. Il y avait du maquignon dans Beauvais, et les qualités inhérentes à cette profession étaient des plus antipathiques au cousin. Ces deux hommes s'estimaient, s'aimaient au fond, mais ne s'entendaient pas toujours. Pour le cousin, un marché de cent francs et un marché de mille francs étaient même chose; pour Beauvais, rien n'était sérieux comme une affaire. L'un regardait aux étoiles, l'autre à terre, et le contemplateur d'étoiles parfois trébuchait au choc des réalités terrestres, comme l'astrologue de la fable. Beauvais s'en autorisait pour accabler le cousin sous sa grosse artillerie de plaisanteries ironiques; mais quand, le soir, Denise montrait à son père ses cahiers et lui expliquait ses progrès, Beauvais se sentait fier, et il lui échappait alors avec l'abbé des brusqueries de reconnaissance qui raccommodaient tout et pénétraient La Bruère d'admiration.

La Bruère, elle, était le doyen d'âge du logis. Elle avait vingt ans de plus que son maître, qui l'avait trouvée tout établie aux Templiers quand il était venu s'y marier. C'était une vieille fille, maigre, alerte et bavarde, point revêche, mais despote; donnant à Petit-Pinson pour un soufflet trois pommes, tracassant tout le jour et racontant ses

rêves. Elle était pleine de déférence pour l'abbé, qui n'avait qu'un bras, qui était prêtre, et qu'elle avait connu tout enfant. Elle était tout aise aussi d'avoir sur ses vieux jours un curé en permanence à la ferme. Elle l'appelait *notre* cousin, et le regardait comme un bonhomme un peu *rêveur et innocent.* Sa sympathie cependant la portait plutôt vers Beauvais. Cette fille forte avait de l'admiration pour cet homme fort, et elle avait fait alliance avec lui. Du reste elle le rabrouait souvent, car La Bruère était un allié indépendant.

Petit-Pinson était un allié soumis, ou plutôt il était la chose de La Bruère. Il était lourdaud, paresseux et un peu gourmand, mais il révérait la vieille servante, et ne redoutait que deux choses : La Bruère et le loup-garou.

Et Denise ? Denise était sauvage et avait la verte saveur, la grâce capricieuse et la séve de tout ce qui est sauvage. Ce qui lui avait tout d'abord fait aimer le cousin, c'était que, grâce à lui, elle n'irait pas en pension. La ville était pour elle un lieu terrible ; son père l'y avait emmenée deux fois en temps de foire, et toute cette foule grouillante, glapissante, affairée, lui avait fait prendre la civilisation en horreur. Elle n'aimait pas même Pressigny, où on la regardait trop, et quand il venait du monde aux Templiers, elle s'enfuyait au verger. La solitude au milieu des champs, les mille bruits de la ferme ou les grandes ombres des bois, voilà le milieu qu'elle aimait. Elle n'était pas gaie, et

cependant point mélancolique ; elle avait des accès d'agitation et d'immobilité, de fièvre et d'indifférence, qui venaient et partaient sans qu'on sût pourquoi. Elle n'aimait plus ses poupées depuis sa première communion, et n'aimait pas encore les livres ; les aiguilles cassaient comme du verre entre ses doigts, et les besognes sédentaires ne pouvaient la retenir longtemps. Malgré ce caractère mobile et cette humeur capricieuse, elle avait une volonté de fer et une énergie dont Petit-Pinson n'était pas toujours le seul à s'apercevoir. Elle passait insoucieuse à travers les colères de Beauvais et de La Bruère, comme une hirondelle à travers une pluie d'orage. Ce mélange de sauvagerie et de mobilité inquiète avait d'abord effrayé le cousin, et il s'était demandé, non sans terreur, comment il viendrait à bout de diriger vers le bien cette âme toujours extrême, cette intelligence ne se manifestant volontiers que par soubresauts.

Mais, à défaut d'énergie, l'abbé avait une de ces tendresses inépuisables qui finissent par triompher des plus grandes obstinations. Puis ne nourrissait-il pas dans le plus intime recoin de son cœur un projet auquel il n'avait qu'à penser pour retrouver de nouvelles forces ?...

Dès les premiers jours de son arrivée aux Templiers, il avait voulu y régulariser sa position. Il avait pour tout revenu six cents francs, le loyer de ses Bruasseries. En dépit des protestations de Beauvais, il avait stipulé qu'il lui payerait une pension

de trois cents francs. Avec le surplus, il trouva moyen d'envoyer chaque mois dix francs à Daniel, de se vêtir et de faire des cadeaux à Denise, à La Bruère et même à Petit-Pinson. Une fois débarrassé de ces détails matériels, il avait arrangé ses journées : la semaine entière était consacrée à Denise, à l'exception du dimanche.

Pendant la semaine, l'abbé était vêtu comme un bourgeois campagnard; mais le dimanche c'était tout autre chose. Ce jour-là, un vrai curé descendait de la tourelle : tricorne, rabat, bas noirs, souliers à boucles d'argent, soutane de drap fin, rien n'y manquait. A neuf heures, il s'acheminait vers l'église de Pressigny en compagnie de La Bruère, de Petit-Pinson et de Denise. Durant la messe, il se tenait au chœur en surplis, et de sa stalle, à travers la fumée de l'encens, il contemplait parfois Denise, qui, la tête penchée sur son petit livre, priait à l'ombre d'un pilier. Denise!... c'était là sa joie et sa bénédiction; c'était son œuvre aussi. Il surveillait l'épanouissement de son intelligence avec cette respectueuse sollicitude de l'horticulteur pour une rose préférée qui vient de sortir du bouton. Denise entrait dans l'adolescence; déjà la pétulance de l'enfant s'était à demi effacée pour faire place à une gaucherie farouche et à une nerveuse surexcitation. Encore un peu de temps, et la jeunesse allait apparaître, et toute cette fine et énergique nature féminine allait prendre son plein développement. « Hâtons-nous, se disait l'abbé,

hâtons-nous de semer, afin que le bon grain germe dans la saison. » Et il épanchait sur elle tous ses trésors de science, de sagesse et d'observation. Il voulait lui inspirer surtout, non pas le goût des livres, mais l'attrait des occupations sérieuses, et cultiver cet amour de la nature agreste qu'elle avait déjà. Le temps était-il beau, ou même passable, ils faisaient ensemble une longue promenade. Tantôt ils allaient au-devant de Beauvais, qui les ramenait alors en voiture, tantôt ils erraient à travers champs ou suivaient le cours de l'Égronne. Ils rapportaient toujours des moissons de fleurs, et quand les paysans voyaient passer ce prêtre manchot, aux cheveux grisonnants, et cette enfant coiffée d'une capeline rose, tous deux portant des gerbes de fleurs, ils leur donnaient toujours un bon salut, une bonne parole et un bon sourire.

Ainsi elle grandissait au sein de cette nature rustique et féconde, entre son père et l'abbé, dans une atmosphère imprégnée de tendresse.

Un soir de juin, il y eut fête splendide dans la grande salle des Templiers. Beauvais ne devait rentrer que fort tard. Le cousin et Denise étaient seuls, ou à peu près, La Bruère coulant la lessive et Petit-Pinson s'étant endormi sur sa chaise. Un bouquet cueilli du matin était sur la table, et la lampe, couverte de son abat-jour, l'éclairait doucement. Quand la lecture du soir fut terminée, le cousin, approchant le vase tout près de Denise et de la lampe, le tourna lentement, afin de faire ad-

mirer à son élève le bouquet sous toutes ses faces. Il y avait au centre un splendide nénufar blanc, à demi fermé et plein de mystère; autour tremblotaient de légères graminées, mobile dentelle où se mêlaient capricieusement toutes sortes de plantes des champs, des eaux et des bois, qui pailletaient aux feux de la lampe. Il y avait des clochettes et des coupes, des thyrses et des panaches, des places pleines de clarté et de sombres profondeurs. Une mignonne araignée vert pâle était suspendue à une blanche aspérule, et, à demi emprisonnée dans les réseaux formés par l'entre-croisement des graminées, une éphémère aux yeux d'or, vêtue de gaze blonde, frissonnait, et, à mesure que le cousin tournait le vase, une fine poussière argentée s'envolait de toutes les étamines, et planait comme une fumée au-dessus du bouquet, d'où s'exhalait un parfum exquis, pénétrant. Denise poussa tout à coup un cri d'admiration et couvrit sa figure de ses mains. Quand elle releva la tête, des pleurs roulaient dans ses yeux, mais des pleurs de joie; ses regards avaient un éclat qui frappa l'abbé; ses traits animés, ses joues colorées, donnaient à sa physionomie une expression nouvelle et la transfiguraient. Le cousin, ébloui de cette beauté qui se révélait soudain, tressaillit en la contemplant. L'enfant d'hier était devenue une jeune fille.

IV.

Quand éclata la guerre de Crimée, Denise venait d'avoir seize ans. Daniel, nommé caporal dès l'année de son engagement, écrivit au cousin qu'il partait pour l'Orient. L'abbé courut aussitôt à Pressigny, et envoya par la poste à son pupille un mandat supplémentaire. Ce fut à dater de ce jour que Daniel joua son rôle dans les conversations de la ferme. Le cousin, trop pauvre pour s'abonner à un grand journal, persuada à Beauvais de prendre un abonnement. « Est-il au moins dans la cavalerie, votre protégé? » Ce fut lui qui apporta aux Templiers la carte du théâtre de la guerre, « pour faire plaisir à son curé, qui suivait ça. » L'abbé s'empara de la carte, la porta dans sa cellule, et là, chaque jour, suivit sur la terre d'Orient la marche du corps d'armée dont le 49e faisait partie.

L'Orient, c'était par delà les ruines du château d'Étableaux. Quelquefois le soir, quand le soleil s'était déjà couché à l'autre extrémité du ciel, le cousin, debout devant la fenêtre de la tourelle, plongeait un regard inquiet dans le bleu plus sombre du levant, et quand il fermait sa fenêtre : « Que Dieu le protége ! » disait-il.

Vers le milieu de l'année 1855, Daniel passa sergent, et le cousin reçut à cette occasion une

lettre qu'il lut à Beauvais, au dessert, pendant que Denise était allée étendre du linge au verger. Cette lettre était toute belliqueuse. Daniel y racontait sa vie de bivouac et y faisait le récit d'un jour de bataille, quand, dès l'aube, on est réveillé par l'air de la diane et les sourds grondements du canon : « Chacun prend son fusil et son sac, disait-il, et en marche ! On avance dans le crépuscule ; on entend les commandements brefs et accentués qui se répètent et courent dans les rangs ; les aides de camp volent d'un régiment à l'autre ; les troupes prennent des directions ; nos chefs nous haranguent avec quelques mots énergiques. Bientôt le bruit du canon devient plus nourri, et puis les clairons sonnent, les musiques jouent de vieux airs nationaux qu'on n'entend plus qu'aux jours de bataille et qui font bouillir le sang aux plus peureux, et aux roulements des tambours, à travers la fumée, le régiment, enivré par l'odeur de la poudre, frémit tout entier. — En avant !... On n'est plus Pierre, Jacques, Daniel : on est la France, chacun pour une parcelle !.. On regarde le bras du chef qu'on n'entend plus, on dit de l'œil bonjour à ses camarades, et on est parti... Cela dure parfois tout le jour. Les hommes tombent, on avance toujours. Quelquefois un froid vous passe par le cœur, mais ne fait qu'y passer. Et ainsi jusqu'au soir, où, la bataille finie, on apprend que la victoire est à nous et qu'on est nommé sergent, car je suis sergent, mon cousin, depuis hier. Ce qui

est triste, c'est qu'au retour, sous la tente, le nombre des camarades de la veille est diminué, cela vous serre le cœur; mais d'autres sont là, on cause, on cause, et on s'endort harassé. Voilà, mon cousin, et maintenant ma chandelle est à bout. A vous, cher cousin, de tout cœur! »

Comme l'abbé achevait sa lecture, Denise rentra. « Voilà un gaillard qui a des moustaches! s'écria Beauvais; Denise, lis un peu cette lettre, lis-la haut, je l'entendrai volontiers deux fois. » Et Denise lut lentement de sa jolie voix nette et bien timbrée. L'abbé époussetait négligemment la manche de son bras droit et regardait en dessous. Quand Denise fut arrivée à la fin, elle garda le silence et remit la lettre au cousin. « A son retour en France, dit Beauvais, il faudra que vous lui écriviez de venir chasser avec moi, car il doit aimer la chasse, ce garçon-là. En voilà un au moins qui saura apprécier un cheval! » Denise, toujours silencieuse, pliait du linge sur la table. Beauvais sortit, et l'abbé alla lire son bréviaire; mais il était préoccupé, Denise n'avait rien dit de la lettre.

Elle aussi s'éloigna préoccupée et s'enfonça rêveuse dans les allées du jardin. Elle n'avait rien dit, mais elle avait beaucoup pensé, à la lecture de cette lettre toute résonnante des bruits de la guerre. Elle repassait dans sa mémoire le fier et joyeux langage du pupille de l'abbé, et elle essayait de se le représenter assis sous la tente et fourbissant ses armes, ou bien guêtré, le sac au

dos, la baïonnette croisée, s'élançant à l'ennemi. Elle pensait encore à lui au soir, lorsque après souper elle vint s'accouder au petit mur du verger, d'où l'on voyait la verte vallée de l'Égronne jusqu'à Pressigny.

Le soleil plongeait, derrière les Templiers, dans les pins du bois des Courtils, et Pressigny, à demi voilé de peupliers et couronné par sa tour élancée, semblait transfiguré par les derniers rayons du couchant; les créneaux de la tour étaient teints en rose, les toits d'ardoise avaient de joyeuses et claires couleurs violettes, toutes les vitres étaient d'un rouge vif, et Denise songeait à l'Orient. Puis, tournant du côté d'Étableaux ses yeux éblouis de rayons et de couleurs, elle se sentait toute mélancolique à l'aspect de la vallée rétrécie et déjà obscure entre ses deux versants couverts de noyers et de chênes. La voix faible et cristalline de l'Égronne s'élevait dans la paix du soir comme une plaintive mélodie que les rainettes accompagnaient par moments de leur basse étrange. Encapuchonnée dans sa cape noire, une *pastoure* descendait du coteau d'Étableaux en poussant devant elle un troupeau de vaches; on entendait les doux meuglements des génisses, on voyait le chien alerte courir sans cesse de la bergère au troupeau, et, tout en courant, jeter un aboiement sonore auquel répondaient les chiens des métairies. Dans un intervalle de silence, la *pastoure* se mit à chanter, et sa voix traînante, sa rustique mélopée arrivèrent distinctes jusqu'à Denise. La

pastoure chantait une ballade locale très-populaire en Touraine et dont voici les premiers couplets :

Ce sont trois jeunes garçons
Qui s'en vont à la guerre,
Qui s'en vont à la guerre
A leur corps défendant,
Regrettant leur maîtresse
Que leur cœur aime tant.

Le plus jeune des trois
Regrette bien la sienne,
Regrette bien la sienne,
Ah ! qu'il a bien raison !
C'est la plus belle fille
Qu'il y ait dedans Lyon...

Pourquoi, après ce dernier couplet, les larmes vinrent-elles aux yeux de Denise? pourquoi la mélancolique histoire du *plus jeune des trois* s'associa-t-elle dans sa pensée avec le fier soldat qui se battait là-bas en Crimée?... Ah! si le cousin avait pu voir tomber ces précieuses larmes!

A la prise de la tour Malakof, Daniel fut nommé sergent-major, et peu après rentra en France. Le cousin ne jugea pas qu'il fût encore temps de le faire venir près de lui; mais il lui écrivit de lui envoyer sa photographie, et doubla son mandat mensuel à cette intention. Quelques semaines après, le portrait arriva aux Templiers. Daniel était représenté nu-tête, et la main droite appuyée sur la baïonnette de son fusil. La main de

l'abbé, en saisissant le portrait, tremblait tellement qu'il fut dix minutes avant de pouvoir se rendre compte de la nouvelle physionomie de son pupille. Il le reconnut enfin et se sentit fier. Il descendit alors et montra le portrait à Beauvais et à Denise. « Voilà un gaillard! » s'écria Beauvais. Denise contempla silencieusement cette jeune et énergique figure, dont les traits se détachaient en brun du fond laiteux de l'épreuve. L'innocent abbé fut de nouveau pris à ce silence, il remonta se désoler dans sa tourelle, où il suspendit le portrait en face de sa croix noire. Et cependant, si les verveines dont la fenêtre du cousin était toujours soigneusement garnie en été, si les verveines roses et lilas avaient pu parler, elles auraient dit qu'on les arrosait trop maintenant. Denise, pendant la promenade quotidienne de l'abbé, leur prodiguait l'eau fraîche sans regarder, car ses yeux contemplaient la brune photographie accrochée au mur.

Les choses en étaient là. Beauvais devenait de jour en jour plus obèse, La Bruère se faisait vieille et commençait à avoir des intervalles de silence. Petit-Pinson grandissait, mettait son chapeau sur l'oreille et faisait le beau les dimanches sur la place de Pressigny. L'abbé songeait à Daniel tout en achevant l'éducation de Denise, et Denise, toujours plus sauvage, rêvait souvent seule au verger. Elle allait avoir dix-huit ans. Un soir de juillet 1857, Beauvais, après souper, dit d'un air sérieux et attendri en embrassant sa fille : « Te voilà grande

maintenant, mignonne, te voilà grande, et je me fais vieux. Je ne veux pas que tu coiffes sainte Catherine, et je vais m'occuper de te chercher un mari. » Et comme Denise, un instant interdite, avait fini par rire aux éclats, Beauvais reprit de sa grosse voix : « Ce que je dis est très-sérieux, et je désire que tu t'accoutumes dès à présent à cette idée-là. J'ai un parti en vue, et dans quelques jours nous en causerons... » Il se fit un grand silence. Beauvais, qui se voyait déjà séparé de sa fille, se leva pour cacher son émotion et alla faire un tour dans sa grange. Denise était pourpre. L'abbé, pâle et embarrassé, balbutia quelques paroles, prétexta la lecture de son bréviaire et disparut.

Arrivé dans la tourelle, le malheureux cousin s'enferma à double tour. Il était blême, et la sueur coulait le long de ses maigres joues. Il regarda le portrait de Daniel : « C'est fini de nos rêves, mon pauvre ami! » lui dit-il tout haut, puis il se mit à marcher, tout absorbé. Après quelques moments de silence : « Ainsi, reprit-il, le premier venu pourra m'enlever Denise, Beauvais la lui donnera, et tout sera fini! Je me serai, par peur de Beauvais, enfui au séminaire, la batteuse m'aura pris mon bras, j'aurai élevé cette enfant comme ma propre fille, et pour toute compensation Beauvais me dira un grand merci et la jettera à un étranger!... Et il aura raison! Après tout, quels droits ai-je sur elle, et les pensées que j'ai

là sont-elles bien les pensées d'un prêtre?... Oui, mais mon cœur se brise quand je songe à ce mariage. Ils vont m'arracher cette seconde Denise, je ne la verrai plus qu'en cérémonie; elle ira chez des inconnus, et quand mon pauvre Daniel reviendra, je ne pourrai plus lui donner l'épouse que j'avais choisie; je n'unirai pas ces deux enfants, ces deux cœurs que j'avais de loin formés l'un pour l'autre! Aussi ma timidité est stupide. Ne pouvais-je parler à Beauvais et lui dire franchement mes projets?... Ah! Beauvais!... J'entends d'ici le rire ironique qui aurait accueilli ma proposition... Si seulement Daniel avait eu l'épaulette, mais un sous-officier... Beauvais ne voudra jamais!... Non, cela ne se peut pas, nous sommes pauvres, et elle est riche. Je ne puis rien dire : ils sont riches!... »

Le cousin ne se coucha pas, et dès l'aube sortit pour respirer au grand air. Quand, vers huit heures, Denise monta dans la tourelle pour arroser les verveines, elle vit que le lit n'avait pas été défait, et resta pensive...

Le surlendemain, dès le matin, Beauvais entra dans le cabinet du cousin, et le réveillant brusquement : « Dites donc, cousin, vous ne savez pas? — Non, fit l'abbé effrayé. — Eh bien, je vais vous dire, continua Beauvais d'un air confidentiel, j'ai trouvé un mari pour Denise... Devinez-vous qui? ». L'abbé parut terrible en ce moment, tant il ouvrit de grands yeux. Je m'adresse bien, reprit

Beauvais, vous avez toujours le nez et l'esprit dans les livres, vous ne connaissez pas le pays... N'avez-vous pas remarqué à la foire de Pressigny ce jeune homme avec qui j'ai longtemps causé près du pont? — M. Delétang? — C'est le fils d'un marchand d'Angles. On m'a fait des ouvertures à son sujet. Il est riche, il est campagnard, et il habiterait volontiers les Templiers... Nous garderions près de nous notre Denise... Le jeune homme est en ce moment à Angers et ne doit pas revenir avant un mois; nous en reparlerons, mais *motus!* » Il sortit.

L'abbé se leva en hâte et avec une fièvre nouvelle. « Non, non, point de Delétang, se dit-il, il faut cette fois se montrer! » Et vite il écrivit à Daniel les lignes suivantes : « Demande immédiatement un congé de trois mois, on t'attend ici pour chasser. Viens aussitôt que possible! » Il prit un billet de cent francs qu'il avait en réserve, l'enferma dans la lettre et courut au bureau de poste de Pressigny.

A son retour, le cœur lui battait. Il dit brusquement à Beauvais devant Denise : « J'ai écrit ce matin à mon pupille de venir chasser aux Templiers, et je l'attends avant la fin du mois. »

V.

Trois semaines s'étaient à peine écoulées quand un matin l'abbé, encore au lit, entendit la grosse voix de Beauvais qui lui criait du jardin : « Hé! cousin! » Il courut à la fenêtre... Daniel en petite tenue, le képi sur l'oreille, une médaille à la boutonnière, Daniel les bras tendus vers la tourelle, était près de Beauvais. Le cousin agita fortement son bras mutilé, rentra et se vêtit comme il put. Il allait descendre quand la porte s'ouvrit, et Daniel et Beauvais firent irruption dans la chambre. Ah! le retour payait bien le départ; ils se tinrent quelque temps embrassés. « Saprebleu! dit Beauvais attendri, est-ce que vous allez vous manger? Venez, monsieur Daniel, laissons le cousin s'habiller. » Le cousin fit sa toilette à la hâte en l'entrecoupant d'exclamations joyeuses, puis il descendit. Il ne trouva plus dans la cour que Beauvais. « Allez le chercher, dit gaiement celui-ci, le voilà reparti. Et vous ne l'avez pas mis dans la cavalerie? — Eh! quoi donc encore? demanda le cousin ahuri. — Figurez-vous que je lui montrais mon nouveau cheval, une bête que personne n'ose monter. — Eh bien?... — Eh bien, il a sauté dessus, et le voilà bien loin. » L'abbé et Beauvais coururent hors de la ferme. Daniel revenait vers eux ventre à terre; il avait encore à la main son

bâton de voyage, mais son képi était resté en route. On reconduisit le cheval à l'écurie et on alla du même pas à la recherche du képi, puis du même pas on alla aux Bruasseries, et tout en causant on suivit le cours de l'Égronne, si bien qu'on arriva jusqu'à Pressigny. On oubliait l'heure et le chemin en questions, en réponses, en surprises et en exclamations. C'étaient des ressouvenirs, des plaisanteries, des rires, des silences délicieux. Beauvais, pour un empire, n'eût en ce moment lâché le *major,* comme il appelait Daniel. A Pressigny, on fit réflexion que l'on mourait de soif, et l'abbé, lui troisième (honni soit qui mal y pense!), entra au premier cabaret. On trinqua. « A la guerre de Crimée! dit Beauvais. — Au retour! » s'écria Daniel. Il ne pouvait se lasser de regarder le cousin, et le cousin contemplait sans cesse Daniel. Comme ils se trouvaient changés l'un et l'autre! l'un avec sa longue et pâle figure ridée, ses joues creuses, son doux sourire et ses cheveux gris; l'autre, fort, élancé, résolu, ayant de l'*en-avant* dans toute sa personne, une figure franche et accentuée, des yeux bruns petillants, de jeunes moustaches naissantes, de blanches dents qui disaient la santé et des cheveux noirs naturellement frisés... Et le cousin émerveillé répétait à Beauvais : « Voyez-vous ce garçon? eh bien, c'est moi qui l'ai élevé; je l'ai porté dans mes bras, t'en souviens-tu? »

On revint lentement aux Templiers par la côte des Murets, et Beauvais fit la remarque que Denise

n'allait pas savoir ce qu'ils étaient devenus. « Qui est-ce? demanda à mi-voix Daniel au cousin. — C'est ma fille, ma fille Denise! s'écria fièrement Beauvais. — Ah! fit Daniel, vous avez une fille? Le cousin ne me l'avait pas dit. — Mais que vous écrivait-il donc? Je parie qu'il ne vous a point parlé de mes chevaux seulement! — Est-ce que je puis écrire longuement de ma main gauche? » interrompit le cousin.

On arriva, et comme Daniel voulait aller faire toilette, Beauvais le poussa dans la salle. Le couvert était mis, mais Denise n'était pas là. Le cousin se sentit rougir. Daniel s'époussetait légèrement près de la fenêtre ouverte; Beauvais s'était mis à table. Il fallait pourtant bien que Denise se montrât. Elle entra dans un moment où Daniel tournait le dos à la porte. « Nous as-tu préparé un bon déjeuner? » s'écria Beauvais. Daniel se retourna très-vite et vit Denise. Leur émotion à tous deux se trahit par un léger mouvement en arrière. Daniel salua respectueusement, sans timidité comme sans excès d'assurance, puis on se mit à table. Il se trouvait placé à côté de Denise; mais, soit qu'il fût embarrassé à la vue de cette jeune hôtesse sur laquelle il ne comptait pas, soit que la mine un peu fière de Denise lui imposât, il resta silencieux. Toutefois, s'il demeurait muet et contraint, il n'en était pas plus calme au fond, et dès le premier service il trahit son émotion en brisant, rien qu'à le toucher, un plat qu'on lui passait. Le rouge lui

monta au front. « Bah ! bah ! dit Beauvais, ne faites pas attention à cela ! » Denise saisit cette occasion de rompre le silence. « Ce plat était fêlé depuis longtemps, dit-elle. — Mademoiselle... » commença Daniel, qui tenait à s'excuser. Ils se regardèrent, rougirent de plus belle et redevinrent silencieux. Heureusement l'abbé vint à leur secours et changea la conversation. « Vous n'avez plus vos parents? dit à Daniel l'oublieux Beauvais, à qui le cousin avait raconté au moins vingt fois l'histoire de son pupille. — Non, monsieur, répondit Daniel ; mon père, qui était charpentier, s'est tué en tombant d'un toit, et ma mère est morte huit jours après... » Et il ajouta en regardant l'abbé : « C'est le cousin qui m'a recueilli. » Cela fut dit fièrement et avec une simplicité qui toucha Beauvais. « Pardon !... » fit-il tout ému. L'abbé, fâché et content de cette explication, en profita pour serrer une fois de plus la main de Daniel. Au dessert, la jeune fille quitta la salle à manger. Alors Beauvais alluma sa pipe, Daniel roula une cigarette, et on se mit à parler de l'Orient et de la guerre.

Que faisait Denise pendant ce temps? Assise sous un large figuier, à l'extrémité du verger, elle semblait tout occupée à considérer les arabesques lumineuses que le soleil dessinait sur le sable à travers les les arbres ; mais, si ses yeux suivaient attentivement les mobiles découpures de l'ombre, son esprit était ailleurs. Les pensées qui l'absorbaient semblaient être d'une nature très-complexe, car tantôt un rapide

sourire glissait sur ses lèvres et tantôt une vive rougeur courait de ses joues à son front. Il y avait sur sa mignonne figure un singulier mélange de joie et de préoccupation. Denise était en train de rompre avec un idéal auquel des années entières l'avaient pour ainsi dire fiancée. Elle avait rêvé Daniel tout autre qu'il n'était, et la transition du rêve à la réalité lui était à la fois douce et difficile. La brune jeune fille, en dépit de la photographie envoyée au cousin, s'était figuré un Daniel blond avec des yeux bleus et une physionomie un peu pensive; le vrai Daniel avait un tout autre air. Il était petit, maigre, brun et peu mélancolique. Il fallait donc effacer les traits vagues de l'ancien portrait et y substituer l'image vivement accusée de l'original.

Tout en confessant que le Daniel en chair et en os valait bien le Daniel imaginaire, Denise ne pouvait s'empêcher de regretter son rêve; puis, honteuse de cette préoccupation persistante, elle secouait la tête, passait ses petites mains sur ses joues rougissantes, et essayait de donner un autre tour à sa pensée. Elle penchait la tête au-dessus du mur d'appui et regardait les champs de blé moissonnés. Alors le chant d'une caille dans les chaumes lui rappelait que la chasse venait de s'ouvrir et que Daniel était arrivé aux Templiers pour chasser; elle écoutait les appels des *pastoures*, et leurs voix lui remettaient en mémoire la chanson des *trois jeunes garçons s'en allant à la guerre*, et la chanson ramenait encore sa pensée vers Daniel.

« Daniel ! Daniel ! » disait la voix fraîche de l'écluse ; « Daniel ! » criaient les martinets traversant l'espace bleu comme des flèches. — Et ainsi jusqu'au soir.

A la nuit close, Beauvais avait conduit le sergent-major dans sa chambre, et lui serrant la main : « Vous êtes ici chez vous, avait-il dit, reposez-vous bien ; demain nous irons ensemble visiter mes bois, et je vous ferai voir du gibier. Bonne nuit ! » En se couchant et après avoir fait sa prière, le cousin se sentit tout rassuré. « M. Delétang est loin d'ici, songeait-il ; Daniel est installé aux Templiers. Laissons maintenant agir le ciel. »

Le lendemain, quand il descendit, les chasseurs étaient déjà partis ; Denise se plaignait d'avoir la migraine et semblait fatiguée. Le naïf abbé croyait tout bonnement qu'elle allait lui parler du nouveau venu ; mais elle ne dit pas un mot, et il s'en alla, tout désorienté, lire son bréviaire au jardin.

A midi, Beauvais et Daniel rentrèrent affamés. Daniel, pour son début, rapportait deux perdrix dont le cousin parut tout fier. On se mit à table, et, les convives étant devenus déjà plus intimes, la conversation s'anima. Denise fut affable et enjouée, et même, en présentant un plat à Daniel, elle s'enhardit jusqu'à lui dire en souriant : « Celui-ci est plus solide ! » Et comme en parlant il avait fallu regarder son voisin, elle avait été forcée de convenir que les yeux bruns étaient plus expressifs que les yeux bleus. Elle remarqua aussi que Daniel

n'était ni beau parleur ni gauche comme les visiteurs ordinaires des Templiers, mais qu'il avait la voix grave et pleine, la parole franche et énergique, et un fonds inépuisable de bonne humeur. Seulement il avait toujours l'air de la savoir présente sans en paraître autrement ému, et Denise, piquée, se disait que le Daniel de son rêve eût été certainement plus aimable et moins occupé de lièvres et de perdreaux.

La journée passa joyeuse pour tous quatre, et plus joyeuses encore s'écoulèrent les semaines qui suivirent, chaque jour amenant une chasse heureuse ou quelque course nouvelle. L'automne était magnifique. En rentrant le soir, on contait à Denise et au cousin les exploits de la matinée, et on arrêtait le plan des plaisirs du lendemain. Denise demandait-elle un lièvre, Daniel ne voulait revenir à la maison qu'avec un lièvre dans son carnier. Une fois il ne fut de retour qu'à la nuit close : il avait chassé tout le jour et s'était passé de déjeuner ; mais aussi il rapportait un faisan, pièce rare que Denise, la veille, avait mise au rang des gibiers fabuleux. Et Denise, oubliant de plus en plus son ancien idéal, se demandait comment elle avait pu avoir le mauvais goût de médire des cheveux noirs et des yeux bruns, et commençait à sourire de ses rêves romanesques. Dès le matin, elle était éveillée, elle assistait en secret au départ des chasseurs, et le soir, devinant le chemin par lequel ils devaient revenir aux Templiers, elle

allait au-devant d'eux, accompagnée par le cousin, et du plus loin, Daniel, tirant de sa gibecière sa plus belle pièce, la lui montrait d'un air triomphant.

Bientôt ce fut entre eux une amitié charmante. Denise n'avait qu'à dire un mot pour être devinée et obéie. Elle savait toutes les chansons favorites de Daniel, et les chantait le soir, au verger, sans avoir l'air de songer qu'on l'écoutât, comme si elle n'eût chanté que pour elle-même; puis au plus léger signe d'approbation elle s'arrêtait court, comme un rossignol effarouché, et s'envolait au plus épais des massifs.

Un soir, Daniel, étant seul avec le cousin, lui demanda brusquement: « M. Beauvais est-il riche? — Oui, répondit l'abbé surpris, mais à quel propos? — Il est riche! Tant pis alors, dit Daniel, et il ajouta : Si Mlle Denise eût été pauvre comme moi, j'aurais essayé de lui plaire, et si elle m'avait aimé, je l'aurais demandée à son père. Nous nous serions établis métayers de vos Bruasseries, et c'eût été bien bon, cette vie à trois, vous entre nous deux!... Mais elle est riche, et il faut renverser mon château de cartes et songer à autre chose. — Songer à quoi? demanda l'abbé d'un air inquiet. — Mais à quitter les Templiers, et le plus tôt sera le mieux. — A d'autres maintenant! » pensa le pauvre cousin en voyant une seconde fois que ses plus doux rêves menaçaient de s'en aller en fumée. Sa conscience lui défendait de détourner Daniel de ses projets de départ, et son cœur saignait en

songeant à ce nouvel obstacle, qu'il aurait dû prévoir. Il passa une nuit mauvaise et sans sommeil.

La journée du lendemain devait être plus mauvaise encore. Beauvais et Daniel étaient à la chasse, et l'abbé lisait saint Augustin sous l'auvent de la porte d'entrée, quand, au milieu de l'après-midi, un cabriolet conduit par un jeune homme entra discrètement dans la cour et s'arrêta à deux pas de lui. Le jeune homme demanda M. Beauvais et se nomma : c'était M. Delétang. Quand il apprit que Beauvais était absent, il poussa comme un soupir de soulagement et voulut tourner bride; mais l'abbé crut convenable d'insister pour qu'il descendît de voiture. Il le fit entrer et le présenta à Denise. C'était un garçon à tournure un peu rustique, malgré sa toilette de ville. Il n'était ni brun ni blond, plutôt bien que mal, mais timide comme une jeune fille sortant du couvent, et d'une gaucherie touchante. L'abbé, tout fier d'avoir trouvé une timidité supérieure à la sienne, eut pitié de son embarras et chercha à le mettre à son aise. Denise, de son côté, ne se doutant de rien, fit des efforts pour être moins sauvage que de coutume. Le prétendu, assis sur le bord de sa chaise, resta près d'une heure à causer d'une façon monosyllabique, tourmentant sa moustache et regardant constamment l'abbé, à qui, dans son cœur, il vouait une reconnaissance éternelle. Enfin il se leva pour partir, et seulement alors fit connaître le but de sa visite. Il venait, de la part de son père, inviter toute la famille à l'*assemblée*

d'Angles, qui devait avoir lieu dans huit jours. Son message délivré, il salua, se trompa deux fois de porte, et finit par retrouver son cabriolet, qu'on entendit bientôt passer devant les fenêtres.

Quand Beauvais rentra, le cousin lui rendit compte de la visite de M. Delétang et lui transmit son invitation. « Ah! ah! dit » Beauvais d'un air demi-enjoué et demi-mystérieux; puis il lança un regard d'intelligence au malheureux abbé: « Ah! ah!... eh bien, nous irons à Angles tous quatre. Je vais faire nettoyer le char à bancs et écrire un mot au père Delétang. Mignonne Denise, apprête ta plus belle robe; major, préparez vos jambes, on dansera;... oui, l'abbé, on dansera! »

VI.

Le jeudi de la semaine suivante, dès le fin matin, comme on dit en Touraine, le char à bancs, traîné par le meilleur cheval des Templiers, roulait dans la direction d'Angles. Beauvais et Daniel, assis sur le siége de devant, conduisaient tour à tour et échangeaient des observations sur le trot et l'encolure du cheval; sous la capote, l'abbé et Denise regardaient la campagne et restaient silencieux. On traversa le bois des Courtils. Il faisait une douce matinée. Le paysage était un peu voilé de brume; mais on devinait le soleil levant derrière cette frêle vapeur. Au-dessus des voyageurs, le

ciel bleuissait déjà. Un vent frais se plaignait mollement en passant à travers les branches des pins, et les premières feuilles jaunes venaient tomber sous les roues de la voiture. Denise, enveloppée dans un châle brun, s'était enfoncée dans l'un des coins et prêtait l'oreille aux joyeux propos de Beauvais et de Daniel; l'abbé, mélancolique, regardait s'envoler les feuilles sèches. Il les voyait se détacher de la branche, tournoyer un moment dans l'air et descendre silencieusement sur la route. « Voilà l'automne, se disait-il, voilà la fin de la fête de l'année et aussi la fin de mes joies et de mes illusions! » A chaque tour de roue qui le rapprochait d'Angles, il sentait la terreur le prendre, et à mesure que la distance diminuait, son angoisse croissait. Le cheval, poussé par les voix de Daniel et de Beauvais, allait comme le vent. Déjà on côtoyait les rives de la Creuse bordées de peupliers. Escortée par les aboiements des chiens, la voiture passait au grand trot dans les rues des villages. L'abbé frissonnait, et ses regards émus allaient de Daniel à Denise, si rapprochés l'un de l'autre, si beaux, si jeunes, si souriants à la vie; c'était peut-être le dernier jour où il verrait réunis les deux enfants de son cœur... Tant que M. Delétang n'était point apparu en personne, le cousin avait pu croire que ce fantôme matrimonial s'évanouirait en fumée; mais maintenant qu'on allait à Angles, et que dans une heure on serait dans la maison du prétendu, l'aventure devenait sérieuse,

et l'abbé, sachant combien peu il fallait compter sur l'initiative de Daniel et se défiant de son propre courage, l'abbé désespérait et se désolait. Denise, elle, contemplait les bruyères baignées de soleil, les rouges-gorges traversant le chemin, l'uniforme de Daniel, et souriait. La voiture volait comme une flèche.

Déjà on distinguait à travers les massifs les toits aigus du bourg, déjà on entendait les rumeurs vagues de l'*assemblée.* Bientôt on fut en face d'Angles. Les maisons descendaient en joyeuses cascades jusqu'à la route, qui serpentait entre deux murailles de verdure et traversait la rivière sur un pont de bois. De l'autre côté du chemin, sur une colline rocheuse et escarpée, se dressaient les belles ruines grises d'un château du temps de Richard Cœur-de-Lion, et les ruines elles-mêmes étaient dominées par une plate-forme au centre de laquelle s'élevait un calvaire. La voiture, toujours courant, fit son entrée dans la rue principale, tout encombrée de gens endimanchés. A la grande porte charretière du logis Delétang se tenaient le maître de la maison et un gros d'invités, et à chaque nouvel arrivant cette avant-garde poussait un vigoureux hourra en guise de bienvenue. La cour était déjà garnie d'équipages campagnards rangés sur deux files. En un instant, la voiture de Beauvais fut entourée, dételée et classée dans ce curieux muséum de véhicules. M. Delétang père, petit homme réjoui et remuant, aussi grand discoureur

que son fils l'était peu, s'empara de Beauvais; Delétang fils offrit en frissonnant son bras à Denise, et le cousin et Daniel restèrent en arrière, un peu oubliés et désorientés.

Le déjeuner était prêt. On courut à la salle toute pleine de convives. Il y avait là une collection de campagnards berrichons et poitevins éleveurs de bœufs et de chevaux, la plupart en redingote, quelques-uns en blouse neuve et coiffés du chapeau à larges bords, tous gens bien endentés, trapus, hauts en couleur, prompts à la riposte, et éclatant en gros rires qui faisaient tinter les vitres et vibrer les verres.

Denise était placée entre les deux Delétang, en face du cousin, dont la sombre soutane et la mine pâle tranchaient au milieu des costumes bariolés et des figures épanouies. L'attention se porta bientôt vers une extrémité de la longue table où Daniel, qui avait vite rompu la glace, mettait tout le monde en joie par ses saillies et son entrain. On distinguait dans le chœur des voix joyeuses le rire large et prolongé de Beauvais. Cette joie faisait peur au cousin. Quant à Denise, elle riait sans savoir pourquoi, et établissait mentalement entre le mutisme de son jeune voisin et la verve du sergent-major un parallèle qui ne paraissait pas être à l'avantage du premier.

Au dessert, les jeunes gens quittèrent la table et se dirigèrent vers la place où se tenait l'assemblée. La place s'étendait à deux pas de l'église et domi-

nait l'étroite et profonde vallée où coule l'Englin. Elle était plantée de grands acacias en quinconces. Des bœufs, des génisses, des chevaux attroupés autour des premiers arbres et gardés par de jeunes enfants, annonçaient la fête par des mugissements et des bêlements sonores. Puis on voyait, sur deux files, des tentes abritant sous leur ombre de nombreux buveurs attablés. Ils humaient leur *piot* et discouraient à tue-tête. Parfois du fond d'une tente une voix s'élevait et entonnait sur un ton traînant une interminable complainte. Le moindre rayon de soleil pénétrant sous cet abri faisait apparaître des faces cramoisies et des yeux allumés, tandis que les figures restées dans l'ombre prenaient une teinte douce et mystérieuse. De distance en distance, des cuisines en plein vent envoyaient en l'air des tourbillons de fumée. Autour des marchandes de *fouaces* et de *tourtisseaux*[1] se pressaient les enfants, les *drôles,* aux yeux écarquillés, et les *gars* jaloux d'offrir à leurs amoureuses la plus grosse pièce de pâtisserie. — En Poitou, le présent d'un tourtisseau de deux sous fait par un garçon à une fille est toute une déclaration d'amour.

Pendant que M. Delétang et Denise rompaient ensemble une fouace, — grande hardiesse qui avait fait rougir le jeune homme jusqu'au blanc des yeux, — une longue et joyeuse rumeur s'élevait du

1. Sortes de pâtisseries poitevines.

milieu de la foule pressée autour d'un grand mât au sommet duquel s'agitaient et voletaient des pigeons prisonniers. « Bien touché! » criaient des voix, et on entourait Daniel, qui élevait gaiement en l'air un pigeon dont il venait de rompre le lien d'un coup de fusil. « A un autre! » dit Daniel, et, ressaisissant le fusil chargé, il l'épaula, pencha sa joue brune sur la crosse, lâcha la détente, et cette fois deux pigeons détachés tombèrent tout pantelants. « Coup double! » s'écria-t-il de sa voix joyeuse. Et la foule ébahie applaudissait d'autant plus que le jeune homme venait de faire présent de ses pigeons à trois bonnes vieilles qui les mangeaient des yeux. Denise fut toute fière de cet exploit, et le pauvre M. Delétang se sentit encore plus diminué et plus gauche. Pour un empire, il n'aurait voulu toucher le fusil.

Plus loin, dans un carré formé par quatre acacias, s'agitait le bal. Un *vielleux* et un *cornemuseux*, installés sur deux tonneaux à l'abri du plus gros arbre, conduisaient toute la danse. Le vielleux, assis à califourchon sur un tabouret, avait mis bas sa veste; il était tout à sa musique; il tournait énergiquement sa manivelle et marquait les cadences par un léger balancement de tête. Après chaque ritournelle, il manifestait sa joie par une grimace qui faisait brusquement tressauter ses besicles; en même temps, entre ses jambes ramenées en avant, il serrait soigneusement une bouteille demi-pleine. Le cornemuseux, grand et mai-

gre, avec une longue figure ombragée du feutre à larges bords, était debout et soufflait d'un air grave dans son étrange et curieux instrument. A leurs pieds, filles et garçons se trémoussaient dans un beau désordre : les filles relevaient du bout des doigts leurs jupes d'indienne, tandis que de la main restée libre les garçons serraient fortement leur parapluie rouge, objet de luxe, précieux et inséparable compagnon. Ils avaient dédaigné la bourrée locale et essayaient les figures de la contredanse; mais la vieille habitude prenait le dessus, et le pas de bourrée reparaissait toujours.

Lorsque Daniel, Denise et M. Delétang furent tout près du bal : « Si nous dansions! s'écria Daniel. — Mais, répliqua Denise, je ne sais pas la contredanse; je ne connais que la bourrée, que La Bruère m'a apprise. — Eh bien, nous danserons la bourrée; M. Delétang sera votre danseur, et j'aurai bien vite trouvé une danseuse. » Il avisa une vieille femme, encore verte et ingambe, qui contemplait la danse avec bonheur et semblait toute prête à partir avec les danseurs. Ses yeux brillaient, sa tête s'agitait en mesure, tout son corps suivait la cadence, et ses pieds ne tenaient pas en place. « Vous savez la bourrée, ma mère? lui dit Daniel. — Ah! mon cher mignon, si je la sais! J'étais la première danseuse du pays au temps jadis... — Eh bien, voulez-vous la danser avec moi? » Et, comme la contredanse était finie,

il courut demander une bourrée aux deux joueurs, et moitié de gré, moitié de force, emmena la bonne femme près de Denise et de son compagnon.

Au premier signal de la vielle, ils s'élancèrent tous quatre et les autres danseurs les imitèrent. La vieille femme sautait comme à vingt ans; Denise était légère comme un oiseau : ses petits pieds glissaient alternativement sur le sol sans avoir l'air d'y poser; ses joues, animées par le plaisir, étaient devenues vermeilles; ses yeux bleus étaient inondés de lumière, sa bouche souriait. A un mouvement un peu vif qu'elle fit pour battre des mains avant de les tendre à son vis-à-vis, ses épais cheveux bruns à demi dénoués glissèrent de son large chapeau de paille jusque sur ses épaules. « Qu'elle est belle! » songeait Daniel enthousiasmé. Et Denise, de son côté, admirait comme le jeune militaire avait vite saisi le rhythme et le pas de la bourrée, et comme il frappait gaiement la terre du pied, et tournait, souple et agile, en battant des mains à son tour. Elle prenait un peu en pitié le timide M. Delétang, qui s'embrouillait et perdait la mesure à chaque instant.

Tandis que Daniel et Denise sautaient sous les acacias, le cousin, dont la mélancolie redoublait et dont le cœur blessé ne pouvait s'accommoder du joyeux tumulte de l'assemblée, le cousin s'était dirigé vers le vieux château, et, suivant le sentier rocailleux, il était arrivé au-dessus des ruines et s'était assis au pied de la grande croix de bois qui

domine les tours effondrées, le village et la vallée entière. Le vent lui apportait encore par bouffées les rumeurs de la fête et les accords de l'orchestre, et à chaque explosion de musique et d'éclats de voix son cœur se gonflait davantage et les larmes lui montaient aux yeux. Sa dernière espérance ne lui était-elle pas enlevée?... « C'en est fait, songeait-il, et Delétang l'emporte. J'aurais beau maintenant m'ouvrir à Beauvais et le supplier de donner Denise à Daniel, je n'arriverais qu'à me faire rire au nez. Que peut peser mon pauvre sergent, mis dans la balance avec le fils du riche Delétang? Et puis d'ailleurs Denise jusqu'à présent n'a montré aucune préférence pour Daniel, et Daniel lui-même est trop fier pour hasarder la moindre démarche. » Et, ramenant ses bras sur sa frêle poitrine, il levait les yeux vers le ciel pur et profond. « O Denise, disait-il, ta fille va donc appartenir à un étranger! Ce dernier lien qui nous unissait va donc être brisé!... J'ai fait ce que j'ai pu. » Il tourna ses regards vers la croix aux grands bras noirs étendus, et ajouta mentalement : « Dieu, qui a placé Daniel sur mon chemin et qui m'a ramené près de la fille de Denise, peut encore, s'il le veut, unir ces deux enfants en dépit de tout. Je mets en lui ma dernière espérance... »

Peu à peu le soleil s'était enfoncé derrière la colline boisée ; la rivière reflétait maintenant les teintes rouges du couchant. Le cousin restait tou-

jours pensif au pied du Calvaire ; tout à coup il s'entendit appeler et vit Daniel accourir tout essoufflé. « Le cheval est attelé, lui cria ce dernier ; on n'attend plus que vous, mon cousin ! » Ils descendirent ensemble. Denise était déjà dans la voiture. Beauvais, la mine allumée et joyeuse, donnait force poignées de main à MM. Delétang père et fils. « Je vous attends dimanche prochain ! » s'écria-t-il en montant sur le siége auprès de Daniel, et, le cousin ayant aussi repris sa place, Beauvais allongea un maître coup de fouet sur le dos du cheval, qui partit au grand trot.

La nuit était semée d'étoiles. Denise, encore tout enfiévrée par le bal, mais silencieuse, s'était blottie dans son coin ; le cousin fermait les yeux et priait, Daniel lui-même semblait rêveur. Quant à Beauvais, le vin blanc et le bon accueil des Delétang l'avaient mis en belle humeur : il avait la voix haute et le rire bruyant. De temps en temps il interrompait ses propos pour faire claquer son fouet, et la course du cheval, un moment ralentie, reprenait de plus belle ; les sabots, fraîchement ferrés, retentissaient sur la route sonore et faisaient feu dans la nuit. Ce cheval, « une bête sans prix, » disait Beauvais, n'avait qu'un petit défaut : il était peureux comme un lièvre, et quand il avait peur, il partait au triple galop droit devant lui. Déjà on avait fait plus des deux tiers du chemin, quand, à l'entrée du village de Barrou, l'animal s'effaroucha d'un rayon de lune reflété dans une flaque d'eau. Il

dressa les oreilles, fit un écart, renifla bruyamment, puis s'élança en avant et traversa le village comme un ouragan. Beauvais, qui savait qu'au sortir de Barrou la route, riveraine de la Creuse, tourne brusquement, Beauvais s'efforçait de le contenir, et tirait énergiquement les guides à lui ; à une secousse inattendue, elles se rompirent, et le cheval, se sentant libre, redoubla son infernal galop, menaçant à chaque minute de renverser le char à bancs dans la Creuse. Denise, pâle et les lèvres serrées, se retenait au dossier du banc où Daniel était appuyé ; celui-ci se retourna et vit sa blanche figure au clair de lune. Se levant tout à coup, il s'élança comme un chat sur le dos du cheval, saisit les débris des traits rompus, et, au risque de se faire tuer vingt fois, se laissa glisser et pendre à la tête de l'animal. Il fut pendant quelques secondes traîné à la remorque du cheval ; mais il avait des nerfs d'acier, il se raidit de plus en plus, et força la bête à ralentir son galop ; enfin elle s'arrêta vaincue et toute frémissante.

Les voyageurs descendirent, l'abbé courut à Daniel, et, le voyant sain et sauf et souriant, revint vers Denise, qui s'était assise, tremblante et muette, sur le bord de la route. Beauvais, tout penaud des méfaits de son cheval sans pareil, tourna autour de la voiture, constata qu'elle était disloquée, et annonça qu'il fallait retourner à Barrou pour la faire remettre en état.

Denise se leva et déclara que pour rien au

monde elle ne remonterait dans le char à bancs. « Ne te fâche pas, mignonne, répondit Beauvais très-adouci, il n'y a plus que deux petites lieues d'ici aux Templiers, et en prenant la traverse des Courtils on peut encore raccourcir le chemin. Vous avez tous de bonnes jambes, et la nuit est belle. J'irai seul à Barrou en menant le cheval par la bride, et dans deux heures au plus tard nous nous retrouverons au logis. — Eh bien, alors, dit le cousin d'une voix un peu embarrassée, Daniel va vous accompagner, tandis que Denise et moi nous suivrons la traverse. — Non, certes, reprit Beauvais de son ton goguenard, vous êtes trop distrait, cousin, et le major sait déjà les chemins mieux que vous. C'est lui qui vous conduira. Allons, bon voyage, et à bientôt ! »

Il fit rebrousser chemin au cheval et s'éloigna dans la direction de Barrou.

Ils restèrent un moment immobiles tous trois sur la route ; puis l'abbé, qui dans tout cela voyait le doigt de Dieu, dit à Daniel : « Voyons, offre le bras à Denise ; moi, j'ai la mauvaise habitude d'aimer à marcher seul, et je vous servirai d'arrière-garde.

Ils montèrent lentement le chemin pierreux qui longe le château des Courtils. D'abord ils marchèrent tous trois l'un près de l'autre, causant de l'accident et se communiquant leurs sensations. Denise ne pouvait se lasser d'admirer le sang-froid et l'énergie de Daniel, et elle exprimait sincèrement et

naïvement son admiration. « Il a toujours été audacieux, » disait l'abbé. Et il racontait comment, tout enfant, Daniel avait monté un cheval fougueux et avait été rapporté au presbytère à demi mort. Au haut de la montée, l'abbé s'arrêta essoufflé et s'assit au pied d'un arbre. Les jeunes gens, tout occupés de leur causerie, se bornèrent à ralentir le pas, et continuèrent à s'engager lentement dans le bois. L'abbé les regardait s'enfoncer peu à peu sous les branches ; la clarté de la lune baignait leurs jeunes têtes. Il soupira fortement et songea à ce qui venait de se passer. Certainement Dieu lui avait fait la grâce de l'entendre, et l'événement de tout à l'heure était le résultat d'une intention providentielle : Daniel et Denise étaient faits l'un pour l'autre, et Dieu voulait les unir. Tout cela était visible, et l'abbé, confiant dans l'honnêteté de son pupille et répondant de Denise et de Daniel comme de lui-même, resta assis sous son arbre et regarda le couple disparaître sous la chênaie. Dix minutes après, un *houp !* joyeux, un appel de deux fraîches et jeunes voix retentit dans la nuit paisible. L'abbé répondit faiblement, et demeura assis.

Cependant les deux jeunes gens s'étaient engagés dans un chemin couvert dont les branches entrelacées formaient sur l'herbe des treillis d'ombre et de lumière, et sous ce berceau demi-obscur et demi-éclairé ils marchaient en causant. Ils souriaient et parlaient de choses indifférentes, mais au fond de leurs cœurs s'agitait je ne sais quelle douce

inquiétude. Leurs pieds légers semblaient à peine effleurer le gazon fin et ras que la lune teignait d'une couleur bleuâtre, leurs bras se serraient mollement, leurs voix résonnaient alternativement dans la nuit comme le chant de deux rossignols qui luttent d'harmonie, ou parfois s'élevaient ensemble vers le ciel comme deux ramiers qui prennent leur volée. Quelquefois elles se taisaient au même instant, et dans le silence qui suivait, on entendait au loin, apporté par le vent du soir, le bouillonnement mélancolique des eaux de la Creuse.

L'émotion aussi bouillonnait dans le cœur de Daniel, et il ne pouvait plus la contenir. « Quelle admirable nuit ! » s'écria-t-il. Il y avait dans ces trois mots, et dans la manière dont ils furent prononcés, tant de tendresse et d'enivrement, que la jeune fille baissa la tête et se sentit troublée. Il fallait cependant faire une réponse. « Ne trouvez-vous pas, dit-elle d'une voix un peu frémissante, que ce bruit d'eau là-bas ressemble à une lointaine musique de bal ? — Vous aimez le bal ? demanda Daniel. — Moi ? Je ne sais pas, c'est la première fois que je danse ; mais je me suis bien amusée. — Mieux que M. Delétang, car il sautait comme à contre-cœur. — Et à contre-mesure, ajouta-t-elle avec un éclat de rire. Pauvre garçon ! il avait l'air perdu dans sa redingote neuve. — Ne vous moquez pas de lui, fit Daniel ; on ne doit pas rire de son fiancé. — Lui, mon fiancé ! quelle idée ! »

Daniel la regarda d'un air qui voulait dire : Êtes-vous sincère ?... « Mais, reprit-il, je crois que c'est un peu l'idée de M. Beauvais. »

Denise secoua la tête d'un air de dénégation. Daniel eut un sourire attristé. « Quand je reviendrai aux Templiers, dit-il, j'y trouverai probablement plus d'un changement. — Mon Dieu ! murmura Denise, vous parlez de revenir comme si vous étiez déjà sur le point de partir. Vos trois mois ne sont pas finis. Vous aimez donc bien la vie militaire ? — Je l'ai bien aimée, répondit le jeune homme, et maintenant elle m'attire à la fois et me me déplaît. Il y a des moments où je regrette de ne m'être pas fait tout bonnement métayer au fond de quelque *borderie* cachée dans les arbres... Tenez, aux Bruasseries ; c'est là qu'il ferait bon vivre !... Je voudrais seulement quatre arpents de terre et de vigne descendant en pente vers la vallée. — Avec un pré au bout et une oseraie au bord de l'eau, ajouta Denise. — Et dans le pré, continua-t-il, un bon cheval aux jarrets infatigables avec lequel on ferait de bonnes courses à travers champs ; autour de la maison un verger et des pâtis... — Et, dit-elle, dans les pâtis de grands châtaigniers où on viendrait travailler à l'ombre... — Tandis que des bœufs rumineraient, couchés sur la pelouse. — Oui, fit-elle, en poursuivant naïvement le rêvé commencé, deux bœufs aux bons yeux couleur d'iris, puis une génisse blanche, car il nous faudrait du lait... »

Elle s'arrêta, confuse de son étourderie, et balbutia. Daniel sentit son cœur battre à tout rompre. *Nous !*... Elle l'avait dit ! Le son de ce mot caressait encore son oreille. Il prit brusquement les deux mains de la jeune fille dans les siennes et voulut parler, puis brusquement aussi il rompit l'étreinte commencée et refoula les paroles prêtes à sortir. « Ah ! pourquoi êtes-vous riche ? s'écria-t-il avec amertume... Pourquoi êtes-vous riche ? Cela met entre nous une distance plus énorme que les mille lieues qui nous séparaient quand j'étais en Crimée... Et cependant je vous aime ! J'aurais dû partir avant de vous le dire ; mais voilà quinze jours que j'ai le mot sur les lèvres, et je ne puis plus le retenir. »

Ils continuaient à marcher lentement, et Denise l'écoutait parler, et ses beaux yeux humides brillaient. Quand les derniers mots de Daniel eurent coulé dans le cœur de la jeune fille comme une rosée qui glisse entre les pétales d'une fleur, elle resta encore un moment silencieuse, puis elle dit d'une voix ferme, mais toute vibrante d'une émotion contenue : « Suis-je riche ? Je ne le sais vraiment point. Jamais cette pensée ne m'est venue. J'ai grandi aux Templiers sans connaître ce que c'est que l'argent, et sans songer à le demander. Je ne sais qu'une chose, c'est que mon cœur est au-dessus de toutes les questions d'argent. Je vous ai compris, car je suis fière comme vous, et, en supposant que mon père soit riche, si vous m'ai-

mez mieux pauvre, je me ferai pauvre pour vous aimer... Je ne devrais pas vous dire tout cela; mais, vous le savez, je suis une sauvage, et je ne peux pas cacher ce que je pense. »

Ces simples et franches paroles étaient prononcées sur un ton indiquant une puissance de volonté que Daniel n'avait pas soupçonnée. Il ressaisit les mains de Denise, et la contemplant : « Je vous remercie, dit-il, et je vous admire; mais je sens la rougeur me monter au front, en songeant à la réponse de votre père, si j'allais lui demander votre main. — Mon père, — et elle sourit en baissant les yeux, — mon père est moins terrible que ses brusqueries ne le feraient croire. D'ailleurs il vous estime et il m'aime... Il consentira à tout. — Mais à ses yeux, continua Daniel, j'aurai l'air, moi, d'un coureur de dot! — Ah! reprit-elle d'un ton de reproche, vous avez trop d'orgueil aussi, et je vais croire à présent que vous vous aimez plus que vous ne m'aimez. Ne pouvez-vous faire plier un peu votre fierté pour l'amour de moi? D'ailleurs n'avons-nous pas le cousin, qui sera notre allié et plaidera notre cause? — Oui, oui, s'écria Daniel, le cousin est bon et prudent, et demain je lui dirai tout... Quoi! ajouta-t-il d'un air désappointé, nous voici déjà à l'orée du bois! »

En effet, le taillis s'éclaircissait, et on voyait çà et là de grands tapis de bruyères violettes scintiller à la clarté de la lune. Denise avait repris le bras de Daniel, et une délicieuse causerie suivit bientôt

la fiévreuse vivacité des premiers aveux. Dans leur entretien, les confidences succédaient aux confidences, les épanchements aux épanchements. L'abbé eût été payé au centuple de ses déceptions et de ses angoisses, s'il avait pu les voir, par cette nuit lumineuse, marchant à petits pas sur la pelouse des pâtis, tandis que les génisses et les bœufs, accroupis dans leurs *dormoirs*, se soulevaient à demi sur leur passage et les regardaient en mugissant faiblement. La rosée de la nuit et les rayons de la lune les enveloppaient d'un nimbe de vapeurs. Des gouttelettes tombées des branches avaient roulé dans leurs cheveux bruns et y scintillaient comme des vers luisants. Tous deux jeunes, tous deux aimés, tous deux pleins de séve et d'espérance, ils passaient, et dans le silence de la nuit la nature recueillie semblait frissonner d'aise en les voyant s'avancer lentement.

Ils arrivèrent ainsi sans s'en douter sur le revers de la vallée de l'Égronne, et virent briller au clair de lune les toits des Templiers. Un coq chanta dans la métairie. Ils paraissaient tous deux toucher à regret au terme de leur course, et leur marche se ralentissait de plus en plus. Tout à coup la voix de quelque jeune paysan revenant de l'*assemblée* monta vers eux du fond de la vallée. Cette voix chantait une ballade bien vieille, bien populaire et toujours nouvelle, la chanson de Juliette à Roméo, la chanson qu'on retrouve toujours là où il y a des amoureux, c'est-à-dire partout, dans les gorges

de la Sicile[1] et dans les *brandes* du Poitou; la voix disait :

« Ils ne furent pas
Le quart d'une heure ensemble,
Que l'alouette chanta le jour.
— Belle alouette, belle alouette,
Tu as menti !
Tu as chanté la point' du jour,
Il n'est qu' minuit. »

Ils se regardèrent et se sourirent, puis après un dernier serrement de main ils hâtèrent le pas. Le cousin et Beauvais se promenaient dans la cour; la lueur d'un bon feu flambant rougissait les vitres de la cuisine. « Eh bien, leur cria Beauvais de sa grosse voix réjouie, ne vous l'avais-je pas dit que le cousin vous perdrait? Quel homme! Si je ne l'avais pas rencontré et ramené, il serait encore au bois à l'heure qu'il est. »

VII.

Cette nuit-là, ce fut au tour de Daniel de ne point dormir. Il fut debout avant l'aube. Il avait été convenu avec Denise qu'on parlerait le jour

1. Ah! rondinella bella,
Tu fai da gran bugiarda :
Hai commenciato a cantar
E non si vede l'alba.

(Chant populaire sicilien.)

même au cousin, et que ce dernier ferait ensuite une démarche près de Beauvais; mais à mesure qu'approchait l'heure de l'explication, le jeune homme sentait croître en lui un sentiment jusque-là inconnu : il avait peur du cousin. Au moment où il l'entendit remuer dans sa cellule, il prit son fusil et partit pour la chasse, tout en se reprochant intérieurement sa lâcheté.

A midi, il n'était pas encore rentré, et on se mit à table sans lui. Le déjeuner fut silencieux. Denise, préoccupée et agitée, regardait à chaque instant dans la cour et ne répondait que par monosyllabes; Beauvais avait l'air embarrassé et comiquement sérieux d'un homme qui porte un secret d'État et n'en a pas l'habitude; le cousin, fatigué de corps et d'esprit, mangeait peu et ne parlait point. Dès le dessert, il remonta dans sa tourelle et laissa seuls le père et la fille. Beauvais plia sa serviette, bourra sa pipe, l'alluma gravement, et regardant sa fille d'un air solennel : « Eh bien, Denise, dit-il, comment trouves-tu M. Delétang? — Le père?... demanda la malicieuse enfant. — Eh non, le fils. — Mais je l'ai trouvé... très-poli et très-convenable. — A la bonne heure! s'écria Beauvais; eh bien, tant mieux, et puisqu'il te plaît, je vais droit au but. Hier, Delétang père et moi, nous avons projeté de vous marier tous deux. Qu'en dis-tu? » Denise était assise, elle se leva, rougit et dit d'un ton grave : « Quoi! mon père, vous avez engagé ma parole sans me consulter? — Engagé, non pas

précisément, répondit Beauvais un peu étonné ; mais j'ai fait entrevoir que tu donnerais ton consentement, et j'ai invité en conséquence tous les Delétang à venir ici dimanche prochain. — Dans ce cas, dit Denise d'une voix ferme, il faudra leur écrire pour les désinviter, car je ne veux pas de M. Delétang pour mari. — En voilà bien d'une autre à présent, et pourquoi cela, mademoiselle ? — Parce que je ne l'aime pas. — Bah ! bah ! des phrases en l'air ! Tu n'aimes donc personne, pas même ton père ! » Elle se leva, lui sauta au cou, s'assit sur ses genoux, lui ôta la pipe des mains, et d'une voix câline : « Si, je t'aime bien, mon père mignon, mais ne fais plus ta grosse voix et parlons raisonnablement. Tu veux me marier, n'est-ce pas ? et tu veux cependant que je reste avec toi ? Et moi aussi je le veux... — Après ? » fit Beauvais. Denise continua : « Ce M. Delétang est toujours par voies et par chemins à cause de son commerce. Il m'emmènerait avec lui, et tu resterais seul... Tiens, veux-tu savoir la vraie, vraie vérité ? Eh bien, j'aimerais mieux quelqu'un comme... comme M. Daniel. »

Beauvais fut étourdi de cette révélation. Il repoussa vivement sa fille, marcha par la chambre sans rien dire, puis tout à coup il éclata comme une bombe : « Le sergent-major ! mais, ventrebleu, il n'a pas un sou vaillant ! Qui est-ce qui a pu te mettre de pareilles idées en tête ?... Un sous-officier !... — Il deviendra officier. — Je croyais que tu ne voulais pas me quitter ? — Eh bien, il don-

nera sa démission. — Laisse-moi en repos ! cria Beauvais exaspéré. C'est le cousin qui t'a soufflé ce bel amour ! » Denise s'approcha lentement de son père, le força de s'arrêter et dit d'une voix émue : « Parlez plus bas, père ! Vous savez que je ne mens point. Eh bien, je vous assure que le cousin ne m'a jamais parlé de son pupille. — Bon ! bon ! il a parlé à merveille sans rien dire. Voyez-vous ce cousin que je prenais, moi, pour une manière de livre ! Voilà du nouveau ! — Mon père... — Laisse-moi ! interrompit-il d'un air irrité. Monte dans ta chambre et réfléchis à ce que j'ai dit. — C'est tout réfléchi, répondit Denise d'une voix attristée, mais toujours ferme : je ne me marierai point. »

Elle sortit et s'enfonça sous les arbres du verger. Beauvais, étrangement agité, se promena longtemps dans la salle, gesticulant, grommelant et se parlant à mi-voix ; puis tout à coup il monta chez l'abbé, qu'il trouva lisant son journal. « Vous voilà, l'homme aux mystères, lui cria-t-il. — Que voulez-vous dire ? demanda le cousin stupéfait. — Je veux dire que Denise refuse maintenant M. Delétang, parce qu'elle a votre sergent-major dans la tête. » L'abbé essaya de répliquer, se sentit rougir et se tut. « Mais parlez donc ! » L'abbé se leva, regarda Beauvais en face et lui dit enfin avec vivacité : « Oui, j'ai été mystérieux, si c'est être mystérieux que d'avoir désiré en secret depuis sept années le mariage de mon pupille avec Denise ; oui, j'ai fait venir Daniel ici dans l'espoir qu'il plairait à Denise

et qu'elle lui plairait. J'avais l'intention d'attendre qu'il eût l'épaulette, car je ne voulais vous offrir qu'un officier; mais Delétang est venu à la traverse, et j'ai écrit à Daniel d'accourir. Oui, je voulais vous prendre votre Denise, comme vous m'avez pris ma cousine. Voilà longtemps que cette idée m'occupe et me console de mes ennuis. Daniel est mon enfant, à moi; j'étais né pour la vie de famille, et si, contrairement à ma vocation, je suis entré dans les ordres, c'est vous qui m'y avez forcé; si Daniel est ici aujourd'hui, c'est vous qui en êtes la cause indirecte, et si Denise aime mon enfant, c'est une juste compensation établie par la Providence. J'ai été mystérieux, je ne le serai plus. Mon Daniel ne vous convient point, cela suffit. Gardez-nous seulement le secret. Nous partirons. Si j'ai été mystérieux avec vous, je l'ai été également avec Denise et Daniel, et je rougirais à jamais, si mon pupille pouvait m'entendre. — Cousin, reprit gravement Beauvais, on dirait que vous aussi, vous êtes amoureux. — Je le suis, répliqua l'abbé, je suis amoureux de mon rêve depuis sept années. » Beauvais alla ouvrir la fenêtre. Il étouffait. Il regarda dans le jardin, aperçut Daniel qui rentrait et l'appela. L'abbé, effrayé, voulut s'élancer et fermer la porte au verrou ; mais Beauvais l'arrêta. « Laissez-le donc monter, dit-il tranquillement. — Beauvais, reprit l'abbé à voix basse, renvoyez-nous, mais ne l'humiliez pas! — Asseyez-vous et taisez-vous, reprit brusquement Beauvais. — Vous

avez ma vie entre les mains, » murmura le cousin en se laissant choir sur une chaise.

Daniel entra, un peu pâle, mais calme et résolu. Beauvais fit quelques tours dans la cellule, puis, s'arrêtant devant le jeune homme : « Je voulais, dit-il, avoir votre avis sur une chose dont nous nous entretenions tout à l'heure. Voici. J'ai un parent qui a la réputation d'être très-riche et qui a une fille à marier. Cette jeune fille est aimée et recherchée par un jeune homme très-pauvre... » Ici Daniel l'arrêta court. « Je vois, dit-il, monsieur, que vous savez tout. Oui, j'aime votre fille, et, comme vous l'avez fait remarquer, je suis très-pauvre. Je vous ai compris, épargnez-moi la honte d'une explication que je devine. — Vous n'avez rien compris ni deviné, interrompit Beauvais ; laissez-moi achever. Mon parent, comme je vous l'ai dit, a la réputation d'être riche ; mais tout ce qui reluit n'est pas or ; il a de beaux biens au soleil, mais il est criblé de dettes, et ses biens sont couverts d'hypothèques. Dans un an ou deux, on les saisira, on les vendra ; mon parent se trouvera sans ressource, et sa fille sans dot. Que pensez-vous que doive faire le jeune homme très-pauvre ?

— Mon cousin, s'écria Daniel d'une voix stridente, voulez-vous me donner à bail vos Bruasseries ?

— Tu sais bien qu'elles sont à toi, » dit le cousin, qui ouvrait de grands yeux et ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

Daniel alors s'avança vers Beauvais, et d'un ton de voix à la fois ferme et doux : « Si j'étais le jeune homme dont vous parlez, monsieur, j'irais au père de la jeune fille, comme je viens à vous en ce moment, et je lui dirais : « Je suis jeune, je « suis fort, je suis habitué à la vie des champs, et « j'ai un ami qui veut bien me confier une métairie « en plein rapport, bien outillée et bien affruitée. « Donnez-moi votre fille, et à nous deux nous tra- « vaillerons pour vous rendre une partie de votre « fortune perdue. »

En écoutant Daniel, Beauvais rougissait, ses lèvres s'agitaient, les veines de son front se gonflaient, et il paraissait en proie à une vive émotion. Il reprit sa marche à travers la cellule, et, arrivant près de la fenêtre, il jeta les yeux dans la direction du verger. « Denise ! » s'écria-t-il de sa plus grosse voix.

Denise, au bout de quelques minutes, entra tout émue ; elle vit avec effroi les physionomies solennelles de Beauvais et du cousin et la figure animée de Daniel, voulut parler, et sentit la parole expirer sur ses lèvres. « Denise, dit Beauvais en montrant Daniel, voici un fou qui veut t'épouser sans dot, y consens-tu ? « La jeune fille regarda son père d'un air radieux et se jeta à son cou. « Laisse-moi ! reprit celui-ci d'une voix étouffée ; ainsi tu y consens aussi, toi, et vous, jeune homme, la pauvreté à deux ne vous fait pas peur ? Remarquez bien que ce que je vous ai dit est sérieux ; il ne s'agit point d'un conte en l'air, comme on en voit

dans les comédies. — C'est aussi au sérieux que je le prends, répondit Daniel ; j'aime Denise depuis plus d'un mois déjà, mais la crainte de paraître rechercher sa fortune m'avait forcé à me taire. J'avais l'intention de partir sans rien laisser voir de mes sentiments, et je l'aurais fait sans l'événement d'hier et sans votre aveu d'aujourd'hui. — Ainsi, dit Beauvais d'un air piqué, si Denise était encore riche, vous regarderiez à deux fois avant de me la demander ? Vous auriez peur de l'épouser ?... — Certainement, monsieur. — Ah ! vous me la bâillez belle, s'écria Beauvais, dont la fibre campagnarde commençait à être irritée, et qui d'ailleurs ne pouvait pas jouer plus longtemps un rôle qui l'humiliait, vous me la bâillez belle ! Est-ce qu'avec de la fortune on ne fait pas plus de bien autour de soi que quand on n'a pas le sou ? L'argent est l'argent, et la pauvreté ne mène à rien. Par ma foi, vos raisonnements me cassent bras et jambes, et je vous refuserais Denise maintenant, si vous n'aviez ma parole. Eh ! croyez-vous, orgueilleux que vous êtes, que je vous la donnerais, si j'étais aussi ruiné que je veux bien le dire ? Non, non, rien avec rien, cela fait mauvais ménage, et quand il n'y a plus de foin au râtelier, les ânes se battent !... Denise a du bien pour deux, Dieu merci ! — Mais Daniel n'est pas absolument pauvre, hasarda le cousin, qui avait enfin compris et s'était rasséréné ; mes Bruasseries ne sont pas rien non plus et valent bien vingt-cinq mille francs...— Qui vous parle de vos Bruasseries, à vous ? inter-

rompit vivement Beauvais. Cela nous ferait une belle fiche de consolation, si j'étais ruiné ! Mais je ne le suis pas, morbleu! je ne le suis pas... Allons, toi, dit-il à Denise, allons, mauvaise tête, embrasse ton amoureux ! Si ta mère était ici, elle en pleurerait de joie,... comme moi ! »

En effet, l'émotion avait fait explosion, et le rude Beauvais pleurait à chaudes larmes. Daniel déposa son premier baiser sur le front de Denise, puis embrassa le cousin et Beauvais.

Quand tous quatre furent un peu calmés et que chacun eut essuyé ses yeux rougis, ils descendirent ensemble au jardin. La Bruère étendait du linge. Denise prit la main de Daniel, l'entraîna devant la vieille servante, et dit joyeusement : « Bruère, voici mon prétendu ! » La Bruère joignit les mains : « Ah ! chère mignonne ! ah ! bonnes gens ! tant mieux ! Aussi je me disais bien : « Que peuvent-« ils faire là-haut tous ensemble ? A peine si l'on « tient quatre dans la chambre de M. le curé... » Mais les amoureux n'avaient pas le temps de l'écouter et ne tenaient pas en place ; ils s'envolèrent ensemble à travers le verger.

VIII.

C'était le soir des noces de Denise... La vielle et la cornemuse chantaient au jardin sous les fenêtres de la grande salle bourdonnante et pleine de

monde. Beauvais ne pouvait un moment se passer de musique ce jour-là; il voulait que l'air et les murs des Templiers fussent gais comme il l'était lui-même. Près de cent personnes avaient trouvé place le long de deux tables immenses vivement éclairées par une double rangée de bougies. Beauvais siégeait à l'une des tables, ayant autour de lui les anciens : parents éloignés, fermiers et fermières des environs; à l'autre étaient assis les mariés et le cousin, tout enguirlandés d'une florissante jeunesse. On avait cueilli dans Pressigny et dans les métairies voisines tout ce qui avait plus de quinze ans et moins de vingt-cinq. Au fond de la salle était une troisième table et la plus bruyante, celle des enfants, du *petit monde*. A peine si, au milieu des éclats de voix, des rires, du choc des verres, on entendait la cornemuse et la vielle; cependant l'harmonie de ces instruments formait comme un fond vibrant à la joie tumultueuse du festin. Les Templiers exhalaient un gras parfum d'hospitalité et d'abondance. Une dizaine de domestiques allaient et venaient sans cesse; sans cesse les bras tendus, ils apportaient de nouveaux plats et mêlaient leur gaieté à la gaieté des convives. Le vin coulait à flots. Il y avait des conversations de deux ou trois personnes, de tout un groupe, de toute une table, et d'une table à l'autre. Le côté des anciens raisonnait, disputait, trinquait de préférence, tandis que le côté des jeunes gens riait, causait joyeusement et parlait d'amour. Quelque-

fois un mot ou toute une phrase même se détachait distinctement du brouhaha ; quelquefois toute une table était agitée par un immense éclat de rire.

Au milieu de ce bruit, il y avait comme une oasis de silence à la place où étaient les mariés et le cousin. Là tout était doux et voilé. On y murmurait tout bas : « Denise, — Daniel, — cousin. » Le plus souvent un sourire ou un long regard y traduisait la pensée. Toute vêtue de tulle blanc, portant dans ses cheveux bruns des fleurs d'oranger naturelles, la figure pâle et pure, les regards à la fois étincelants et pensifs, Denise se recueillait dans son bonheur. Daniel était vêtu de noir ; il avait quitté l'uniforme et ne devait plus le reprendre. Son visage bruni, épanoui, énergique, contrastait avec son noir vêtement. Il contemplait presque constamment Denise, et celle-ci, délicieusement émue, laissait parfois errer ses yeux sur la foule des invités. L'abbé ne voyait pas la foule, lui ; il n'avait de regards que pour les mariés. Son admiration était muette. Il se demandait s'il ne rêvait point. Sa joie était ineffable, et pourtant il s'y mêlait je ne sais quelle mélancolie. Une mère n'est jamais gaie le jour où elle marie son enfant. — La vielle et la cornemuse disaient comme un chant de départ à son oreille attendrie, un chant qui s'en va dans le lointain et s'y perd doucement. Il était heureux et mélancolique.

Vers la fin du dîner, les lourds plats de venaison dont la table était couverte disparurent en un clin

d'œil et furent remplacés aussitôt par des gâteaux et des fruits. Petit-Pinson en apportait des pannerées et les distribuait selon son bon plaisir. Il devait, lui aussi, se marier quinze jours plus tard ; il marchait fièrement et ouvrait les yeux plus que jamais. La Bruère s'était réservé le droit de servir seule ses jeunes maîtres, et de ses vieilles mains ridées et tremblantes elle versait devant eux les plus beaux fruits du verger : raisins transparents, pommes cramoisies, poires blondes, amandes dans leur coque vertes, noisettes dans leur enveloppe déchiquetée. C'étaient pour Denise et le cousin, qui n'y touchaient pas, autant de fantastiques emblèmes de félicitation.

A l'arrivée du dessert, la salle bourdonna de plus belle, et l'on but à la santé des mariés. « Des mariés et du cousin ! » s'écria Beauvais d'une voix de Stentor, et les cent convives se levèrent, s'approchèrent du nouveau couple, et ce fut au-dessus de la tête du cousin comme une girandole de verres aux mille facettes et aux mille bruissemens cristallins. Le pauvre manchot se trouva bien embarrassé. Le silence rétabli à grand'peine, trois jeunes filles portant des bouquets vinrent se placer devant Denise, et là, debout, les yeux un peu baissés, elles chantèrent sur un air lent le couplet suivant :

Madame, c'est un bouquet que ma main vous présente,
Prenez-en une fleur, c'est pour vous faire entendre
Que tous ces beaux honneurs
Passeront comme fleurs.

C'est la chanson des mariés, c'est l'adieu des

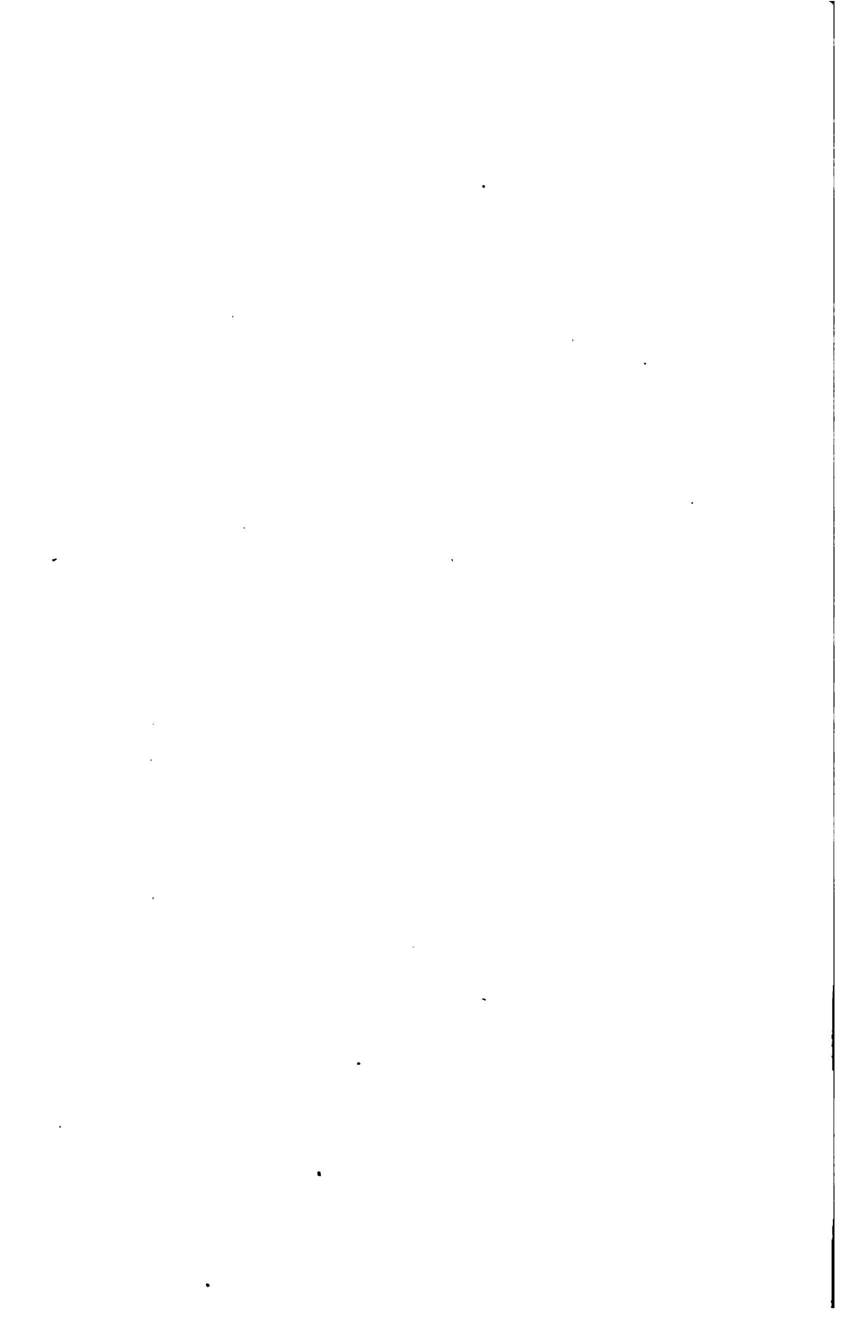
jeunes filles à la nouvelle épousée : chanson pleine de graves leçons, note triste et sérieuse au milieu de la joie débordante du premier jour... Denise l'écoutait en souriant ; elle regardait Daniel, et se disait que l'amour ne passe pas comme les fleurs.

On partit pour le bal. Deux violons et un hautbois avaient remplacé le cornemuseux et le vielleux hors d'haleine. Toute la jeunesse suivit en foule la nouvelle musique au jardin, où on avait disposé des verres de couleur qui éclairaient une terrasse abandonnée aux danseurs. Les mariés furent entourés, et le bal commença. Bien qu'on fût en octobre, il faisait une de ces nuits tièdes comme il y en a souvent en Touraine, où l'automne est si beau ! La joie, en changeant de milieu, paraissait toute fraîche et toute reposée.

Le cousin se promena longtemps autour des danseurs, fit quelques apparitions dans la salle où étaient demeurés les anciens avec Beauvais, puis s'enfonça seul dans les allées sombres du jardin. Partout il traînait à sa suite une lourde joie. Il alla embrasser Daniel et Denise, et remonta dans sa tourelle. Arrivé dans sa cellule, il ouvrit la fenêtre et s'y accouda. Autour de lui s'étendaient la campagne assombrie et le ciel étoilé. A ses pieds, dans une bordure de massifs, le bal s'agitait et lui envoyait des bouffées de musique et de gaieté. Il s'oublia à contempler les danseurs, qui se prenaient, se quittaient, s'entremêlaient et se séparaient encore. Il suivait tous les mouvements de

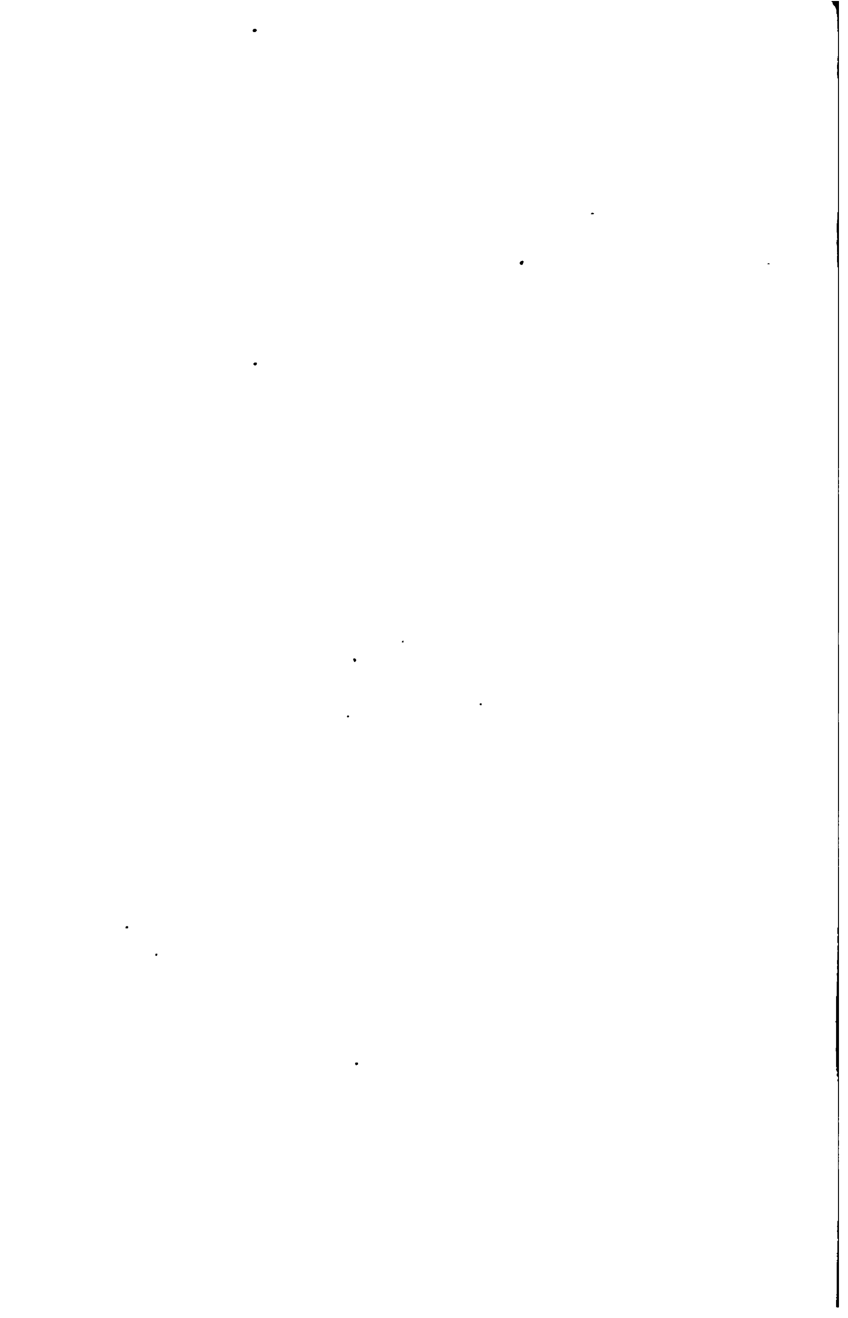
Denise et de Daniel. Vers minuit, une forme blanche et une forme noire quittèrent ensemble la danse et disparurent. Peu à peu la musique se tut, et les danseurs partirent à leur tour. Les lampes s'éteignirent, le jardin rentra dans l'obscurité et le silence ; mais du côté de Pressigny on pouvait entendre les soupirs du hautbois accompagné du bourdonnement des violons, tandis que la vielle et la cornemuse résonnaient du côté d'Étableaux. Puis on distinguait des chants et de joyeux appels de plus en plus lointains ; çà et là, dans la vallée, des lueurs apparaissaient : c'était les fenêtres éclairées des *borderies* où venaient de rentrer quelques-uns des conviés.

Le cousin se trouva bientôt comme enveloppé de silence. A la façade des Templiers, une seule fenêtre était encore illuminée : c'était celle de la chambre nuptiale. Le cousin regarda cette blanche lueur de lampe, puis, relevant la tête vers le ciel profond, où les étoiles scintillantes semblaient palpiter d'allégresse, il songea à la Denise d'autrefois, à la Denise tant aimée qui habitait maintenant là-haut : sa poitrine était pleine de joie, pleine de tendresse et de sanglots. Il murmura à demi-voix ce fragment du cantique de Siméon : « Maintenant, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur... » Et d'abondantes et douces larmes roulèrent le long de ses joues amaigries.



LUCILE DÉSENCLOS

A madame H.-C. Jenkin.





LUCILE DÉSENCLOS

I.

Au sortir de la petite ville de Saint-Clémentin, en remontant la rive gauche de la Charente, on rencontre au bout d'un quart d'heure le hameau de l'Hermitage, où la route se divise : l'un des chemins se prolonge à travers les prés; l'autre, pierreux et montant, escalade la colline et conduit au moulin des Ages. A cet endroit, la vallée s'évase mollement, les coteaux opposés semblent s'être reculés pour laisser le champ libre à la rivière, dont les eaux lentes décrivent une longue courbe entre deux rangées d'aulnes et de saules. A droite et à gauche s'étendent des prés à l'herbe drue ; de grandes haies les séparent, et tout à travers, des sentiers s'enfoncent, ombragés de noyers trapus ; les uns mènent à la rivière, les autres vont aboutir

à quelque *borderie* précédée de figuiers noueux et de tonnelles de vigne qui lui font comme un vestibule de feuillée. En amont, du côté des Ages, la vallée paraît close par un fouillis d'arbres de toute taille et de toute essence ; en aval, l'horizon est borné par des peupliers, au-dessus desquels se montrent les pignons dentelés et les tourelles aiguës de Saint-Clémentin. C'est un frais paysage, doux à contempler, surtout au printemps, quand la lumière jeune et gaie s'harmonise avec les pousses nouvelles et les bouquets blancs de l'aubépine.

Tel devait être le sentiment d'un voyageur qui suivait à cheval, un soir de mai, le sentier abrupt de l'Hermitage, car il s'était arrêté sur la crête du coteau, et renversé sur sa selle, les narines dilatées comme pour mieux aspirer les émanations printanières, les yeux largement ouverts comme pour embrasser d'un seul regard tout l'horizon, il semblait possédé par une émotion joyeuse. Chaudement éclairés par le soleil couchant, le cavalier et sa monture se profilaient sur l'horizon. La bête, assez mal harnachée, tenait le milieu entre le cheval de selle et le cheval de labour. Le cavalier, svelte, mince, vêtu avec une certaine élégance, pouvait avoir vingt-huit ans. Il était blond ; ses yeux, d'un bleu très-foncé, exprimaient une tendance à la rêverie plutôt qu'à l'action ; ses traits délicats manquaient d'énergie et portaient l'empreinte d'une sorte de fatigue résignée. Il jetait à la vallée de ces regards qu'on a pour un ami retrouvé après une longue

absence. Les toits gris de la ville, les vergers en fleur des *borderies,* les prés, où l'herbe s'agitait mollement, les eaux de la rivière, que les hirondelles effleuraient d'une aile rapide, semblaient avoir une vieille et douce histoire à lui conter. Tout à coup son attention, jusque alors incertaine et flottante, parut se fixer curieusement sur un pli de terrain où, à cent pas de lui, une source ombragée de vieux saules s'était creusé un réservoir.

Là, dans l'herbe épaisse s'agitait un personnage dont la mine et l'occupation parurent intéresser particulièrement le voyageur. Guêtré jusqu'à mi-jambes, vêtu d'une redingote brune, il était agenouillé sur la pelouse et fouillait ardemment le sol, à l'aide d'un outil qui tenait de la bêche et de la spatule; à côté de lui, une boîte de fer-blanc de forme oblongue scintillait au soleil couchant et s'entre-bâillait, laissant voir des plantes fraîchement cueillies. Il avait rejeté son chapeau de paille en arrière, et, comme il se trouvait à peu de distance, le voyageur pouvait saisir le jeu de sa physionomie mobile et passionnée. — Son front haut et dégarni, son œil petit et vif, son nez d'aigle et ses lèvres spirituelles, tout chez lui était en mouvement. Sa figure longue avait, sous le hâle et malgré les négligences d'une toilette un peu rustique, une expression fine et distinguée. Il était grand, maigre, et paraissait encore vert et vigoureux, bien qu'il approchât de la cinquantaine. Au

bout de quelques instants, il déterra avec mille précautions une plante terminée par un oignon, et alors ses traits exprimèrent une satisfaction complète; ses lèvres sourirent, ses yeux scintillèrent. Avec une vivacité nerveuse, il chercha dans sa redingote une loupe et examina minutieusement sa trouvaille, qu'il enferma ensuite avec soin dans l'étui de fer-blanc; puis il se frotta les mains, jeta prestement la boîte sur son épaule, et, descendant le coteau d'un pas allègre, disparut derrière les haies d'aubépine.

Après être resté encore un moment absorbé dans sa contemplation, le voyageur talonna son cheval, longea de maigres champs de blé noir et de *garouille* (maïs) et s'enfonça sous une châtaigneraie terminée par une vaste brande couverte d'ajoncs et de bruyères. Le jour tombait; à mesure que le soleil descendait vers les arbres, le murmure lointain de la rivière semblait grandir; une voix de pâtre, à l'autre extrémité de la brande, chantait sur un ton lent et mélancolique une vieille ballade très-populaire dans l'Ouest:

> Le beau soldat de guerre
> Revient,
> Revient droit chez son père:
> Bonjour, mes père, mère,
> Frères, sœurs et parents.
> Et où est donc ma mie,
> Que mon cœur aime tant?

Son père lui répond :
Ton amie, elle est morte,
Elle bien loin d'ici.
Son corps est dans la terre,
Son âme en paradis.

Plus que jamais plongé dans sa rêverie, le jeune homme continuait à chevaucher paisiblement dans le sentier sablonneux, quand il fut tout à coup rappelé à la réalité par un brusque écart de son cheval et par les aboiements furieux d'un chien. Au même moment, un paysan qui sommeillait couché en travers du chemin s'éveilla en sursaut et se dressa devant lui. C'était un garçon d'une trentaine d'années, petit, brun, maigre et vêtu de droguet en lambeaux. Il saisit le cheval par la bride, et le contenant d'une main : « On crie gare au moins, » s'écria-t-il d'une voix rude. Le chien aboyait toujours, et le bidet effrayé commençait à regimber. « Faites taire votre chien, dit le voyageur impatienté, et laissez le chemin libre. »

Le paysan, sans lâcher la bride, regarda de côté son interlocuteur ; ses yeux fauves petillèrent sous son feutre à larges bords, et d'un ton plein d'une sauvage amertume : « Ouais, dit-il, maître Jousserant, est-ce ainsi que vous voulez écraser le monde pour votre bienvenue ? — Qui êtes-vous donc, vous ? » s'écria le jeune homme que la colère commençait à gagner. Le paysan haussa les épaules. « Qui je suis ? Demandez-le aux gens du moulin, ils vous le diront, puisque vous ne me reconnaissez

point. » Il lâcha la bride, et sifflant son chien: « Paix, Rougeaud! paix! viens çà! Nous ne sommes point chez nous ici! » Il sauta sur le talus et disparut dans la brande, laissant le jeune homme ébahi et pensif. Le cheval, rendu à la liberté et sentant le voisinage de son écurie, se mit à trotter, et descendit rapidement la rampe qui mène aux Ages. Déjà, du haut du chemin encaissé entre deux talus plantés de cormiers, on pouvait distinguer le moulin et entendre le frais bouillonnement de la Charente, qui se partage en cet endroit, et semble bercer dans ses bras des îlots boisés, reliés entre eux par des passerelles moussues. Au tic-tac du moulin, au murmure de l'écluse se mêlait le bruit du battoir de quelque lavandière attardée. Le soir était tout à fait venu, et quelques étoiles commençaient à poindre entre les branches. Le cheval tourna brusquement à droite et enfila une avenue de tilleuls, bordée de herses et de chariots, aboutissant à la grand'porte du domaine des Ages. Quelques minutes après le voyageur était reçu au bas du perron par une vieille paysanne coiffée du haut bonnet poitevin et assez alerte, malgré son embonpoint robuste et ses soixante ans sonnés.

« Bonnes gens! s'écria la vieille d'une voix à la fois dolente et câline, vous voilà enfin rendu, monsieur Maurice, et en bonne santé!... Et un peu fatigué par les mauvais chemins! Oui, n'est-ce pas? La *Brune* a le trot si dur!... J'espère que vous avez trouvé notre Sylvain avec la carriole au *Chêne*

vert. Je lui avais recommandé de ne pas s'anuiter avec vos effets, mais il aura pris le chemin des Palatries pour jaser avec Simonne. Quand on est jeune, on est jeune!... Et vous avez grand'faim assurément? »

Pendant cette allocution, Maurice Jousserant avait mis pied à terre et contemplait aux dernières lueurs du crépuscule le vieux logis des Ages avec ses murs noircis, son perron encadré de figuiers bourgeonnants et sa porte cintrée où se tenaient deux servantes, curieuses de voir le jeune maître qui revenait au pays après une absence de cinq années. Il embrassa ensuite rapidement la bonne femme, et ils entrèrent ensemble à la maison. Dans la salle à manger, dont les fenêtres entr'ouvertes donnaient sur le jardin, la mère Jacquet avait préparé le souper. De cette grande pièce pavée de briques et lambrissée de châtaignier s'exhalait l'odeur humide particulière aux appartements longtemps inhabités; mais un clair feu de *javelles* flambait dans la cheminée et réjouissait les yeux. Maurice s'assit et essaya de manger. La fatigue lui avait sans doute ôté l'appétit, car après quelques bouchées il posa sa serviette et se tourna vers la meunière, qui le regardait d'un air de commisération.

« Mère Jacquet, dit-il, j'ai rencontré à une portée de fusil des Ages un garçon de petite taille, maigre et mal accoutré, dont le chien a failli sauter au poitrail de mon cheval. Le connaîtriez-vous par hasard?

— Ah! bonnes gens, si je le connais! s'écria la meunière; ce ne peut être que le gars à Chantepie, l'ancien meunier des Ages, que feu M. Jousserant, votre père, a mis à la porte dans les temps. »

La figure de Maurice s'était rembrunie. « Jacques Chantepie, murmura-t-il, j'aurais dû le deviner... Je croyais que ce garçon s'était fait soldat.

— Oui, monsieur Maurice; mais il est revenu au pays au bout de ses sept ans, et on peut bien dire que lui et son chien sont les deux plus *chétites* bêtes de trois lieues aux entours. Ils vivent à eux deux de braconnage et de maraude. Depuis son retour, il ne passe pas une journée sans rôder près du moulin. Il en veut à votre famille, il en veut à mon homme, qui a remplacé son père, il en veut à Sylvain et à tous les gens des Ages. Je l'ai dit souvent à Jacquet : « ce gars-là nous amènera un jour quelque malheur! » Si on pouvait seulement le faire partir du pays! mais il est protégé par le *Cueilleux d'herbes,* à qui il vend des oiseaux rares et toute sorte de bêtes curieuses qu'il prend aux collets.

— Le *Cueilleux d'herbes?* répéta Maurice étonné, et il pensa involontairement à l'inconnu qu'il avait vu herboriser le long du coteau de l'Hermitage.

— Eh! oui, le *Cueilleux d'herbes,* c'est le nom qu'on donne ici à M. Désenclos, reprit la meunière en souriant.

— M. Désenclos? fit brusquement le jeune homme.

— Eh! M. Désenclos, de Poitiers, qui a épousé Mlle Lucile des Ponteyes, de Saint-Clémentin... Mon pauvre monsieur Maurice, ne vous rappelez-vous plus Mlle Lucile? »

Maurice resta un moment silencieux.

« Mais, reprit-il, M. Désenclos habite donc Saint-Clémentin?

— Voilà tantôt quatre ans qu'il demeure aux Palatries. Il a acheté le domaine à la mort du vieux Dupuis; il a jeté bas les anciennes bâtisses et les a remplacées par une belle maison tout en pierre et en brique, avec des toits en ardoise. Tenez, on voit d'ici les pignons reluire au clair de lune. »

Elle força Maurice à se pencher à la fenêtre, et lui montra du doigt, dans la direction de Saint-Clémentin, de lointaines toitures dépassant les peupliers et argentées doucement par la lune. Tandis que le jeune homme paraissait les considérer avec attention, la meunière continuait: « Ah! monsieur Maurice, c'est le plus beau domaine du pays. M. Désenclos y a dépensé des monts d'or, rien que pour planter les jardins, parce que la jeune dame aime les fleurs. Pauvre mignonne! elle ne pouvait se plaire à Poitiers, elle y séchait d'ennui; mais depuis qu'elle est aux Palatries, elle a repris ses couleurs, elle est fraîche comme une guigne. Elle paraît aussi jeune qu'au temps où elle venait aux Ages avec son père. Vous vous en souvenez, monsieur Maurice?... N'était sa

petite fille qui court sur ses cinq ans, on la prendrait encore pour une demoiselle.

— Elle a des enfants? demanda le jeune homme sans quitter du regard les toitures des Palatries.

— Une fille seulement, mais mignonne! ah! mignonne comme sa mère. Elle n'a rien de son père, Dieu merci! Ce n'est point que je veuille dire du mal de M. Désenclos, il est bon comme le pain; mais, vous savez, monsieur Maurice, — et elle se frappa le front, — il est un peu *hurluberlu,* toujours par voies et par chemins à casser des pierres et à ramasser toute sorte d'*herbailles*... Et puis il s'est laissé enjôler par ce *chétit* gars de Chantepie, et il veut le marier à Simonne, la femme de chambre de Mme Désenclos, l'amoureuse de notre Sylvain. C'est une jolie fille, Simonne, et elle a du bien, sans compter que la jeune dame est sa marraine... Notre Sylvain en est affolé!... »

Maurice n'écoutait plus la meunière; il prit la lampe et souhaita le bonsoir à la bonne femme. Arrivé dans sa chambre, il alluma un cigare et alla s'accouder à la fenêtre ouverte. La rivière bruissait mélancoliquement, et un rossignol chantait au loin, du côté des Palatries, dont la lune illuminait toujours les hautes toitures. En face de ce paysage, dont la physionomie familière n'avait presque pas changé, Maurice crut assister à une sorte de résurrection des émotions de son enfance et de sa première jeunesse. Du groupe de ces fantômes d'autrefois, deux figures surtout se déta-

chaient et passaient devant ses yeux, deux personnalités bien différentes : Jacques Chantepie et Lucile. Par quel singulier hasard Jacques s'était-il trouvé le premier sur son passage, au seuil de son domaine, Jacques, un ennemi dont la sourde haine datait du temps de leur enfance? Maurice se rappela une soirée dans la brande où, au retour de l'école, Jacques et lui s'étaient pris de querelle. Le fils du meunier avait eu le dessus et avait renversé le *petit monsieur* dans une ornière boueuse. Maurice était rentré aux Ages dans un piteux état, et un métayer, témoin de la scène, avait tout conté à son père. Celui-ci avait pris silencieusement son fils par la main et s'était rendu au logis du meunier. Tout ce qui s'était passé alors lui revint vivement à la mémoire. Il revit la pièce sombre, à peine éclairée par une mauvaise chandelle de résine, et le meunier avec son droguet poudré à blanc, sa figure enluminée et ses petits yeux noirs et durs. Chantepie était en train de souper; Jacques, au coin de l'âtre, grignotait un morceau de pain et jetait çà et là des regards sauvages. M. Jousserant formula sa plainte d'une voix brève. Le meunier se leva, prit une houssine, empoigna Jacques au collet et le fustigea sans désemparer. Les coups tombaient drus. L'enfant pâle, les lèvres serrées, les recevait sans pousser même un soupir; mais ses yeux lançaient des éclairs de rage et de menace. Depuis, chaque fois que Maurice avait rencontré Jacques, il avait sur-

pris ce regard haineux attaché sur lui. Le vieux Chantepie, chassé du moulin, s'était pendu à un arbre du bois, Jacques s'était fait soldat, M. Jousserant était mort... Et ce soir, alors qu'il semblait que le temps et les événements eussent emporté jusqu'aux derniers vestiges de cette vieille inimitié, ce soir, dans cette même brande, presque à la même place, Jacques était apparu, la menace dans les yeux et l'injure sur les lèvres, — et c'était M. Désenclos qui le protégeait, M. Désenclos, le mari de Lucile des Ponteyes, le chercheur d'herbes entrevu près de la fontaine de l'Hermitage...

Maurice revit alors l'image rieuse de Lucile, quand elle avait dix-huit ans et qu'elle venait en robe rose se promener aux Ages avec son père. Quel beau temps et quelles bonnes causeries!... Ils s'étaient liés très-étroitement sans se demander si la sympathie qui les entraînait était de l'amour ou de l'amitié; ils s'étaient aimés sans arrière-pensée, sans autre but que celui de s'aimer et de se rencontrer le plus souvent possible. Leur innocente passion s'était vite trahie. La vivacité et l'étourderie qui faisaient le fond du caractère de Lucile, le trouble et l'agitation qui possédaient Maurice, avaient rendu visible pour les plus indifférents ce premier et pur épanouissement de l'amour. Les deux familles s'en étaient émues. Si l'humeur inquiète et l'esprit indécis de Maurice plaisaient médiocrement à M. des Ponteyes, la modeste fortune de Lucile n'était pas suffisante pour vaincre

les répugnances de M. Jousserant. On avait envoyé Maurice à Paris, et pendant son absence M. des Ponteyes, déjà vieux et malade, avait cherché un mari pour sa fille. M. Désenclos s'était présenté; il était riche, galant homme et bien posé dans le pays. Lucile avait lutté pendant quelque temps, et de guerre lasse l'avait épousé : c'est le dénoûment ordinaire, la vieille histoire des premières amours étouffées en pleine floraison. — Maurice se complut à ressaisir les moindres détails de ces chères ressouvenances. Cinq années d'agitation et de courses vagabondes avaient passé sur ces enfantillages de la passion, mais jamais l'image souriante de Lucile ne s'était effacée. Dans ses heures les plus dissipées et les plus tourmentées, Maurice l'avait retrouvée au fond de son cœur comme un médaillon aux couleurs toujours fraîches. Ce soir encore, cette charmante apparition de la vingtième année le ranimait et lui faisait oublier la fatigue et le sommeil. Il se coucha tard et dormit peu.

Pendant les premiers jours qui suivirent son arrivée, Maurice fut tout occupé d'arrangements intérieurs et de règlements d'affaires. Il s'éveillait de bon matin, au chant jovial des coqs de la basse-cour, et contemplait un moment avec une douce satisfaction son moulin aux blanches murailles reflétées par la rivière; puis il descendait, prêtait une oreille distraite et pourtant bienveillante aux doléances de la mère Jacquet, aux comptes du meunier, aux confidences amoureuses de Sylvain

Jacquet, grand garçon de vingt ans, très-expansif et très-ingénu, dont la bouche ne s'ouvrait que pour célébrer les charmes de Simonne. Ainsi peu à peu il se reprenait à la vie des champs, et avec ses habitudes d'autrefois retrouvait ses sensations du temps passé, éparses dans tous les coins du domaine. Le souvenir de Lucile des Ponteyes filtrait goutte à goutte sa subtile liqueur dans son âme et insensiblement la remplissait tout entière. A Paris, une sorte de pudeur l'avait empêché de s'informer d'elle quand il rencontrait des compatriotes; aux Ages, il sentait se réveiller les émotions du premier amour. Il revoyait Lucile comme elle était à dix-huit ans, enfant gâtée, capricieuse et bonne, les cheveux au vent, le rire sur les lèvres, le teint frais comme la feuillée en mai. En redevenait-il amoureux? Il s'en défendait quand il se mettait en face de lui-même, et il était de bonne foi. « Je suis tout heureux de me ressouvenir, écrivait-il à un vieil ami d'enfance, nommé Hubert Grandfief, qui habitait les environs de Saint-Clémentin; je revis dans le passé, et voilà tout. Cinq années ont jeté sur mon roman une couche de cendres, et les cendres ont étouffé la flamme; mais si l'amour s'est éteint, l'affection est restée. Le jour où je rencontrerai Lucile, je lui serrerai loyalement et cordialement la main, comme on étreint celle d'un vieux camarade. » En attendant, il gagnait chaque soir en rêvant le sommet de la colline d'où l'on apercevait les Pala-

tries. Toujours son regard se portait vers ce côté de la vallée; il allait s'asseoir sur une plate-forme de rochers qui domine la rivière, et il y restait jusqu'à l'heure où les lumières des Palatries glissaient dans les arbres comme des étoiles filantes. Il se sentait attiré vers cette demeure, et retenu en même temps par je ne sais quelle crainte. Il n'avait pas encore osé franchir la Charente, qui l'en séparait, lorsque arriva la réponse d'Hubert. Les confidences de Maurice l'avaient alarmé. C'était un esprit droit et sûr, et il savait lire dans le cœur irrésolu de son ami. Le ton de sa lettre était ferme et presque sévère.

« Ta passion, disait-il, s'est changée en amitié, tu n'es plus amoureux de Lucile, est-ce bien sûr? — En conscience, si tu étais marié et qu'on professât pour ta femme une amitié semblable, dormirais-tu sur les deux oreilles? Point amoureux! Mais quand tu parles d'elle, chacune de tes paroles embaume l'amour. Il y a des airs qu'on avait oubliés et qui vous reviennent tout à coup, si on repasse dans le sentier où on les a entendu chanter pour la première fois. Même chose t'arrive... » Puis il continuait en exhortant Maurice à se défier de lui-même et à résister à la tentation de revoir Mme Désenclos. « Sache une bonne fois vouloir, poursuivait-il, et si tu as réellement de l'affection pour Lucile, ne l'expose pas aux médisances de Saint-Clémentin. Surtout pas de visite aux Palatries!... Quand ton courage te pèsera

trop, viens me voir, je me charge de te maintenir dans de fermes résolutions. »

L'épître était longue. « Il est fou ! » murmura Maurice en la froissant avec impatience. — Il fit deux ou trois tours, puis reprit la lettre et la relut lentement. A mesure qu'il lisait, il croyait voir entre chaque ligne la mâle et loyale figure d'Hubert Grandfief. « Eh bien, non ! s'écria-t-il à la fin, il a raison... Je n'irai pas aux Palatries. »

II.

Ainsi que le proclamait la mère Jacquet, on rencontre peu de domaines plus heureusement situés que les Palatries. La maison, bâtie en pierre et en brique dans le style Louis XIII, se dresse à la naissance d'une *coulée* qui débouche en s'évasant peu à peu dans la vallée de la Charente. La façade principale, précédée d'une terrasse, est tournée vers le levant ; on peut, du haut des fenêtres encadrées de jasmins, embrasser d'un coup d'œil tout l'espace compris entre les Ages et Saint-Clémentin, et s'imaginer que l'étroite *coulée* et la vallée avec ses prés, sa rivière et ses bois ne forment qu'un vaste parc aux longues perspectives. Dans ce fertile pli de terrain, abondamment arrosé par l'eau des sources et constamment chauffé par le soleil, la végétation est admirable, et toutes les plantes des contrées méridionales poussent vigoureusement. Les citronniers et les grenadiers y croissent en pleine

terre, les magnolias y épanouissent en juin par milliers leurs opulentes fleurs blanches ; dès le mois d'avril, de larges buissons d'héliotropes exhalent au loin leur exquise odeur. — Tous les matins, Mme Désenclos venait avec sa petite fille s'asseoir sur la terrasse ombragée de platanes. Mme Lucile était bien la reine qu'il fallait à ce délicieux royaume. Petite, mignonne et blanche, elle avait à vingt-quatre ans la grâce ingénue, la mutinerie, l'impétuosité étourdie d'une toute jeune fille. Ses yeux bruns étaient veloutés comme des fleurs de scabieuse ; ses cheveux châtains tombaient en boucles sur ses épaules ; ses lèvres rouges, tantôt retroussées par une coquette moue d'enfant, tantôt entr'ouvertes par un fin sourire, exprimaient un mélange de malice et de bonté. Cette bouche vermeille et ce teint blanc ; ce sourire allant des lèvres aux regards et illuminant comme un rapide coup de soleil cette physionomie mobile; ces boucles brunes sur un cou délicat, voilà ce qui charmait en elle à première vue. Sa fille, Madeleine, âgée de quatre ans, lui ressemblait comme une pâquerette des prés ressemble à une reine-marguerite : c'étaient les mêmes chairs pétries de sang et de lait, les mêmes yeux bruns limpides, la même vivacité nerveuse, le même sourire malicieux.

Peu de jours avant l'arrivée de Maurice, Mme Désenclos, assise à sa place favorite, était occupée à remplir de fleurs deux vases de vieille faïence, tandis que sa fille courait après les papillons. Tout à

coup un pas rapide fit crier le sable de l'allée, et M. Désenclos apparut sur le seuil de la terrasse. Le propriétaire des Palatries embrassa sa fille à plusieurs reprises, puis, s'approchant de sa femme, se mit à fourrager dans les fleurs dont elle emplissait ses vases. « A propos, dit-il, je sais une nouvelle... Notre voisin, M. Jousserant, revient au pays ; on l'attend après-demain aux Ages. »

Mme Désenclos jeta les fleurs dont ses mains étaient pleines ; ses yeux brillaient et souriaient. « Maurice aux Ages ! s'écria-t-elle gaiement, quelle bonne nouvelle ! J'avais toujours dit qu'il y reviendrait.... »

M. Désenclos regarda sa femme d'un air surpris. « Tu connais donc M. Jousserant ?

— Certainement. Ne vous ai-je jamais parlé de lui ? Nous sommes des amis d'enfance, et, ajouta-t-elle en riant, Maurice me faisait la cour quand je jouais encore à la poupée. Je lui demandais des conseils sur mes lectures, et il me grondait quand je lisais trop de romans... Oh ! c'était un sermonneur et un original ! Quelle joie de le revoir et que de choses nous aurons à nous dire ! »

M. Désenclos n'écoutait déjà plus sa femme. Il était tout absorbé par l'examen d'une plante trouvée parmi les fleurs éparses aux pieds de Lucile. Au bout de quelques instants, il s'aperçut qu'il avait oublié sa loupe et s'éloigna lentement, emportant avec lui le précieux brin d'herbe.

Lucile s'était accoudée à la balustrade et contem-

plait la vallée de la Charente. Ses yeux remontèrent le cours de la rivière jusqu'aux Ages. Les toitures brunes de la vieille maison se montraient au-dessus des îlots boisés, et par moments des bouffées d'air tiède apportaient jusqu'aux Palatries le bruit du moulin. Il y avait autour de la jeune femme, dans les cytises aux grappes jaunes, dans les aubépines roses et les chèvrefeuilles, un voluptueux bourdonnement d'abeilles ; les pétales blancs et vermeils des pommiers en fleur se détachaient à la moindre brise et tournoyaient dans l'air en répandant un suave parfum de renouveau. « Maman ! maman ! il pleut des fleurs, s'écria la petite Madeleine. » Avec un mouvement impétueux, Lucile prit sa fille dans ses bras et la couvrit de baisers, entremêlant ses caresses de tendres paroles. « Toi, disait-elle, tu es ma mignonne aimée ! tu es mon adoration !... » et les baisers pleuvaient plus nombreux que les fleurs des pommiers. Lucile en ce moment se sentait environnée d'une atmosphère de tendresse ; en elle et autour d'elle, tout était joie : les Palatries en fleur, sa fille si charmante, cette matinée de printemps si délicieuse, et Maurice, l'ami d'autrefois, Maurice qui allait revenir !

Pendant ce temps, M. Désenclos, assis sous un cytise, était plongé dans la contemplation de la plante ramassée aux pieds de sa femme. C'était une simple pâquerette, mais elle venait de lui ouvrir tout un monde d'observations et de découvertes. Armé d'une loupe et de petites pinces, il l'étudiait

dans ses moindres détails organiques, et sa physionomie, sérieuse ou indifférente lorsqu'il s'agissait des accidents de la vie ordinaire, prenait pendant cette étude une expression d'animation joyeuse et d'inspiration enthousiaste. Les pensées qui s'agitaient en lui se traduisaient non-seulement par de petits gestes nerveux et rapides, mais par des interjections énergiquement accentuées, comme s'il se fût agi de répondre à quelque contradicteur invisible. Il avait enfourché son grand dada scientifique et chevauchait au grand galop dans le champ des hypothèses. — Il était à cette époque absorbé et passionné par une question physiologique d'un ordre élevé : la vie des plantes. Ses études d'entomologie lui avaient permis de constater avec certitude l'existence de l'intelligence chez les insectes. Il s'agissait maintenant de descendre encore quelques degrés de l'échelle et de prouver la vie, — la vie consciente, — des végétaux. Ce courant d'intelligence dont il avait pu retrouver la trace plus ou moins apparente à tous les degrés de la vie animale tarissait-il brusquement? La plante, dont l'organisation a tant d'analogie avec celle de l'animal, la plante était-elle une merveilleuse machine ou un être sensible et intelligent? avait-elle une âme? Tels étaient les difficiles problèmes qui préoccupaient M. Désenclos et qui avaient pris une grande place dans sa vie. De patientes et minutieuses expériences pratiquées sur des sensitives lui avaient déjà fait entrevoir des lueurs de certitude.

Il ne tenait pas la vérité, mais il la pressentait. La vue de cette pâquerette, dont les fleurons épanouis au soleil s'étaient subitement refermés à l'ombre, avait ouvert une nouvelle voie à ses explorations, et il s'y enfonçait avec l'ardeur d'un chercheur convaincu. — Après une longue analyse qui dura presque une heure, il se releva tout joyeux, et il secoua victorieusement la petite pâquerette au-dessus de sa tête : il avait constaté un nouveau fait à l'appui de son hypothèse; il foulait d'un air fier et glorieux le gazon de ses pelouses; il était heureux, et, comme sa femme, il trouvait le bleu du ciel splendide, les pommiers admirables et la matinée délicieuse.

Lucile, elle, était restée sous les platanes de la terrasse, et, toujours les yeux tournés vers les Ages, elle pensait au retour de Maurice. Une femme plus expérimentée et plus savante se serait effrayée de cette soudaine explosion et se serait demandé si l'ancien amour était bien éteint, si la présence de Maurice aux Ages n'avait pas ses embarras et ses dangers. Lucile n'y songeait pas. Elle se réjouissait de ce que son amitié pour Maurice n'avait pas diminué, sans chercher à démêler s'il n'y entrait pas un peu d'alliage. Elle n'avait ni habileté ni expérience. Elle avait conservé à vingt-quatre ans les illusions, les naïvetés, l'humeur capricieuse, indépendante et presque sauvage qu'elle devait à son éducation exceptionnelle. — Sa mère était morte en la mettant au monde. Son père, vieux

magistrat très-docte et très-affairé, partageait ses journées entre le tribunal et son cabinet de travail, et ne s'occupait d'elle que pour la gâter. Elle avait été élevée au fond d'une des maisons les plus solitaires de Saint-Clémentin, entre une vieille bonne et une chèvre aussi fantasque et aussi sauvage qu'elle. On ne l'avait jamais envoyée au couvent; une maîtresse de piano et un professeur du collége avaient été chargés de son instruction; quelques livres pris un peu au hasard dans la bibliothèque de son père l'avaient complétée. Il y avait dans cette éducation une lacune énorme que les conseils et le dévouement d'une mère eussent seuls pu combler. Lucile ne savait rien de la vie. Elle n'avait entrevu le monde que deux ou trois fois dans de petits bals donnés par la bourgeoisie de Saint-Clémentin. Le seul événement de sa jeunesse avait été sa rencontre avec Maurice et la vive amitié qui s'en était suivie. Après son mariage, M. Désenclos, sans cesse absorbé par l'étude des insectes et des plantes, l'avait emmenée dans une nouvelle solitude où il la traitait en enfant et continuait les gâteries de son père. Depuis qu'elle habitait les Palatries, elle n'avait connu intimement qu'une voisine de campagne, nommée Mme de Labrousse, légère et frivole personne qui ne pouvait guère lui apprendre le sérieux de la vie. — Ayant vécu loin de la société des femmes, Lucile ne savait rien des petites finesses féminines. Elle ignorait l'art de calculer avant d'agir et de se conduire suivant les

règles de l'étiquette mondaine. Elle avait grandi et s'était épanouie comme les fleurs qui peuplaient le jardin abandonné de son père, — à la bonne aventure. C'était une enfant expansive, généreuse, sensible, mais aussi une enfant terrible et gâtée, s'imaginant qu'il suffisait de tendre la main pour cueillir le fantastique objet de ses désirs, comme on cueille une mûre aux buissons du chemin. Elle était, en un mot, merveilleusement organisée pour s'exposer en plein danger, y jeter par dévouement sa réputation et son cœur et les en rapporter brisés.

Trois jours après, Simonne lui annonça que M. Jousserant était arrivé aux Ages. Sylvain Jacquet était venu dès l'aube répandre la nouvelle aux Palatries, et Simonne, tout occupée de son nouvel amoureux, ne tarissait pas sur le chapitre de Maurice et des gens du moulin. « Tu aimes donc Sylvain maintenant? dit gaiement Lucile; tu sais cependant que M. Désenclos veut te marier à Chantepie... Te voilà avec deux amoureux! Prends garde, ma fille, Chantepie est jaloux! — Pourtant, répondit Simonne, je ne puis épouser un vagabond comme Chantepie... Sylvain, lui, est un bon ouvrier et un beau garçon. Savez-vous ce qu'il m'a dit, madame? Que M. Maurice revient au pays pour tout de bon, et qu'il est bien changé à son avantage. Il est bien plus vivant et plus parlant qu'au temps passé. Il fera valoir le moulin lui-même, et Sylvain prendra la place du père Jacquet, qui devient vieux... »

Quand Simonne fut partie, Lucile se mit à la fenêtre et trouva que la vallée avait un air de fête. Les vieux toits des Ages paraissaient rajeunis au milieu de la verdure nouvelle des tilleuls. La rivière semblait chanter tout là-bas l'hymne du retour de Maurice, et lui, sans doute, était en ce moment derrière ces ramées, allant et venant le long de la Charente, reconnaissant chaque place et songeant peut-être au temps jadis. — Elle ne l'avait pas oublié, elle non plus, le temps passé. Quelquefois il lui semblait que ses dix-huit ans n'étaient pas finis, qu'elle avait dormi pendant des années, que le réveil était sonné, qu'elle allait s'élancer de nouveau dans la vie et retrouver sa jeunesse au point où elle l'avait laissée le jour du départ de Maurice. — Maurice !... ce nom résonnait singulièrement à ses oreilles. — Sans doute il allait venir faire sa visite aux Palatries, demain peut-être ou après-demain, et déjà elle songeait à l'accueil qu'elle lui ferait et à tout ce qu'ils auraient à se dire. Le lendemain et le surlendemain se passèrent, deux semaines s'écoulèrent, et Maurice Jousserant ne parut pas aux Palatries. C'était à n'y pas croire !... Avait-il donc fait une nouvelle absence ?

Non, Maurice était aux Ages ; mais il s'était promis de résister courageusement à la tentation, et il se tenait parole. Les sages remontrances d'Hubert Grandfief n'avaient pas été perdues ; Hubert l'avait exhorté à la lutte, et il luttait de son mieux. Pen-

dant la matinée, il s'imposait de longues tâches afin de rester forcément à la même place; mais, quand venait le soir, il sortait, poussé par un invincible besoin d'agitation, et ses promenades se bornaient à de longs circuits autour des Palatries; seulement chaque jour le cercle se rétrécissait, et les chemins choisis pour le retour le rapprochaient de plus en plus de la demeure de Lucile. Un soir, vers la fin de la troisième semaine, Maurice prit pour rentrer aux Ages un chemin creux qui lui parut, à première vue, descendre droit au fond de la vallée. Il suivait donc en toute confiance la pente de ce sentier vert, bordé de hautes aubépines. Tout à coup il déboucha dans une longue avenue de noyers aboutissant à une porte cintrée et à un grand mur, et il reconnut les Palatries. Il s'arrêta; mais au lieu de rebrousser chemin il voulut aller jusqu'à la grille et contempler au moins un moment cette demeure près de laquelle le hasard venait de le jeter. Au même instant, la porte s'ouvrit, et Mme Désenclos parut sur le seuil.

Elle donnait une main à sa fille, et de l'autre portait une cruche de grès qu'elle allait remplir à une source voisine, renommée pour la légèreté de ses eaux. Maurice resta immobile, et son cœur se mit à battre violemment. Elle était là, devant lui, l'amie d'autrefois, la Lucile de ses premiers rêves; il n'avait que quelques pas à faire pour lui serrer la main et lui parler, pour entendre cette voix fraîche, qu'il n'avait pas entendue depuis si long-

temps... Elle s'avançait lentement, réglant sa marche sur celle de sa petite fille et baissant les yeux pour ne pas rencontrer le regard de Maurice, car elle l'avait vite reconnu. Quand elle pensa être près de lui, elle releva brusquement la tête... et le vit s'éloigner à grandes enjambées et disparaître bientôt au bout de l'avenue. Il avait été fort jusqu'à la fin, et s'enfuyait, étonné et désolé à la fois de son courage.

Lucile pâlit. Il n'y avait plus de doute cette fois : non-seulement il ne venait pas chez elle, mais il la fuyait, il ne voulait pas la voir. Elle s'assit près de la fontaine et regarda machinalement la cruche s'emplir et glisser jusqu'au fond... Elle resta ainsi longtemps assise. De légers cercles se formèrent tout à coup sur la surface calme du réservoir... Qui les avait produits? L'aile d'un insecte ou la chute d'une larme? « Maman! maman! » dit enfin la petite Madeleine... Lucile trempa dans l'eau son bras nu, et, se relevant avec la cruche ruisselante, regagna à pas lents les Palatries. Elle songeait avec dépit à l'étrange conduite de Maurice. Elle était à la fois attristée et irritée. Dans sa pensée, l'arrivée de M. Jousserant devait rompre la monotonie de sa vie campagnarde. Elle se sentait tout heureuse de le recevoir au milieu de ses Palatries en fleur et de lui faire admirer tous les enchantements de son petit royaume. Elle attendait sa visite avec une impatience enfantine, mais aussi avec une complète certitude...

Maintenant il fallait se résigner à une certitude toute contraire. — Pourquoi Maurice la fuyait-il ? Comme cinq années changent l'humeur et l'esprit des gens !...

Alors elle s'enfonçait dans ses souvenirs comme pour y chercher une consolation. Tout en suivant les allées du confortable jardin des Palatries, elle se rappelait le temps où à Saint-Clémentin, jeune fille, elle se promenait dans les sentiers herbeux du jardin de son père. Il n'y avait là ni plantes exotiques ni eaux jaillissantes : on y voyait seulement quatre carrés bordés de fraisiers avec de maigres plates-bandes plantées de poiriers moussus, entre les troncs desquels fleurissaient sans culture des jacinthes au printemps et des reines-marguerites à l'automne ; au fond, deux vigoureux plants d'héliotropes, un abricotier plein-vent et un puits aux profondeurs sonores, enfin des murs croulants où une vigne échevelée étalait ses pampres qu'on ne taillait jamais. Tout cela était pauvre et mesquin, mais que de joies et que de beaux rêves étaient éclos dans ce jardinet abandonné ! Comme les jacinthes y exhalaient de molles odeurs dès la fin de mars, quand au lendemain d'un bal ou d'une excursion aux Ages, Lucile venait s'y recueillir et rassembler ses souvenirs de la veille ! En été, lorsque les martinets aux ailes rapides passaient en sifflant au-dessus des vieux murs, elle suivait leurs longs circuits avec bonheur, en songeant qu'ils allaient du côté du moulin, et le soir,

quand les claires sonneries du village de Savigné s'envolaient jusqu'à Saint-Clémentin, elle saluait gaiement leurs voix en pensant qu'elles avaient passé par-dessus la maison de Maurice...

Tandis que Mme Désenclos rentrait aux Palatries, Maurice, le cœur troublé, traversait la prairie des Ages. Les conseils d'Hubert Grandfief avaient fait impression sur son âme honnête, et il s'était sérieusement efforcé de les suivre; mais si ses intentions étaient droites, sa volonté n'était pas assez fortement armée pour lutter contre les mouvements de son cœur. Les liens dans lesquels il s'était lui-même emprisonné s'étaient détendus peu à peu. Sa rencontre avec Lucile porta un coup terrible à ses résolutions. Ce soir-là, pendant le souper, son silence fit le désespoir de la mère Jacquet. Son corps était aux Ages, mais sa pensée était demeurée dans l'allée des noyers, près de la fontaine. Il se replaçait mentalement en face de Mme Désenclos, et cette fois il ne s'enfuyait plus, il allait au-devant d'elle et lui tendait la main. Il lui semblait voir Lucile sourire, il croyait entendre sa jolie voix nette et bien timbrée; puis, retombant dans la réalité, il maudissait sa fuite ridicule et se mettait à échafauder de nouveaux rêves. Ce fut l'occupation de toute sa nuit.

Il y songeait encore le lendemain matin quand il sortit du logis. Il retourna à l'allée des noyers, mais il n'osa pas s'avancer jusqu'auprès de la fontaine, et rebroussa chemin après avoir un moment

contemplé la porte des Palatries. Comme il s'en revenait tout rêveur par un étroit sentier qui côtoie les prés, il entendit tout à coup une voix de femme prononcer son nom; il releva la tête et aperçut entre les rameaux d'une haie de néfliers les longues boucles et la figure moqueuse de sa voisine, Mme de Labrousse. Devant la mine ébahie de Maurice, elle partit d'un éclat de rire, puis, écartant les branches, montra sa tête blonde coiffée d'un chapeau de paille.

Mme Césarine de Labrousse était une femme de taille moyenne, grassouillette, vive, pétulante, avec des airs de tête évaporés. Elle avait plus de quarante ans; mais grâce à ses cheveux d'un blond ardent, grâce à son teint frais, elle pouvait facilement n'en avouer que trente-cinq. Veuve, riche et d'une santé robuste, elle avait sans cesse le rire aux lèvres et le pied levé pour courir à une partie de plaisir. Elle était naïvement égoïste, et, sans être foncièrement méchante, suffisamment vaniteuse, insouciante et bavarde pour faire beaucoup de mal tout naturellement, comme les ronces font des piqûres. A Saint-Clémentin, on jasait fort sur son compte. Ses meilleurs amis avouaient qu'elle était un peu coquette; les indifférents la déclaraient légère, et ses ennemis disaient nettement qu'elle avait jeté son bonnet par-dessus les moulins.

« Eh! bonjour, monsieur Jousserant, cria-t-elle ironiquement à Maurice, venez-vous enfin me faire votre visite? Il n'est que temps! »

Le jeune homme, embarrassé, s'excusa du mieux qu'il put; mais la veuve, après lui avoir longuement reproché sa sauvagerie, jura qu'elle se brouillerait avec lui, s'il ne réparait son oubli promptement. « Promettez-moi, dit-elle, de venir chez moi jeudi soir... Nous pêcherons des écrevisses aux flambeaux, puis nous souperons en plein air. J'ai invité tout Saint-Clémentin, et nous aurons M. et Mme Désenclos des Palatries... Je compte sur vous. »

Ils se séparèrent, et Maurice rentra aux Ages en se reprochant sa lâcheté. Il n'en partit pas moins le jeudi suivant pour le domaine de la Commanderie, qu'habitait Mme de Labrousse.

Lorsqu'il arriva, à la brune, les invités étaient déjà descendus dans la prairie; mais il chercha en vain parmi eux Mme Désenclos. La pêche commença. Les jeunes filles allumèrent des lanternes et les suspendirent aux saules de la rive; les jeunes gens préparèrent les amorces et plongèrent les *balances* dans l'eau. Mme de Labrousse accapara Maurice et le promena à travers les bouquets d'aulnes et les massifs de saules, sous prétexte de visiter les balances. Elle s'appuyait sur son bras, et comme le sol était fort inégal, au moindre faux pas, elle se cramponnait à son cavalier en jetant de stridents éclats de rire qui agaçaient les nerfs de Maurice. La nuit était tombée tout à fait; une soudaine lueur glissa le long des châtaigniers et parut se diriger vers le bord de l'eau. On entendit des pas

et des voix se rapprochant de plus en plus. « Je parie que c'est Mme Désenclos ! s'écria la pétulante veuve, et, quittant le bras de Maurice, elle courut au-devant des nouveaux venus. Resté seul, le jeune homme s'appuya contre un saule, et son cœur se mit à battre. Il distingua bientôt une robe claire se détachant du fond noir des aulnes, et il entendit ces paroles prononcées par une fraîche voix argentine :

« C'est moi ! Je suis en retard parce que M. Désenclos est rentré fort las d'une de ses courses ; il s'est couché et m'a chargée de l'excuser. Le président est venu me prendre, mais il ne connaît pas le chemin des prés, et nous avons failli deux fois tomber à l'eau. »

Maurice vit Lucile au bras du vieux président se diriger de son côté, accompagnée par Mme de Labrousse.

« Il faut que j'aille retrouver mon cavalier, disait la veuve.

— Qui donc ? reprenait la voix argentine.

— M. Maurice Jousserant.

— Ah ! »

Maurice se sentait pâlir.

« Cette fois, pensait-il, il faut réparer ma sottise. »

Elle n'était plus qu'à deux pas de lui ; il s'approcha et lui dit bonsoir d'une voix joyeuse, mais tremblante ; en même temps sa main s'avança pour toucher la sienne.

« Bonsoir, monsieur, » répondit-elle d'un petit ton sec, et, lui tournant le dos, elle courut vers les jeunes filles, qui levaient les balances.

Maurice resta un moment stupide, puis, réfléchissant au ridicule de sa position, il reprit son sang-froid et adressa de nouveau la parole à Mme de Labrousse.

La pêche fut abondante, et quand vers neuf heures on se retira, les filets étaient pleins d'écrevisses. On rentra à la Commanderie, où les grands parents, que la promenade n'avait pas tentés, attendaient les pêcheurs en se livrant à une interminable partie de boston. Le souper fut très-gai. Maurice, que la veuve avait placé à sa droite, avait avec elle une conversation animée, et montrait une gaieté nerveuse qui émerveillait les convives. Une seule fois il jeta un regard furtif sur Mme Désenclos : elle était assise près d'une fenêtre et contemplait par moments le jardin d'un air boudeur et ennuyé... Quand on se sépara, il était près de minuit. Les Saint-Clémentinois, précédés de leurs servantes portant des falots, reconduisirent Mme Désenclos jusqu'aux Palatries. En chemin, il ne fut question que de Maurice.

« Comme il est devenu aimable, dit la femme du notaire; il était si maussade autrefois!

— Eh! eh! insinua le notaire, Mme de Labrousse le trouvait fort de son goût... Elle s'est mise en frais pour lui.

— Césarine est si coquette! dit la notairesse.

— Et si inconséquente! soupira une vieille fille.

— Bah! répondit le président, c'est une jolie femme qui tire les derniers pétards de son feu d'artifice; le beau mal quand elle aurait choisi M. Jousserant pour le bouquet!

— Fi! quelle horreur! » s'écrièrent les dames.

On était arrivé à la porte des Palatries. Mme Désenclos souhaita rapidement le bonsoir à ses compagnons de route et se hâta de rentrer. Tout dormait dans la maison. Elle gagna la chambre où elle couchait près de sa fille et s'y enferma. Un vif dépit l'agitait. Elle était mécontente de sa soirée, mécontente d'elle-même et des autres. Elle se reprochait d'avoir accueilli Maurice si durement, et elle en voulait à Maurice d'avoir supporté cet accueil avec autant de philosophie. Elle se rappelait les coquetteries de Mme de Labrousse, les compliments et l'entrain de M. Jousserant; pour la première fois elle se sentait des mouvements de jalousie. « Les hommes sont étranges! se disait-elle en arrangeant ses cheveux devant la glace. Comment peut-on s'amouracher d'une femme de quarante ans qui a les cheveux roux et les traits tirés? » Elle trouvait la conduite de Maurice inexplicable. Quels griefs pouvait-il avoir contre elle? Elle l'avait reçu froidement à la vérité, mais n'en avait-elle pas le droit après sa fuite de l'autre soir, et d'ailleurs n'aurait-il pas dû deviner que cette bouderie n'était pas sérieuse?... « Oh! pensait-elle, si je pouvais seulement avoir avec lui une explication! » Elle passa une

partie de la nuit à songer à Maurice, et le matin, en s'éveillant, elle pensait encore à lui. — Peu à peu et sans qu'elle s'en rendît compte, son premier amour reprenait possession de son cœur, comme certaines plantes aux racines vivaces et profondes repoussent à la place même d'où elles avaient été arrachées : on les croyait mortes, elles n'étaient que mal ensevelies; le printemps d'après, elles jaillissent tout à coup du sol en jets verdoyants et se mettent à refleurir jusqu'au moment où les sarcleurs, avec le fer et le feu, viennent les déraciner pour toujours.

Maurice était rentré chez lui fatigué et mécontent. La vie de campagne aux Ages lui avait un moment souri; maintenant il la trouvait lourde, monotone, insupportable... Son humeur inquiète et vagabonde reprit le dessus, et il passa le reste de la nuit à rouler dans sa tête des projets de voyages lointains. Le lendemain, il annonça brusquement à la mère Jacquet qu'il comptait retourner à Paris dans trois jours. La meunière ouvrit de grands yeux et joignit les mains, puis vinrent d'interminables lamentations. Qu'allait devenir le moulin? et comment Sylvain allait-il faire maintenant pour décider Simonne à l'épouser? Il comptait sur l'appui de M. Jousserant pour vaincre les résistances de M. Désenclos; il avait espéré que tout s'arrangerait le jour de la *ballade*. « Ah! si M. Maurice restait seulement au pays jusqu'après la *ballade!...*

— Quelle *ballade?* dit Maurice.

— Ah ! notre maître, pouvez-vous avoir oublié la *ballade* du lundi de la Pentecôte, la *ballade* du Puits-Carré ? On y va de Ruffec et de Charroux, et tout Saint-Clémentin y court. Les danses sur la brande, les avez-vous oubliées ? Les plus belles dames du pays y viennent danser. »

Maurice devint songeur. La mère Jacquet vit qu'il était ébranlé et continua : « Assurément Mme de Labrousse y sera et aussi la jeune dame des Palatries... Ah ! monsieur Maurice, par amitié pour notre Sylvain, ne partez au moins qu'après la *ballade.*

— Nous verrons, » murmura Maurice en s'éloignant tout pensif.

Le dimanche soir, M. Désenclos dit à sa femme, qui prenait le frais sur la terrasse : « Eh bien, notre voisin M. Jousserant est déjà las de la campagne. Il paraît qu'il s'ennuie aux Ages, et qu'il a l'intention de retourner à Paris après la ballade du Puits-Carré. »

Lucile garda le silence et continua de contempler le jardin ; mais au fond de son cœur, tandis que parlait M. Désenclos, un sentiment impétueux s'agitait. « Oh ! se disait-elle, je ne le laisserai pas partir ainsi, et je saurai auparavant pourquoi il m'en veut. »

III.

La brande du Puits-Carré avait revêtu ses plus beaux habits, quand le soleil du lundi de la Pen-

tecôte lui envoya son premier salut. Ses pelouses étendaient au loin leur gazon moite de rosée ; sur cette verdure bleuâtre, des oasis de bruyères et d'ajoncs se détachaient mollement, et d'espace en espace un vieux châtaignier au tronc creux tordait ses branches encore vigoureuses et étendait presque au ras du sol sa magnifique verdure. Au premier rayon, ce fut sur toute la brande silencieuse un splendide scintillement. Une alouette s'élança d'une touffe de genêts et, battant des ailes, monta en chantant vers le ciel d'un bleu profond ; une seconde prit son essor, cent autres les suivirent, et au silence succéda une musique joyeuse qui paraissait tomber du haut du ciel. Ce fut le signal du réveil et de l'agitation. Bientôt dans les chemins verts on entendit le sourd roulement des roues, et au pas lent et mesuré des bœufs débouchèrent dans la brande des chariots chargés de tables, de bancs et de tentes, indispensables éléments de la *ballade.* Les cabaretiers en plein vent assujettirent leurs toiles à des piquets et y déposèrent les provisions de la journée : quartauts de bière, poinçons de vin d'Angoumois, chapelets de *tourtisseaux* et de *craquelins,* fromages de Ruffec sentant la noisette, anguillettes de Charente toutes prêtes pour la friture. Sur quatre tonneaux, à l'ombre d'un large châtaignier, l'entrepreneur du bal établit son orchestre. Plus loin, des arracheurs de dents et des saltimbanques fixèrent leurs maisons roulantes.

Peu à peu chaque chemin vert amena son contin-

gent. Tantôt c'étaient des mules de Linazais trottant à la file et conduites par un maquignon en blouse bleue, tantôt un jeune garçon aiguillonnant des bœufs qui marchaient d'un pas tranquille et poussaient des mugissements inquiets, tantôt une paysanne en coiffe blanche juchée sur un âne entre deux paniers de cerises nouvelles, ou bien un vieux fermier des environs de Confolens portant encore le tricorne de feutre, les culottes courtes avec l'habit de droguet, et se balançant gravement sur son cheval. Une petite *pastoure* à la cape de bure poussait devant elle une bande de *pirons* (oies); une vieille femme au dos courbé comme la lame d'une serpe traînait à sa suite deux biquets récalcitrants; puis, par groupe de trois ou de quatre, arrivaient de toutes parts les jeunes gens qui voulaient se *gager*. Ils étaient tous endimanchés et portaient comme signe distinctif un brin de verdure, les filles à leur corsage, les garçons à leur chapeau. Cette ballade était en effet à la fois une fête, un marché et une foire aux domestiques, — une *louée*. En Poitou, les domestiques à l'année se louent ordinairement au mois de septembre, à la Saint-Michel; mais cette *louée* était surtout réservée anx gens de journée qui engagent leurs services pour la durée de la *fauchaison* ou de la *métive* (la moisson).

A midi, la brande devint tumultueuse et toute bourdonnante : les buveurs s'attroupaient autour des cabarets, les maquignons et les chalands s'interpellaient; les saltimbanques commençaient leur

boniment à grand renfort de grosse caisse et de cloches fêlées; hennissements, bêlements plaintifs, détonations, fanfares, chansons, cris de femmes et pleurs de marmots, tout cela se confondait en un concert étrange. Enfin les violons et la vielle donnèrent le signal, et le bal commença.

Vers la même heure, Simonne, dans ses plus beaux atours, quittait les Palatries et se dirigeait vers les Ages. Au moment où elle mettait le pied dans le chemin des prés, elle poussa un petit cri et fit un mouvement en arrière : Jacques Chantepie était devant elle.

Jacques, lui, n'avait pas fait toilette; sa barbe était en désordre, et sa blouse déchirée. Sa physionomie gardait son expression de sauvagerie habituelle; avec de beaux traits et un air de vivacité intelligente, ce garçon avait un aspect désagréable : les lignes de sa bouche et de son nez aquilin étaient pures et fières, mais son front était bas; ses yeux bruns étaient grands et pleins de feu, mais d'épais sourcils les couvraient à demi, et leur regard avait je ne sais quoi de fauve et d'oblique. « Oh! Simonne, dit-il d'une voix rude, je t'ai fait peur. Te voilà bien belle dès le matin; tu vas à la ballade apparemment?

— Apparemment, dit la jeune fille d'un ton froid, et elle voulut passer outre.

— Et, continua-t-il en lui barrant le chemin, tu comptes prendre en passant le beau meunier des Ages, Sylvain Jacquet?

— Pourquoi ne le prendrais-je point, s'il m'offre sa compagnie? Il a assez bonne renommée pour qu'on n'ait point à rougir d'être vue avec lui.

— Dis donc tout de suite que tu l'aimes! s'écria Jacques avec une rage concentrée.

— Je n'ai de compte à rendre à personne, et d'ailleurs qui m'empêcherait de l'aimer? Je n'ai rien promis à qui que ce soit.

— En es-tu bien sûre, Simonne? Il ne suffit point de dire : Je n'ai rien promis, pour se croire libre. Il y a des actions et des regards qui engagent autant que des paroles. Quand je te faisais danser l'an dernier aux ballades, et que je te reconduisais le soir aux Palatries, je n'aurais jamais cru que ton cœur changerait si précipitamment. Il n'était point question de Sylvain alors; mais depuis le retour du maître des Ages le vent a tourné.

— Si j'ai changé, répondit vivement Simonne, c'est que toi aussi tu as changé. Je voulais bien pour promis d'un brave garçon prêt à faire honneur à sa femme, mais je ne veux point d'un braconnier qui ne pourrait seulement gagner le pain de ses enfants.

— Tu aimes mieux un valet de moulin obligé de baisser le nez devant son maître.

— J'aime mieux un garçon qui travaille. Ouvrier ou domestique, peu importe! »

Chantepie resta un moment pensif, puis la dévorant du regard et frappant le sol avec son bâton :

« Au revoir, Simonne! » dit-il brusquement, et il partit à travers les prés.

Simonne trouva la mère Jacquet sur le seuil du moulin. Sylvain, vêtu de droguet neuf des pieds à la tête, se promenait impatiemment le long du bief. Ils s'acheminèrent ensemble vers le Puits-Carré. Quand ils arrivèrent sur la brande, la ballade était dans tout son éclat; les buveurs, pressés autour des tables, chantaient à tue-tête; les danseurs, sous les châtaigniers, sautaient de toute la force de leurs jarrets. Dès que des jeunes gens avaient été *gagés,* ils accouraient à la danse. C'était pour tous le dernier jour de liberté, pour beaucoup c'était aussi le dernier jour passé au pays, au milieu des êtres et des objets que l'affection ou l'accoutumance leur avait rendus chers. Demain il leur faudrait cheminer vers quelque métairie lointaine où tout pour eux serait étranger. Aussi comme ils savouraient ce dernier jour de joie! Ils trépignaient avec amour sur la lande natale, ils se grisaient de bruit, d'air et de soleil.

Vers quatre heures, quand la chaleur du jour commença à s'apaiser, les bourgeois de Saint-Clémentin arrivèrent à leur tour. Chaque société ou plutôt chaque coterie faisait bande à part, se tenant mutuellement à distance et formant de petits groupes autour de la verte salle de bal. Mme Césarine de Labrousse était le point de mire et de ralliement de la fine fleur de l'aristocratie

saint-clémentinoise. Mme Désenclos était venue au Puits-Carré avec son mari et sa fille. M. Désenclos tenait l'enfant par la main, et de temps en temps la portait dans ses bras, lorsqu'on passait devant les *curiosités*. La *dame* des Palatries les suivait, tournant souvent la tête comme pour chercher quelqu'un dans la foule, et faisant parfois sa jolie moue en signe de désappointement. La course avait coloré ses joues et mis une étincelle dans chacun de ses yeux. Elle était charmante. Son chapeau de paille, d'où s'échappaient d'abondantes boucles, ombrageait doucement sa figure enfantine; le vent jouait avec ses cheveux et avec les rubans bleus qui flottaient sur sa simple robe de nankin. — Caché derrière un châtaignier, Maurice Jousserant la contemplait et l'admirait, car il était venu, lui aussi. De sa fenêtre, il avait vu Lucile traversant la prairie des Ages, et tout en se faisant de beaux sermons il avait pris son chapeau et s'était dirigé du côté de la brande. Ne fallait-il pas qu'il tînt la promesse faite à Sylvain? Il était là, invisible et rassasiant ses regards. Pour la première fois, il pouvait regarder Lucile à son aise. Elle n'était presque pas changée. C'était toujours la même démarche légère, le même délicieux sourire. Elle s'était peu à peu rapprochée de la danse, et, apercevant Simonne qu'elle cherchait, elle quitta son mari, arriva près du châtaignier et tout à coup reconnut Maurice... Tous deux rougirent et restèrent silencieux. Le

jeune homme s'inclina timidement, et la jeune femme se mit à causer avec sa filleule; mais au même instant l'orchestre donna le signal d'une nouvelle danse, Simonne partit, et Maurice et Lucile restèrent seuls près de l'arbre.

Ils n'osaient ni se parler, ni se regarder, ni s'éloigner. Maurice affectait un air froid et tenait ses yeux baissés; mais ses regards suivaient avec avidité les moindres mouvements des rubans bleus sur la robe de sa voisine. Il savourait silencieusement son bonheur. Les *violoneux* jouaient un *bal;* c'est une danse du pays, une sorte de bourrée où les danseurs, deux à deux, tournent en face l'un de l'autre, tantôt se quittant et tantôt se reprenant. Maurice et Lucile connaissaient bien ce rhythme lent et naïf; autrefois ils avaient bien souvent dansé le *bal* ensemble sur cette même brande. En entendant une certaine phrase musicale qui leur rappelait mille souvenirs, ils tressaillirent tous deux, et cette fois leurs regards se rencontrèrent, souriants et humides.

« Aimeriez-vous à danser un *bal?* demanda Maurice enhardi.

— Volontiers, » répondit-elle simplement.

Ils se prirent les mains et s'élancèrent dans la foule, et comme ils dansaient face à face, les mains dans les mains, les regards confondus, aux sons de cet air rustique, le passé ressuscita pour eux... Tout à coup les violons s'arrêtèrent. « Déjà! s'écria Maurice. Il me semble que les *bals* sont

plus courts qu'autrefois; les *violoneux* nous en ont volé la moitié.

— Si vous voulez, dit Lucile en riant, nous danserons aussi une contredanse!

— Je n'osais pas vous le demander, » répondit-il.

Elle le regarda d'un air étonné. « Pourquoi?... vous osiez bien autrefois!

— Oui, mais il y a cinq ans entre ce temps-là et aujourd'hui...» Il s'arrêta, craignant d'en trop dire. Les violons jouèrent une ritournelle, et la contredanse commença.

Dans les intervalles de chaque figure, ils revenaient à leur place, se regardaient rapidement, ouvraient les lèvres pour parler et restaient muets. Ils avaient tous deux mille choses à se dire, et n'osaient commencer : Maurice, parce que la tendresse débordait de son cœur et qu'il voulait l'y renfermer; Lucile, parce qu'elle se sentait plus embarrassée et plus intimidée qu'elle ne l'avait prévu. Cependant les minutes s'envolaient, et Mme Désenclos désespérait déjà d'obtenir l'explication qu'elle désirait. Elle se décida donc à parler la première, et dit brusquement à Maurice, sans le regarder : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu aux Palatries?... Votre oubli m'a fait de la peine.

— Je ne vous ai pas oubliée, répondit-il, mais l'accueil que j'ai reçu de vous à la Commanderie m'a effrayé; j'ai pensé que ma visite pourrait vous déplaire.

— Pourquoi?... » demanda-t-elle en tournant tout à coup vers lui ses beaux yeux si expressifs.

Maurice sentait son cœur battre et sa tête tourner, il avait les lèvres ouvertes pour répondre : « Parce que je vous aime et que vous n'êtes plus libre;... » mais il fut retenu par un sentiment de délicatesse et par le souvenir de ses sages résolutions. La danse suspendit leur entretien, et quand ils se retrouvèrent l'un près de l'autre, ils restèrent de nouveau silencieux. Pourtant au moment où le quadrille allait finir, Lucile, impatientée du mutisme de Maurice, lui demanda s'il était vrai, comme on le prétendait, qu'il eût l'intention de quitter les Ages.

« Oui, répondit-il, je retournerai à Paris dans quelques jours. »

Elle le regarda d'un air de reproche. « Ainsi, dit-elle, vous ne seriez pas venu me voir... Après cinq ans!... » Elle prononça ces paroles avec un tel accent de tristesse que Maurice n'y put résister.

« Eh bien, s'écria-t-il, je vous promets de ne point partir sans vous faire mes adieux.

— Adieux?... Ne dites pas ce vilain mot! Oui, sérieusement je compte sur votre visite. J'aurai tant de plaisir à causer du bon vieux temps! Quand vous verrai-je? »

Maurice ne répondit pas immédiatement. La pensée de revoir Lucile aux Palatries, l'idée d'une présentation à M. Désenclos, lui causaient un

secret déplaisir et le retenaient. « N'allez-vous plus jamais, dit-il enfin, vous promener du côté des roches de Chaffaux? » Et sur sa réponse affirmative il reprit après un moment d'hésitation : « Si vous le vouliez, nous referions ensemble ce pèlerinage au premier jour.

— Ce serait charmant, s'écria-t-elle étourdiment, allons-y dès demain!... »

Elle avait à peine achevé qu'elle regretta de s'être engagée si vite; c'était presque un rendez-vous qu'elle venait de donner à Maurice. Elle comprit son imprudence et voulut se dédire; mais elle pensa en même temps que Maurice verrait dans son refus une marque de défiance et s'offenserait de nouveau. D'ailleurs où était le danger? N'avait-elle pas, lorsqu'elle était jeune fille, fait maintes fois cette promenade avec lui? N'emmènerait-elle pas Madeleine avec elle? Enfin Maurice n'allait-il pas quitter les Ages? La contredanse venait de finir. Elle releva vers lui ses regards limpides et confiants, et avec un geste amical : « Merci, dit-elle, et au revoir! »

Tandis que Maurice et Lucile dansaient, Mme de Labrousse errait à travers la *ballade*. Elle se croyait déjà des droits sur M. Jousserant, et elle avait vu avec dépit Mme Désenclos accaparer toute son attention. Désappointée et maussade, elle avait quitté sa compagnie pour aller jeter un coup d'œil du côté de la *louée*. Presque tous les jeunes gens étaient déjà *gagés*, et il ne restait plus çà et là

que quelques retardataires errant à la recherche d'un maître. Parmi eux, la veuve distingua tout à coup Jacques Chantepie, mais Jacques transformé et méconnaissable. Il avait une blouse neuve, une chemise blanche et un grand feutre au ruban duquel était fixée une branche de houx. Mme de Labrousse s'arrêta devant lui, et ils échangèrent un regard rapide. La robuste apparence, les manières brusques et l'attitude hautaine de Chantepie firent impression sur elle, et elle lui demanda s'il voulait se louer comme garde à la Commanderie. — Oui, répondit Jacques d'un ton bourru, mais à une condition, c'est que vous prendrez Rougeaud avec moi.

— Qui ça, Rougeaud ?

— Mon chien.

— Va pour Rougeaud, dit la veuve avec un éclat de rire ; voilà dix francs d'arrhes, je t'attendrai demain. »

Sitôt le marché conclu, Jacques alla droit à la danse et dit à Simonne : « Sais-tu ce que je viens de faire ? Je viens de me gager comme garde chez Mme de Labrousse... Maintenant nous allons danser une danse ensemble.

— Je ne saurais, répondit-elle, j'ai un danseur.

— Qui ?

— M. Maurice Jousserant ! s'écria-t-elle toute fière. »

En effet, Maurice, selon la promesse qu'il avait faite à Sylvain, s'avançait vers la jeune fille.

« Encore lui! » grommela Jacques; puis il tourna le dos à Simonne et s'éloigna en jetant à Maurice un regard furieux.

Peu à peu le crépuscule tomba, et la foule s'éclaircit. Les violoneux étaient las, les danses se succédaient plus lentement; à la brune, elles cessèrent tout à fait. Les dernières voitures se mirent en marche et disparurent sous la feuillée. La brande redevint solitaire et silencieuse. La nuit distilla doucement sa rosée sur les bruyères, et les herbes foulées se redressèrent insensiblement. Maurice, seul et à pas lents, regagnait les Ages par le plus long chemin. Tandis que les herbes couchées se relevaient, son amour demi-mort revenait à la vie, et tandis que les grillons agitaient leurs grelots au clair de lune, ses plus joyeux souvenirs réveillés chantaient en lui comme des rossignols...

Le lendemain matin, Lucile en ouvrant sa fenêtre vit le ciel gris et menaçant. Elle avait réfléchi pendant la nuit à la promesse faite à Maurice, et, préoccupée d'un engagement pris un peu à la légère, elle se rassura en songeant que la pluie arriverait à propos pour la tirer d'embarras; mais à midi les nuages s'écartèrent, et un soleil pâle glissa sur la vallée. M. Désenclos était parti pour une excursion botanique et ne devait rentrer qu'à la nuit close; elle avait une pleine journée de liberté, et d'ailleurs personne ne s'inquiétait jamais des promenades qu'elle faisait souvent seule dans la campagne. Sans doute Maurice, sur la foi

de ce rayon de soleil, était allé l'attendre aux roches. Si elle n'y paraissait pas, n'aurait-il pas le droit de s'offenser de ce manque de parole?... Une nouvelle éclaircie acheva de la décider; elle renonça seulement à prendre sa fille avec elle à cause de l'humidité, et se dirigea seule vers les roches de Chaffaux en longeant la prairie.

L'air était tiède, presque lourd. Le ciel, brouillé de blanc et de bleu, avait un aspect doux à l'œil. De temps en temps, un rapide coup de soleil illuminait les prés et les montrait dans toute la splendeur de leur floraison. L'herbe mûre, épaisse, onduleuse, semblait vouloir submerger les buissons et les troncs d'arbres sous ses vagues verdoyantes; un blond nuage de pollen s'en exhalait au moindre vent, et des milliers d'insectes planaient au-dessus des graminées en fleur. La prairie entière n'était qu'un délicieux bourdonnement. Les sons, les couleurs et les parfums y formaient un concert, une invitation à la joie et à l'amour. Lucile, tout en marchant, sentait l'effet de cet enivrement printanier. Ses hésitations avaient disparu, et il lui tardait d'arriver.

A une lieue des Ages, en amont, la Charente est bordée à gauche par des bois, et à droite par de hautes roches marbrées de lierre. La vallée se resserre et semble un profond couloir de verdure d'où l'on ne voit que des arbres et un pan de ciel bleu. Des poules d'eau cachées dans les joncs des rives, deux ou trois pies babillardes et des bergeronnettes

sans cesse frétillantes sont les seuls hôtes de cette solitude. Ceux qui veulent rêver en liberté, ceux qui aiment la nature sauvage et charmante à la fois, y trouvent un paysage à leur gré. La rivière y serpente entre des bouquets d'aunelles; une ancienne digue à demi ruinée la coupe en biais et permet d'aller des roches au taillis sans trop se mouiller les pieds. C'est là que Maurice attendait Lucile. Dévoré d'impatience, il marchait le long de la rive, piétinant à travers les herbes, grimpant aux roches et ne pouvant calmer l'émotion qui l'agitait. Le ciel s'était de nouveau couvert, et une douce ondée mouilla les plantes. « Maudite pluie! » pensait-il... Il s'assit découragé sur la pierre. Tout à coup... non, ce n'était pas une illusion, c'était bien une ombrelle brune qui avait l'air de courir là-bas entre les saules!... Il distingua le chapeau de paille et la robe grise de Lucile. La jeune femme s'avançait d'un pas net et léger dans le petit sentier bordé de grandes sauges. Maurice courut au-devant d'elle. « Vous voyez, dit-elle en secouant quelques gouttelettes qui avaient roulé sur sa robe, je suis une vraie campagnarde, et une ondée ne m'effraye point. »

Ils s'assirent à l'abri des roches et restèrent un moment silencieux. Ils semblaient étonnés de se retrouver seuls dans cette retraite, d'où l'on voyait entre les saules les prés mouillés scintiller au soleil. Partout où ils portaient leurs yeux, les moindres détails du paysage les replongeaient au sein des

meilleurs souvenirs de leur jeunesse. Ils étaient venus autrefois à cette même place par une pluvieuse matinée de juin semblable à celle-ci. Maurice le rappela aussitôt à Lucile. Ils avaient fait une longue course à travers les prés, et quand ils étaient revenus s'asseoir près des roches, le cou et les bras nus de la jeune fille étaient tout semés de débris de fleurettes que le vent et l'ondée y avaient collés. Peu à peu les moindres accidents de leur première jeunesse défilèrent dans leur conversation comme les grains d'un poétique chapelet. Ils croyaient être encore au temps passé. L'illusion ne cessa que lorsque le nom de M. Désenclos vint par hasard sur les lèvres de la jeune femme. Rejeté brusquement dans la réalité, Maurice devint pensif. Le rayon qui avait illuminé un moment sa physionomie s'évanouit. « Êtes-vous heureuse aux Palatries? » demanda-t-il tout à coup.

Elle sourit. « Heureuse?... je le crois, si le bonheur consiste à vivre dans le calme et le bien-être... Pourtant j'ai aussi mes heures d'ennui. » Elle lui parla alors de son intérieur. Elle était presque toujours seule à la maison; son mari la gâtait comme une enfant et ne lui laissait rien à désirer; mais il était fou d'histoire naturelle, faisait huit lieues pour trouver une plante et ne rentrait qu'à la nuit.

« N'avez-vous pas une petite fille? dit Maurice.

— Oui, Dieu soit loué! — et la figure de Lucile s'épanouit, — c'est toute ma vie que cette enfant.

là! Elle est si mignonne et si caressante! Vous ferez connaissance avec elle quand vous viendrez aux Palatries. »

Maurice secoua la tête en la regardant tristement. Il allait essayer de lui faire entendre aussi délicatement que possible pourquoi il ne pouvait devenir l'hôte des Palatries; mais elle ne lui en laissa pas le temps, et l'interrompant avec une vivacité mutine : « Voyez, s'écria-t-elle, les beaux chèvrefeuilles, là-bas, de l'autre côté de l'eau! Venez, nous allons cueillir un bouquet! »

Elle s'élança légèrement vers la rivière et la traversa en suivant la digue. Elle sautillait sur les pierres comme une bergeronnette. En un endroit où le courant élargi séparait deux assises de moellons, elle s'arrêta hésitante. Maurice accourut et voulut la porter dans ses bras. « Non! dit-elle en rougissant, pas de cette façon; donnez-moi la main. » D'un bond ils sautèrent ensemble sur la dernière assise. Ils avaient atteint l'autre rive, et Maurice tenait toujours les doigts de Lucile dans sa main brûlante. Elle les dégagea rapidement et se mit à cueillir des fleurs : les chèvrefeuilles, les viornes, les digitales, tout y passa. Elle s'était débarrassée de son chapeau, ses cheveux flottaient en liberté, ses yeux brillaient... Quand elle eut complété sa gerbe, elle s'abattit tout à coup sur l'herbe comme un bel oiseau, et, tout en jasant, procéda à l'arrangement de son bouquet. Maurice, silencieux le plus souvent, la regardait, l'admirait et

buvait avidement ses moindres paroles. Il aspirait avec délices la suave odeur de violette qui s'exhalait des vêtements de Lucile. Par moments un frisson le prenait, et il était tenté de couvrir ses pieds de baisers.

Le soleil cependant s'abaissait de plus en plus vers les bois. Lucile se leva. « Quel dommage de partir ! soupira Maurice, il faisait si bon ici !

— Oh ! dit-elle tout heureuse de pouvoir exaucer le désir à demi étouffé sous ce regret, je ne suis obligée de rentrer qu'à la nuit, et si vous voulez, nous nous en reviendrons tout doucement par les bois et la brande. »

Ils s'engagèrent dans un sentier sablonneux ombragé par les ramures des châtaigniers, et en cheminant ils continuèrent à parler de leur première jeunesse. A mesure qu'ils marchaient, leur causerie devenait plus familière et plus tendre. Pas un mot d'amour n'était prononcé, mais l'amour lui-même était dans leurs sourires et dans leurs inflexions de voix.

Le crépuscule commençait lorsqu'ils débouchèrent dans la brande. De longs nuages gris masquaient le ciel, un fin brouillard montait de la vallée et planait sur le taillis. Au couchant, une dernière rougeur perçait la brume et jetait sur les bruyères une lueur fantastique dans laquelle les objets semblaient flotter confusément comme des apparitions d'autrefois. Au loin, dans la campagne, un pâtre chantait d'une voix lente et sonore ce vieux refrain :

> Rossignol sauvage,
> Rossignolet des bois,
> Apprends-moi ton ramage,
> Apprends-moi la manière
> Dont on se fait aimer.

« Quelle belle soirée, n'est-ce pas? » dit Lucile. Et, tout en parlant, elle se mit à courir dans la bruyère, puis s'arrêta au pied d'un arbre, essoufflée et rieuse. « Oh! je suis bien contente, dit-elle; n'est-ce pas que nous reviendrons ici? n'est-ce pas que vous ne partirez point?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, » s'écria Maurice enivré.

Il lui saisit la main et la couvrit de baisers. La jeune femme se rejeta brusquement en arrière. « Vous m'en voulez, et je vous ai déplu?... dit-il d'une voix timide.

— Non, mon ami, répondit-elle, n'ai-je pas confiance en vous? »

Elle lui tendit de nouveau sa petite main et serra la sienne avec une vivacité nerveuse.

IV.

Ce soir-là, à la même heure, M. Désenclos traversait la brande du Puits-Carré, au retour de son excursion. Il était escorté de Jacques Chantepie et du chien Rougeaud. La journée avait été bonne, et la boîte du *cueilleux d'herbes* était remplie de précieux échantillons; aussi était-il gai et dispos. Sa longue figure fine était éclairée d'un sourire, et

il s'entretenait joyeusement avec Jacques de ses trouvailles et du succès de ses recherches. Chantepie l'écoutait d'un air attentif et respectueux. Il avait pour M. Désenclos une sorte de culte qui tenait de l'attachement du chien pour son maître et de l'admiration du sauvage pour l'homme civilisé. Lors d'un démêlé qu'il avait eu avec la justice, l'influence du propriétaire des Palatries l'avait seule sauvé de la prison ; mais c'était là le moindre des liens qui le retenaient près de M. Désenclos : ce qui surtout l'avait touché et conquis, c'était la science du *cueilleux d'herbes* et son amour des choses de la nature. Enfant des bois, braconnier, dénicheur d'oiseaux, Chantepie avait été saisi et émerveillé du respect de ce bourgeois pour les plantes sauvages et les insectes. Le savoir profond et familier de M. Désenclos lui inspirait un sentiment de vénération. De son côté, le propriétaire des Palatries avait apprécié les nombreux talents de ce vagabond émérite ; il avait reconnu dans Jacques une expérience très-sûre des détails de la vie forestière et un goût instinctif pour les sciences naturelles. Dans tout le pays, Jacques était le seul homme qui s'intéressât à ses découvertes, et dans tout le canton aussi M. Désenclos était le seul qui ne traitât pas Chantepie en bohémien et en repris de justice. Toutes ces considérations avaient fini par les attacher l'un à l'autre. Ils se comprenaient et s'aimaient de jour en jour davantage.

Après avoir longtemps et silencieusement écouté le botaniste, Jacques secoua la tête, et d'un air sombre : « Vous êtes un homme heureux, vous, monsieur Désenclos, murmura-t-il, tout vous réussit ; moi, je suis né avec le guignon dans le ventre !

— Patience ! Jacques, tu auras ton tour.

— Jamais ! dit-il, puis il ajouta : Si seulement la Simonne voulait me prendre pour mari ! Cette fille-là m'a ensorcelé... Elle n'a eu qu'un mot à dire, et j'ai laissé la brande et la liberté du bon Dieu pour me mettre en service à la Commanderie... Et maintenant elle se gausse de moi avec son meunier... Ah ! si vous vouliez lui parler sérieusement, si surtout Mme Désenclos voulait s'en mêler, il y aurait peut-être de l'espoir. Après tout, je vaux bien ce damoiseau de Jacquet ; j'ai deux bras comme lui, et s'il a un plus beau museau que le mien, je suis moins sot que lui !

— Eh bien, je parlerai à ma femme, dit M. Désenclos, nous plaiderons ta cause, sois tranquille !... Mais voici le chemin qui va à la Commanderie, c'est ici que nous nous séparons. Bonne nuit, mon camarade, courage et patience !... »

Au moment où M. Désenclos prenait à travers les ajoncs le chemin qui passe à l'Hermitage et descend dans la vallée, Lucile, au bras de Maurice, se dirigeait vers le même sentier. Ils virent tout à coup de loin la maigre silhouette du maître des Palatries se découper en noir sur l'horizon. « Voici mon mari ! » s'écria Lucile... Elle s'arrêta et re-

garda Maurice, qui était devenu pâle et grave.

« Que faire ? dit-il. S'il nous voit, que va-t-il penser de vous ?

— Il y aurait, répondit la jeune femme, une chose bien simple, ce serait d'aller tout bonnement à sa rencontre ; je vous présenterais à lui, et il rirait le premier de notre aventure. »

La situation était loin de paraître aussi simple à Maurice. Il redoutait de se trouver en face de M. Désenclos ; il prévoyait que son trouble le trahirait, et qu'alors le mari, fût-il le moins clairvoyant des hommes, ne pourrait manquer d'ouvrir les yeux. « Non, dit-il enfin d'une voix sourde, c'est impossible ! »

La position devenait de moment en moment plus critique ; M. Désenclos semblait avoir remarqué les promeneurs et se dirigeait de leur côté. Lucile vit l'air soucieux de Maurice, et prenant selon son habitude une soudaine résolution : « Eh bien, dit-elle, puisque cela vous contrarie, sauvons-nous en nous cachant derrière les ajoncs ! » Elle lui saisit la main, et, se courbant tous deux, ils glissèrent derrière l'une des haies qui encaissaient le sentier. M. Désenclos passa au même instant et contempla un moment d'un air intrigué les deux ombres fuyantes.

Ils s'arrêtèrent quand ils eurent gagné le bois. Lucile riait de cette belle équipée comme un enfant qui a fait une espièglerie à son maître. « Pensez-vous qu'il vous ait reconnue ? demanda Maurice.

— Je ne le crois pas, dit-elle, car il fait déjà sombre. »

Maurice sentait de la glace couler dans ses veines. « Vous le voyez, je vous perds ! » murmura-t-il.

Lucile se moqua de sa frayeur, et affirma de nouveau que son mari n'avait pu les reconnaître. « D'ailleurs, ajouta-t-elle, pour prévenir tout soupçon, je vais faire en sorte d'arriver la première aux Palatries. » Ils hâtèrent le pas et suivirent le sentier qui longe le moulin des Ages, sans se douter qu'il y avait là, derrière les ajoncs, un autre témoin de leur fuite, et que celui-là les avait reconnus.

Quand ils eurent disparu, Jacques sortit du fourré et lança un regard dans la direction du moulin. « Sa femme ! murmura-t-il entre ses dents, c'était sa femme !... Ah ! pensait-il, je l'ai trop tôt complimenté de son bonheur... Toujours ce Jousserant ! je me heurte partout contre lui. Sûr, il y a un malheur entre lui et moi ;... mais patience, je tiens un secret qui peut le mener loin !... » Chantepie resta encore longtemps immobile au milieu de la brande. Puis il redescendit vers la Commanderie d'un pas rapide, comme si la découverte qu'il venait de faire l'eût rendu plus léger de moitié.

Après s'être assuré que Lucile avait pu gagner à temps les Palatries, Maurice rentra aux Ages, en proie à la fièvre de l'anxiété. La maison dor-

mait. Il se glissa dans sa chambre avec les mêmes précautions que s'il venait de faire un mauvais coup. L'angoisse lui serrait la gorge, ses tempes battaient, son front était mouillé de sueur. La nuit, tout change de proportions et s'exagère. Les craintes de Maurice se développèrent avec une intensité étrange, et d'effrayantes images peuplèrent l'obscurité où il était plongé. Vers trois heures, il vit enfin les grises lueurs de l'aube poindre au-dessus des arbres. Les coqs chantèrent dans les borderies voisines ; le meunier leva les vannes du moulin, et l'eau se précipita tout en rumeur sur les roues ; des paysans conduisant leurs chevaux à l'abreuvoir passèrent en sifflant des airs du pays. L'agitation et le bruit recommençaient avec la lumière croissante, et Maurice songeait tristement à ce jour qui se levait peut-être pour le malheur de Lucile. Le sommeil cependant l'emporta sur l'angoisse, et il s'endormit dans son fauteuil.

Huit jours se passèrent, huit journées d'inquiétude et de remords. Il n'avait aucune nouvelle de Mlle Désenclos et n'osait même pas prononcer son nom ; il craignait de se laisser voir aux environs des Palatries et ne quittait plus les Ages. On touchait à la fin de juin, les prés étaient mûrs, et la fenaison commença. Souvent le soir Maurice voyait de sa fenêtre les chars couverts de foin rouler lentement dans la direction des Palatries. Une fois même il crut distinguer à la suite des faneuses et des faucheurs le chapeau de paille et la robe claire

de Mme Désenclos. La charrette était ornée de feuillages enrubannés, et les ouvriers l'escortaient en chantant; c'était la dernière meule qu'on venait de charger et qu'on ramenait avec solennité; on célébrait le *berlaud*, c'est-à-dire la clôture de la fenaison. Maurice écouta les chœurs joyeux, le bruit sourd des roues, les claquements du fouet des charretiers, et se sentit réconforté et rassuré par la vue de Lucile. Puisqu'elle se mêlait à la fête, c'est que rien de fâcheux ne lui était arrivé. Il sortit le lendemain matin et traversa la prairie des Ages. En passant près d'une haie, il entendit deux jeunes voix et reconnut Simonne et la petite Madeleine. Il courut à l'enfant de Lucile et la prit dans ses bras; tout en la caressant et en lui souriant, il reposait avec bonheur ses regards sur cette mignonne petite fille qui se cramponnait à son cou, demi-joyeuse et demi-effarouchée : il retrouvait les traits de la mère dans ceux de l'enfant. Il la couvrit de baisers, puis lui rendit la liberté et la regarda jouer dans l'herbe. Il se sentit ému, ses yeux se mouillèrent, et une bonne pensée lui vint au cœur. « Je quitterai le pays, dit-il; j'aime Lucile et je veux la respecter, afin qu'un jour cet enfant n'ait pas à me maudire... Oui, je partirai. » Il prit de nouveau Madeleine dans ses bras et la baisa au front, puis il rentra aux Ages, bien décidé à s'éloigner.

Le soir même, la mère Jacquet vint le trouver. Elle était soucieuse et parlait avec un accent plus plaintif encore que de coutume. « Ah! dit-elle,

mon pauvre monsieur Maurice, tout va de mal en pis; Sylvain est dans la désolation... Simonne est sur le point d'épouser ce mauvais gars de Chantepie. » Elle conta alors à Maurice que M. Désenclos, ayant fait de la morale à Simonne, avait fini par la décider à reprendre son ancien amoureux. Simonne n'avait dit ni oui ni non, et avait dansé avec Jacques pendant toute la soirée du *berlaud.*

« Hélas! hélas! soupirait la meunière, que va devenir notre Sylvain? Il est capable de se jeter dans le bief... Une si belle fille, ayant des économies et de bonnes terres du côté de Voulême!...

— C'est fâcheux, dit Maurice; mais je n'y puis rien... »

Alors les lamentations et les larmes recommencèrent. « Ah! continua la mère Jacquet entre deux sanglots, si vous vouliez... si vous vouliez dire deux mots à Mme Désenclos... Elle fait ce qu'elle veut de son mari, et le maître des Palatries volerait la lune, si elle la lui demandait. » Maurice se leva d'un air impatienté et répondit brusquement qu'il n'allait jamais aux Palatries et ne voulait pas se mêler de cette affaire.

— Faites excuse, monsieur Maurice, reprit la meunière de sa voix la plus mielleuse, je ne savais point; je croyais que vous étiez toujours ami avec la dame des Palatries; je pensais que...

— Que pensiez-vous? s'écria-t-il avec colère et en lui saisissant le bras.

— Ah! bonnes gens! notre maître, ne vous fâchez

point!... Je pensais, comme tout le monde, que vous voyiez la jeune dame tout autant que par le passé..., alors que vous vous promeniez ensemble le long de la rivière, bien loin, jusqu'aux roches de Chaffaux... Et je me disais : Ils étaient si amis autrefois que, pour sûr, ça n'a point pu se passer si vite... Ces amitiés-là, le temps ne mord point dessus!... Et alors je pensais qu'en vous promenant avec elle, un jour... vous pourriez lui recommander mon Sylvain et qu'elle n'aurait rien à vous refuser. »

Maurice l'écoutait avec stupeur. « Assez!... » s'écria-t-il. Elle sortit et laissa le jeune homme atterré. « Elle sait tout, se dit-il; elle nous a vus et nous tient à sa discrétion. Si je lui refuse mon aide, elle tuera la réputation de Lucile à coups de langue. » Il fallait renoncer à partir et voir Mme Désenclos au plus vite... Mais où et comment?... La Commanderie était le seul endroit où il eût quelque chance de la rencontrer. Il y alla dès le lendemain.

En le voyant entrer, Mme de Labrousse poussa une exclamation joyeuse. « Eh quoi! c'est vous, dit-elle, je vous croyais en train de devenir trappiste! » Maurice s'excusa de son mieux en songeant qu'il serait peut-être obligé de revenir plusieurs fois à la Commanderie, et fit tous ses efforts pour gagner les bonnes grâces de la veuve. Mme de Labrousse fut charmée de ce retour, sur lequel elle ne comptait plus, et se mit en frais de coquetterie.

A six heures, Lucile n'avait point paru ; Maurice prit congé en promettant de fréquentes visites. Il revint en effet deux jours après, et Césarine, ravie de cet empressement, l'invita à dîner pour le lendemain.

Lorsqu'il arriva, il trouva Lucile au salon. Elle était très-pâle et paraissait fatiguée ; ses regards, plus animés et plus brillants encore que de coutume, contrastaient avec cette pâleur et trahissaient une intérieure et violente agitation. Elle souffrait en effet d'un mal ignoré jusque-là, — la jalousie. Ne sachant rien des luttes et des anxiétés de Maurice, ne comprenant ni son silence, ni sa persistance à fuir les Palatries, elle avait supposé qu'un intérêt plus vif l'attirait ailleurs, et elle avait songé à la Commanderie. Elle s'était souvenue de la pêche aux écrevisses, elle avait rassemblé tous les incidents de cette soirée si pénible pour elle, et peu à peu elle s'était convaincue que Maurice ne la fuyait qu'afin de visiter plus librement Mme de Labrousse. Elle avait pendant des journées entières roulé cette idée dans son esprit malade, comme on retourne le fer dans la plaie. A la douleur qu'elle éprouvait, elle sentait combien son affection pour Maurice était devenue puissante. Elle essayait en vain de détacher son cœur de cette tyrannique amitié, elle la voyait croître chaque jour, et chaque jour aussi sa souffrance grandir.

Une rapide rougeur passa sur ses joues quand elle vit entrer Maurice ; mais elle trouva la force

de prendre une attitude calme, presque indifférente. Elle fut, pendant tout le dîner, silencieuse et maussade. Quand on passa de la salle à manger au jardin, Maurice, resté seul un moment avec elle, lui demanda rapidement la permission de la reconduire le soir aux Palatries. Elle resta interdite et toute frissonnante, et ne put répondre que par un signe de tête. Césarine revint, et Maurice eut à supporter deux heures de banalités. Vers neuf heures enfin, Lucile se leva et pria M. Jousserant de la ramener chez elle. Le domaine de M. Désenclos étant sur le chemin des Ages, la chose parut toute naturelle à Mme de Labrousse; elle accompagna les deux jeunes gens jusqu'au seuil du jardin et leur souhaita gaiement le bonsoir.

Lucile n'avait pas pris le bras de Maurice, et ils cheminaient silencieusement côte à côte. Quand ils ne furent plus qu'à une centaine de pas des Palatries : « Vous avez désiré me parler, dit la jeune femme, je vous écoute. » Elle prononça ces mots très-vite et avec un accent plein d'âpreté.

Maurice lui conta en peu de mots la conversation qu'il avait eue avec la mère Jacquet et les allusions insidieuses de la meunière. « Voyez, dit-il en finissant, où mon imprudence vous a conduite! vous voilà forcée de céder aux menaces de cette femme... Pouvez-vous maintenant parvenir à changer les résolutions de M. Désenclos? »

Lucile, après être restée un moment pensive, ré-

pondit d'un ton bref qu'elle se chargeait de tout... « Rassurez-vous donc, ajouta-t-elle amèrement, aucun ennui ne viendra plus déranger vos plaisirs. »

Maurice la regarda d'un air étonné et attristé. Elle avait ralenti le pas, et, le visage tourné vers la haie vive qui bordait le chemin, elle brisait entre ses doigts les extrémités fleuries des troènes. Le jeune homme, navré par la dureté des réponses de Lucile, voulut essayer de lui expliquer les motifs de sa conduite, mais elle l'arrêta dès les premiers mots : « Laissons cela, dit-elle, vous ne me devez aucun compte de vos actions.

— Ah! s'écria-t-il douloureusement, vous ne voulez donc pas me comprendre! »

Elle releva vers lui ses yeux brillants. « Je comprends une chose, dit-elle avec cette vivacité qui lui était ordinaire, c'est que vous vous plaisez à me faire de la peine.

— Je souffre plus que vous, » répondit-il. Elle garda le silence, mit la main sur ses yeux et détourna la tête. « Lucile, ajouta Maurice, laissez-moi vous parler raison!... » Il lui prit la main et la trouva moite de larmes. « Chère enfant, poursuivit-il tout ému, je vous suis plus attaché que vous ne pensez!... »

Lucile continuait à détourner la tête et à verser des larmes sans parler. Son cœur était gonflé au point d'éclater. Maurice se pencha doucement vers elle, et ses lèvres se trouvèrent alors si près des

cheveux de la jeune femme qu'il ne put résister à la tentation d'y déposer un baiser. « Songez, murmurait-il d'une voix tremblante, songez que le monde est terrible; si nous nous revoyons, on ne croira pas à notre amitié, on dira que c'est de l'amour... »

Elle tressaillit, se retourna vivement vers lui, et le sentiment longtemps comprimé en elle fit explosion. « Eh bien, s'écria-t-elle, on dira vrai... je vous aime toujours! »

Et, rouge de confusion, palpitante, les yeux encore pleins de larmes, elle s'enfuit vers les Palatries, ouvrit précipitamment la porte du jardin et disparut...

Le lendemain Maurice écrivait à son ami Hubert une longue lettre; il avait besoin de parler de son amour et d'épancher son cœur.

« Je t'avais annoncé mon prochain départ, lui disait-il; je ne partirai pas. Tout est changé, mon ami! Le ciel est bleu, le monde est beau! Elle m'aime!... Je ne devrais pas le dire, je devrais le taire, — à toi surtout; mais mon bonheur m'étouffe, et il faut que je parle. Ne me fais pas de morale, c'est inutile. Je l'aime, et le monde entier me crierait que j'ai tort, que je ne l'écouterais pas. — Ne la blâme pas, son amour sincère est plus honnête que la réserve de bien des femmes qui se croient vertueuses. Si tu avais pu la contempler hier, à la nuit, dans ce petit chemin vert des Palatries; si tu avais entendu sa voix frémissante, si tu avais vu ses yeux bruns

briller tout humides à la clarté des étoiles! Elle pleurait! Chères larmes! quand elles ont coulé, *j'ai* senti que ma vie tout entière lui appartenait... Non, je ne partirai pas; je resterai près d'elle, dans ce beau pays, dans cette douce vallée de la Charente où tout respire et chante l'amour. Ma destinée est dans ses mains; quoi qu'il arrive, sa volonté sera la mienne, mon cœur battra où battra le sien, et nous nous aimerons en dépit du monde entier!... »

Tandis que Maurice écrivait ces lignes, Lucile pensait à lui et se sentait l'âme remplie d'une émotion délicieuse. L'épanouissement de l'amour dans un cœur jeune est une fête charmante. Elle éprouvait une sorte de féerique éblouissement. Le soir, quand tout dormait, elle allait s'asseoir sur la terrasse; elle aspirait lentement l'air tiède de la nuit et jetait un long regard sur l'horizon étendu devant elle : — au ciel, un fourmillement d'étoiles; sur la terre, un clair-obscur à travers lequel on entrevoyait les formes adoucies des arbres et des coteaux; dans l'air, un parfum de chèvrefeuille et de jasmin. La nature était imprégnée d'une volupté suave. Lucile oubliait le lieu et l'heure, il lui semblait qu'elle voyait devant elle s'entr'ouvrir les portes d'or d'un monde enchanté. Elle écoutait avec ravissement le cri d'un petit grillon qui murmurait dans le jardin, puis elle se souvenait des moindres mots de Maurice, et elle prenait plaisir à se les chanter à elle-même en suivant la rustique

mélopée du grillon. Les enivrements de son cœur lui montaient alors aux joues en rougeurs subites, comme la séve monte en mars dans les jeunes oseraies et les empourpre.

Dès le lendemain de son entretien avec Maurice, elle s'était occupée du mariage de Simonne. La jeune fille, qui, au fond, se sentait attirée vers Sylvain Jacquet, fut facilement convertie à l'idée de rompre avec Chantepie. Quant à M. Désenclos, après avoir fait d'abord une vive résistance et longuement plaidé la cause de son protégé, il finit par céder devant la volonté persistante de sa femme et le désir nettement exprimé de Simonne. Quelques jours après, Jacques Chantepie vint à la brune chercher une réponse définitive et trouva le *cueilleux d'herbes* et Lucile sous les platanes du jardin. Jacques les salua de son air gauche et farouche, et sans parler interrogea du regard M. Désenclos. Ce regard anxieux remua profondément le maître des Palatries; il comprit que le moment était venu de faire connaître courageusement la situation au prétendant évincé, et, après avoir donné à Jacques une cordiale poignée de main, il lui annonça tristement qu'il fallait renoncer à Simonne. Jacques regarda le botaniste sans desserrer les lèvres, recula de quelques pas et s'appuya contre un arbre.

« Ah! dit M. Désenclos, que cette douleur muette touchait de compassion, j'ai bien fait ce que j'ai pu; mais quoi? Simonne ne t'aime pas.

— Mais je l'aime, moi! » s'écria Chantepie, et

il mit dans ce cri un accent déchirant où l'on devinait toute la violence de sa passion naïvement égoïste. Ses yeux fauves, ordinairement voilés, s'étaient tout grands ouverts, et leurs regards soupçonneux et pleins de reproches allaient alternativement de Lucile à M. Désenclos. Ce dernier haussa les épaules. « Tu l'aimes, je le sais, mon pauvre garçon, répondit-il ; mais cela ne suffit pas. En ménage, une affection réciproque donne seule le bonheur, et c'est justement ce que ma femme me faisait observer hier à propos de Simonne... »

Chantepie se tourna brusquement vers Lucile, et la jeune femme fut obligée de baisser les yeux, tant étaient terribles les éclairs que lançait le regard sombre du garde de la Commanderie. « Ainsi, dit-il lentement en continuant de regarder Lucile, vous croyez, monsieur Désenclos, que pour être heureux il ne suffit point d'aimer sa femme de toutes ses forces, et qu'il faut encore qu'elle vous rende la pareille? »

Lucile pâlit à cette question ; quant à M. Désenclos, il s'anima tout à coup et répondit avec chaleur : « Comment, tu en doutes ! Est-ce que le bonheur est possible autrement? Une femme qui n'aime pas son mari a beau être bien décidée à faire son devoir, elle souffre en le faisant, et son affection ressemble à une plante dépaysée qui ne pousse qu'en rechignant... Et puis crois-tu que toutes les femmes sachent se résigner? Il y en a qui se rebutent et qui trompent leur mari. Alors quel

enfer qu'un pareil ménage! La femme ment, le mari soupçonne et découvre enfin la vérité... Dans de telles conditions, le mariage est le pire fléau qui puisse frapper deux créatures. C'est mon avis du moins, et voilà pourquoi je t'engage à oublier Simonne, qui en aime un autre... C'est dur, je le sais; mais plus tard nous te trouverons une femme qui t'aimera et qui te rendra heureux. »

M. Désenclos s'était échauffé en parlant, ses yeux brillaient, ses traits accentués avaient une expression émue qui les rendait vraiment beaux. « Nous te trouverons une bonne femme, comme la mienne, » répéta-t-il en saisissant la main de Lucile et en la baisant rapidement. La jeune femme, tremblante et de plus en plus pâle, avait écouté les paroles de son mari avec une émotion toujours croissante. Elle ne l'avait jamais entendu s'exprimer avec cette animation sur un sujet étranger à la science; il lui semblait que chaque mot s'adressait directement à elle, et si l'obscurité n'eût été grande à cette heure de la soirée, on eût pu voir des larmes rouler sur ses joues glacées. Chantepie continuait à fixer sur elle ses yeux luisants comme ceux d'un chat sauvage qui guette un oiseau. « Vous avez raison, monsieur Désenclos, dit-il enfin après un silence; mieux vaut rester seul que d'être berné par une femme, comme des gens que je connais... Je n'ai point de chance, moi, et, une fois marié, je trouverais un beau soir la Simonne se promenant dans les bois avec un

damoiseau... Vous avez raison, n'en parlons plus!... Je ne vous en remercie pas moins, monsieur Désenclos; vous avez toujours été bon pour moi, vous... Mais ce soir je ne suis point en humeur de causer... Pour lors adieu! »

Il leur tourna brusquement le dos et disparut dans la nuit. Il était temps, Lucile sentait le cœur lui manquer; elle fit quelques pas, poussa un long soupir et se laissa tomber sur un banc. « Qu'as-tu, mignonne? fit M. Désenclos effrayé.

— Rentrons, dit-elle toute frissonnante, cet homme m'a fait peur. »

Chantepie, en quittant les Palatries, s'enfuit à travers champs. Quand il fut au sommet du coteau, au milieu des *chaumes* qui dominent la vallée, il s'assit sur une borne et tendit le poing dans la direction des Ages. A ce geste, son chien, qui s'était couché près de lui, se redressa et poussa de longs aboiements. « Malheur! grommela Jacques, le guignon ne me lâchera pas, c'est dit! » Il enfonça son front dans ses mains. Le sang lui montait à la gorge, tandis que des pensées de violences confuses tourbillonnaient dans son cerveau. Il voulait se venger à tout prix, mais comment? Révéler à M. Désenclos la trahison de sa femme? Non, il aimait trop le *cueilleux d'herbes* pour lui briser le cœur. Il fallait trouver autre chose. Il resta longtemps plongé dans une morne méditation. « Oh! dit-il en se levant enfin, je me creuserai tant la tête que je trouverai une idée, et le

jour où je la tiendrai, je l'exécuterai, j'en jure mon baptême! »

V.

Les noces de Sylvain et de Simonne avaient été fixées à la Saint-Louis. Ce jour, impatiemment attendu par la meunière et par son fils, arriva enfin. Dès le matin, les deux *violoneux* de Savigné vinrent avec les garçons d'honneur chercher le marié et sa mère. Maurice était de la fête ainsi que M. et Mme Désenclos, car la noce se faisait aux Palatries. Cette journée devait être pour lui une longue souffrance. Dès le premier pas qu'il fit sur le seuil des Palatries, il sentit sa peine redoubler. Il lui fallut tout d'abord serrer la main de M. Désenclos et subir le cordial accueil d'un homme dont il allait troubler le bonheur domestique. Il vit pour la première fois Lucile chez elle, dans ce doux royaume où tout respirait le bien-être et la joie ; un pénible sentiment de jalousie et de honte s'empara de lui et ne le quitta plus. Tout ce luxe, ces fleurs rares, ces eaux jaillissantes, ces meubles précieux, toutes ces belles et bonnes choses qui entouraient Lucile et formaient un cadre si bien approprié à sa beauté, toutes ces satisfactions que Maurice aurait tant aimé à lui prodiguer, elle les devait à un autre. Et sa fille, cette enfant aux yeux grands ouverts, aux lèvres rieuses, à la voix argentine, c'était la fille d'un

autre. Dans les moindres détails d'intérieur, Maurice reconnaissait l'influence féconde, l'intervention continuelle de cet *autre* qu'il n'avait jusqu'alors entrevu que dans un vague lointain. Maintenant la réalité le prenait à la gorge et le secouait rudement pour lui faire sentir que toute sa tendresse, tout son amour, n'étaient que des plantes stériles à côté de la tendresse et de l'amour de M. Désenclos.

Quand les conviés furent au complet, on partit pour Savigné, et la noce défila, musique en tête, par les chemins couverts qui mènent à l'église. Au moment où le cortége longeait le rustique cimetière aux pierres tombales couchées comme des dolmens parmi le fenouil et les touffes d'armoise, une tête se montra au-dessus du mur, une tête aux regards sauvages et aux traits contractés : c'était celle de Jacques Chantepie. Il avait voulu contempler Simonne dans sa robe de mariée; il l'avait vue s'appuyer souriante sur le bras de Sylvain, et il la regardait s'éloigner, et pour la première fois peut-être, depuis bien des années, des larmes jaillirent de ses yeux brûlants, des larmes de colère autant que de douleur.

Maurice avait espéré que le tumulte de la noce lui permettrait de voir Lucile et de lui parler plus librement; mais, depuis le matin, la jeune femme semblait éviter les occasions de se trouver seule avec lui. Dès qu'elle l'apercevait, elle se rapprochait de Simonne ou de M. Désenclos. Elle parais-

sait soucieuse et préoccupée. Sa témérité ingénue avait fait place à une douloureuse hésitation. Quinze jours auparavant, les plus grandes hardiesses lui avaient paru innocentes; maintenant la moindre démarche lui semblait criminelle, et elle osait à peine adresser la parole à Maurice. Celui-ci ne pouvait s'expliquer ce changement, et l'apparente froideur de Lucile l'irritait, tout en exaltant sa passion. Vers la nuit, il erra longtemps autour de la salle de danse, dans l'espoir de rencontrer son amie, et il allait se retirer quand il la vit tout à coup paraître dans le sentier qui conduisait à la maison d'habitation. Lucile marchait rapidement et semblait avoir hâte de rentrer chez elle. En apercevant Maurice, elle fit un mouvement en arrière. « Je puis donc enfin vous parler! dit le jeune homme à voix basse, pourquoi me fuyez-vous? »

Elle demeura silencieuse, et son air embarrassé et craintif accrut encore l'exaltation de son interlocuteur. Sans attendre sa réponse, il lui exprima avec une amertume passionnée son amour et l'irritation jalouse qui l'agitait depuis le matin. Il lui dit combien le bonheur des nouveaux mariés lui faisait mal, lorsqu'il songeait au temps où Lucile avait la libre disposition d'elle-même. Il y avait eu une heure où il aurait pu lui parler d'amour sans remords, comme Sylvain à Simonne, et il n'avait pas su la saisir, et cette heure ne reviendrait jamais! Il ne goûterait jamais ce bonheur pur, il ne

possèderait jamais Lucile!... « Ah! comme je vous aime malgré toute ma souffrance! » s'écria-t-il en serrant soudain le bras de la jeune femme.

Ces paroles frémissantes, loin de rassurer Lucile, redoublèrent encore son embarras; elle tremblait d'être rencontrée dans cette obscurité seule avec Maurice, et elle le pria de la laisser rentrer au logis. Il ne répondit pas; il continuait à lui étreindre le bras avec une sourde violence.

« Maurice, murmura-t-elle d'une voix suppliante, je vous en prie, soyez plus calme... Laissez-moi, vous me faites mal!

— Oui, vous avez raison, dit-il, je suis fou! »

Il lui rendit la liberté et s'enfuit loin des Palatries.

Peu de temps après la noce, Simonne vint se fixer aux Ages avec Sylvain, et M. Désenclos partit pour l'Angoumois, où il devait faire un séjour de plusieurs semaines. Lucile le vit s'éloigner avec un sentiment d'inquiétude; dans la situation d'esprit où elle se trouvait depuis la visite de Chantepie, elle craignait de rester seule à la maison. Elle avait peur de tout : de Jacques, de Maurice et d'elle-même. Aussi céda-t-elle facilement aux instances de Mme de Labrousse, qui la pressait d'accepter chez elle l'hospitalité pendant un mois. Elle alla immédiatement s'installer avec sa fille à la Commanderie.

L'automne était venu, un de ces magnifiques automnes comme on en voit souvent dans l'ouest.

Les raisins mûrissaient sur les treilles, les poiriers inclinaient jusqu'à terre leurs branches lourdes de fruits, et sur les chemins on faisait pleuvoir les noix à coups de gaule. Le ciel, d'un bleu soyeux, légèrement voilé de brumes argentées à l'horizon, n'avait plus la limpidité des journées d'août; la nature, dans sa pleine maturité, s'alanguissait déjà, comme une mère que des couches trop fécondes ont épuisée, et qui, lasse et pâlie, s'éteint au milieu d'un groupe de robustes enfants.

Quel charme d'errer librement avec Lucile, par ces lumineuses journées de septembre, sous les châtaigniers de la Commanderie! La seule pensée de ces promenades enchantait Maurice. Dès qu'il connut l'installation de Mme Désenclos chez la veuve, il se hâta de se présenter dans le salon de Mme de Labrousse. Celle-ci commençait à s'irriter de sa réserve. La persistance de Maurice à ne point dépasser les premières stations du voyage au pays du Tendre impatientait Césarine et la désolait. Elle avait la tête beaucoup plus prise qu'elle ne le croyait, et le désir avait implanté dans son cœur de profondes et solides racines. Les passions qui naissent chez les femmes de quarante ans sont comme les plantes qui poussent sur les vieux murs, — envahissantes et tenaces. La froideur polie de Maurice n'avait fait qu'exaspérer la fantaisie de la veuve, et elle avait résolu de triompher de ce beau dédain. Elle se promit de l'observer et de l'étudier de près, et elle exécuta strictement cette partie de

son programme. Au lieu des libres heures de promenade tant rêvées, Maurice fut condamné à la compagnie de Mme de Labrousse. La veuve ne quittait pas Lucile. En huit jours, il ne put dire à son amie un mot en particulier. L'inévitable Césarine était toujours là, l'œil au guet, comme une araignée sur sa toile. La petite Madeleine était la seule qui gagnât à cette contrainte; toutes les adorations enfermées dans le cœur du jeune homme se transformaient en caresses pour l'enfant de Lucile.

Le manége de Mme de Labrousse eut un double résultat, sur lequel la veuve ne comptait nullement : il augmenta encore la passion de Maurice en la comprimant, et rendit à Mme Désenclos une partie de la sécurité qu'elle avait perdue. La présence de Césarine donnait je ne sais quel air innocent aux visites de Maurice ; Lucile pouvait le voir et lui parler maintenant sans s'exposer aux périls d'un tête-à-tête; grâce à la veuve, leurs causeries redevenaient calmes et purement amicales. Cette apparente sérénité fit illusion à la jeune femme, et peu à peu ses premiers troubles s'apaisèrent ou plutôt s'endormirent. Au bout d'une semaine, elle avait repris sa gaieté et son étourderie d'oiseau. — Vers la mi-septembre, les vendanges commencèrent à la Commanderie. Saint-Clémentin n'est pas un pays vignoble : autour des borderies, quelques pieds de vignes enlacés aux arbres et poussant à l'aventure servent à alimenter le tonneau de piquette

des métayers ; mais on ne connaît guère que par oui-dire la saveur du vin du cru. Seuls de tout le voisinage, M. Désenclos et Mme de Labrousse possédaient quelques *chaînées* de vigne qu'ils vendangeaient en commun, le pressoir de la Commanderie servant pour les deux récoltes.

Un soir, tandis qu'on foulait les premières cuvées de la vendange des Palatries, Lucile et Maurice se rencontrèrent dans le pressoir déjà assombri. Au loin on entendait les vendangeuses qui revenaient de la vigne en chantant. Dans un intervalle de silence, un couplet entonné par une jeune voix arriva jusqu'à eux :

> Rossignol sauvage,
> Rossignolet des bois,
> Apprends-moi ton ramage,
> Apprends-moi la manière
> Dont on se fait aimer.

Aux premières notes de cet air qui leur rappelait un cher souvenir, Maurice et Lucile se regardèrent tout émus. Ils étaient restés seuls dans l'encoignure où s'arrondissait la cuve. Mme de Labrousse s'était éloignée, et les vendangeurs fatigués se reposaient près de la porte à l'autre extrémité de la voûte. L'obscurité s'étendait autour des deux jeunes gens; on les avait oubliés, et, pour achever de les isoler, le bruit du pressoir étouffait les rumeurs du dehors. « M'aimez-vous encore un peu ? » murmura Maurice. Pour toute réponse, Lucile lui tendit

sa main, qu'il serra dans la sienne. « Ne pourrai-je donc jamais vous voir seule ? » continua-t-il. Et comme elle secouait la tête et semblait hésiter, il la supplia de trouver un prétexte pour venir le rejoindre à la tombée de la nuit dans la châtaigneraie.

« Non, non ! s'écria-t-elle, quelle imprudence !... D'ailleurs, le parc est clos. — J'escaladerai le mur, répondit Maurice. » Elle le regarda avec effroi, « Non, dit-elle, c'est impossible... — Je vous attendrai, » murmura le jeune homme ; mais sans l'écouter elle avait déjà quitté le pressoir... Quand Maurice se fut éloigné à son tour, une tête se pencha au-dessus des bords de la cuve, et deux regards le suivirent jusqu'au seuil du pressoir. Chantepie était là. Il venait de descendre dans la cuve lorsque les deux jeunes gens s'en étaient approchés, et en les reconnaissant il s'était tenu invisible et immobile au fond de sa cachette. Dès que Maurice eut disparu, il fit un geste de mépris et se remit à écraser les grappes en sifflant.

Le soir même, à la tombée de la nuit, Maurice franchissait le mur d'enceinte et parcourait la châtaigneraie, le cœur tout palpitant... Arrivé à la lisière du parc, il vit les lumières s'éteindre dans le salon de la Commanderie, puis une lueur briller dans la chambre de Lucile. — La jeune femme était remontée chez elle, tremblante et indécise. Un secret pressentiment lui disait qu'en ce moment même Maurice errait dans le jardin, et elle ne

savait plus à quoi se résoudre. Elle ouvrit sa fenêtre. Un vent lourd, mêlé de quelques gouttes de pluie, faisait bruire les feuilles et, passant à travers les portes, gémissait dans les corridors. « Pauvre ami ! songea Lucile, en regardant la sombre châtaigneraie, il est là, il m'attend et il m'accuse sans doute. N'en a-t-il pas le droit ? n'ai-je pas la première encouragé sa passion, sans vouloir écouter ses scrupules et ses conseils ? Je l'ai appelé *trembleur,* et maintenant c'est moi qui tremble. Il va me croire égoïste ou capricieuse... » Au milieu de ses hésitations, elle s'était enveloppée de son manteau. — J'irai seulement le supplier de partir, pensa-t-elle, puis je reviendrai vite. » Elle laissa sa lampe allumée, se glissa dans l'escalier et atteignit le perron sans encombre. Dans le jardin, le vent faisait tourbillonner les premières feuilles sèches des charmilles. A chaque instant, Lucile s'arrêtait et du regard sondait l'obscurité. Il lui semblait que le sable du sentier, les herbes foulées, les grandes roses trémières des plates-bandes seraient le lendemain comme autant d'accusateurs prêts à lui faire honte. Quand elle fut sous la futaie, elle se mit à courir et arriva tout d'un trait à la clairière. Dès qu'elle distingua Maurice, ses terreurs s'évanouirent et la joie rentra en elle. — Tout essoufflée et palpitante, elle vola vers lui : « Mon ami, lui dit-elle en lui tendant la main, vous allez être raisonnable et partir immédiatement, je tremble qu'on ne nous surprenne.

— Peureuse enfant ! s'écria Maurice, je ne vous reconnais plus. Vous étiez si brave aux grottes de Chaffaux !... Que pouvez-vous craindre ici ?

— Je ne sais, répondit-elle, c'est un sentiment dont je ne me rends pas compte. Tout m'effraye... Vous l'avouerai-je ? je sens que je fais mal et j'ai des remords.

— Des remords ! » Il lui prit les mains et la fit asseoir près de lui. « C'est moi qui suis la cause de tout le mal, mais je vous aime tant ! »

Elle l'écoutait et ne songeait plus à partir. « Pourquoi vous tourmenter ? continua-t-il, notre amour ne ressemble pas aux liaisons que le monde condamne. Ce n'est pas un caprice né d'hier, c'est une affection qui date de notre première jeunesse. Elle sommeillait et s'est réveillée tout à coup comme la Belle au bois dormant. »

Elle essaya de sourire, mais ce ne fut qu'un éclair ; elle redevint sérieuse et mélancolique. « Tenez, dit-elle, il y a une pensée qui me poursuit et qui gâte toute ma joie : c'est moi qui ai fait les premiers pas vers vous, et si je ne m'étais pas avancée, vous ne seriez pas revenu à moi... Je suis sûre qu'au fond vous me jugez sévèrement. — Je vous adore ! » s'écria Maurice en lui baisant les mains.

Tout à coup Lucile se pressa contre lui : « Avez-vous entendu ? murmura-t-elle, on a marché dans le taillis. — Folle enfant ! dit-il, c'est quelque ramier qui s'est envolé. — Non, je vous assure que

j'ai entendu des pas. Laissez-moi partir. » Elle voulut se lever, mais Maurice l'entoura de ses bras. « Maurice ! » balbutia-t-elle, et soudain elle laissa sa tête tomber sur l'épaule du jeune homme et se mit à pleurer.

Pour la première fois, Maurice sentait cette tête adorée reposer près de la sienne et cette poitrine, toute gonflée par l'amour, palpiter contre son sein. Une volupté nouvelle l'enivra, et pour la première fois aussi sa bouche se pressa contre celle de Lucile; mais sous l'impression de ce baiser, la jeune femme tressaillit et s'arracha des bras de son ami... « Non! dit-elle, je ne veux pas que vous me méprisiez plus tard, je meurs de honte!... » Et le visage plein de larmes, les joues brûlantes, le cœur troublé, elle s'enfuit vers la Commanderie.

Pendant toute la semaine qui suivit, Maurice ne put se trouver avec Mme Désenclos. En revanche, Mme de Labrousse redoubla pour lui d'amabilité et le fatigua de ses attentions. Peu à peu il devint la proie d'une agitation douloureuse ; il était inquiet, impatient, irritable. Mme Désenclos fut saisie de compassion au spectacle de cette souffrance dont elle était la cause première, et avec la pitié l'amour rentra en maître dans son cœur.

Cependant les jours se passaient, et le moment du retour de M. Désenclos était proche, car on touchait à la Saint-Michel. C'est en Poitou l'époque des renouvellements de baux et des engagements de domestiques. Mme de Labrousse annonça devant

Maurice qu'elle irait ce jour-là à Ruffec, où elle avait affaire, et qu'elle y passerait vingt-quatre heures.—M'accompagnerez-vous? demanda-t-elle à Lucile.

Au même moment, Maurice jeta à son amie un regard où il y avait une si poignante expression de douleur et de prière, qu'elle n'eut pas le courage de repousser cette muette supplication. Elle répondit que Madeleine était souffrante, et qu'elle préférait rester à la Commanderie. La conversation suivit un autre cours; mais le soir, avant de partir, le jeune homme glissa entre les doigts de Lucile un billet crayonné à la hâte. « Je souffre horriblement depuis une semaine, lui disait-il, j'étouffe et j'ai besoin de vous parler. Après-demain, je serai pour tout le monde à trois lieues d'ici; mais au coucher du soleil je franchirai le mur du parc et j'irai vous attendre au rond-point de la châtaigneraie. Si vous m'aimez un peu, vous y viendrez. »

VI.

La veille de la Saint-Michel, Maurice avait prévenu la mère Jacquet qu'il passerait la journée du lendemain à Charroux. Il partit en effet de bonne heure; mais, après avoir laissé son cheval à la première auberge du bourg, il revint sur ses pas, fit un long détour dans la campagne et regagna ainsi les bois des Ages, où il passa le reste de l'après-

midi. Le ciel était gris, l'air sans chaleur et sans transparence ; tout le paysage était imprégné de tristesse. Dans le tournoiement des feuilles tombantes, dans la plainte des oiseaux, dans les flottantes vapeurs de l'horizon et jusque dans l'attitude des rares fleurettes qui fussent restées épanouies, il y avait une expression désolée. Maurice ne s'en apercevait guère ; toute son attention était absorbée par la contemplation intérieure de l'image de Lucile et par le brûlant souvenir de leur dernier entretien. Depuis cette soirée, il semblait que son amour eût changé de nature. Un orage grondait sourdement en lui. S'emparer de Lucile, la ravir au monde entier, l'emporter frémissante sous ses caresses, voilà ce qu'il souhaitait maintenant, voilà les rêves impatients qui l'agitaient sous la futaie humide des Ages.

Dans le salon de la Commanderie, Mme Désenclos était en proie à des sentiments d'un autre genre, mais tout aussi poignants et anxieux. Elle avait d'abord essayé de tromper les heures en lisant ; mais quelle lecture était possible avec ce tourbillon de rêves, de repentirs et de craintes vagues qui s'agitait dans sa tête ? Par moments, sa pensée l'emportait aux Palatries ; elle songeait aux jours calmes qu'elle y avait passés avant le retour de Maurice ; elle se retrouvait assise sur la terrasse avec sa fille, le soir, à l'heure où M. Désenclos revenait de ses excursions ; elle le voyait descendre par le sentier des vignes, la figure souriante sous son grand chapeau

de paille, les bras chargés de plantes sauvages; elle entendait le rire frais de l'enfant mêlé au rire plus viril du père, et elle se disait avec terreur qu'elle ne goûterait plus cette joie calme; elle se sentait irrésistiblement entraînée vers une autre vie pleine de fièvre et d'ivresse, pleine aussi de regrets et de remords, une vie où il faudrait mentir, jouer une perpétuelle comédie... Retourner en arrière et retrouver l'autre existence avec ses bonheurs paisibles et uniformes, était-ce possible? N'avait-elle pas elle-même noué le lien qui l'attachait à Maurice? Elle l'avait précédé sur la pente où ils glissaient tous deux, et maintenant l'abîme l'attirait. Elle était déjà fascinée et ne pouvait plus détourner la tête. A la pensée de ce nouveau rendez-vous dans la châtaigneraie, son cœur battait et ses yeux se fermaient. Elle s'avouait en tremblant qu'une fois là-bas, auprès de Maurice, elle ne s'appartiendrait plus. Ses regards interrogeaient avec anxiété la pendule et trouvaient les aiguilles à la fois trop lentes et trop rapides. « Je l'aime, se disait-elle les larmes aux yeux, et c'est moi qui l'ai voulu; je l'aime et je me perds, et rien ne peut nous sauver l'un de l'autre... »

Cependant le ciel s'était un peu éclairci, et le soleil se couchait vermeil dans les nuées. Lucile sortit. Sur le perron, sa fille Madeleine courut vers elle et la supplia de l'emmener au jardin. « Oui, oui, dit Lucile, prenant une soudaine résolution, viens avec moi, ma chérie! » Elle la saisit

dans ses bras et l'emporta en la couvrant de baisers.

Vers la même heure, Chantepie, qui faisait le guet dans le parc, était grimpé sur un des châtaigniers voisins du mur de clôture. Il vit de loin Maurice Jousserant traverser les prés et se diriger vers la Commanderie. « Le voici ! » grommela-t-il d'une voix sourde... Puis il se glissa à terre, ramassa son fusil, et se mit en devoir de le charger... « Pas de petit plomb, murmurait-il, tout en vidant sa poudrière, des balles... des balles, comme à un chien enragé ! » Quand l'arme fut chargée, il la rejeta sur son épaule et s'enfonça dans le fourré. La châtaigneraie de la Commanderie descend en pente rapide vers les prés. Une allée assez large, aboutissant à un rond-point, la coupe diagonalement. Des deux côtés, le taillis qui la borde est entremêlé de grands ajoncs si forts et si épais qu'il est impossible de voir au travers. Au milieu du rond-point, un vieux faune de pierre se dresse sur un tertre couvert de mousse; Lucile vint s'y asseoir. Le soleil avait disparu, le crépuscule tombait, et elle commençait à s'inquiéter, quand elle vit Maurice paraître au fond de l'allée et s'arrêter près de Madeleine, qui était accourue à sa rencontre. Il avait pris la petite fille pour l'embrasser, et il l'enlevait triomphalement dans ses bras. Au même moment, un coup de feu retentit, Maurice poussa une exclamation et laissa retomber Madeleine toute sanglante. La balle, après avoir labouré le

bras du jeune homme, était venue frapper l'enfant.

Au bruit de la détonation, Lucile accourut. La mignonne tant aimée était étendue sur l'herbe, le sang rougissait sa robe blanche, et ses petites mains conservaient encore des brins de bruyère fleurie. Elle se précipita sur sa fille, la serra convulsivement dans ses bras, et bondit à travers la châtaigneraie en la remplissant de ses cris de détresse. Pendant ce temps, Maurice atterré s'était élancé dans le fourré et cherchait en vain à découvrir le meurtrier...

Madeleine respirait encore. Mme Désenclos exigea qu'elle fût transportée immédiatement aux Palatries. Un médecin appelé à la hâte examina la plaie et déclara que la blessure était grave et mettait la vie de l'enfant en danger. Lucile passa la nuit au chevet de sa fille. Ce qu'elle souffrit pendant cette veillée, les mots ne peuvent le rendre. Parfois elle sentait sa raison sombrer dans un abîme de pensées tourbillonnantes et désordonnées; parfois aussi une froide lucidité succédait à cet obscurcissement, et elle s'interrogeait avec horreur. Que répondrait-elle à son mari, lorsqu'à son retour il trouverait sa fille mourante? Les détails du meurtre ne resteraient pas longtemps ignorés. Une seule personne avait pu tirer le coup de fusil, « Chantepie. » L'ancien braconnier était maître de son secret, et, une fois pris, il ferait des aveux; les gens de la Commanderie d'ailleurs avaient sans

doute aperçu Maurice, et ils parleraient; partout elle voyait se dresser des accusateurs. Son honneur était perdu, et sa fille était mourante; il lui semblait que sa vie s'écroulait de tous les côtés à la fois. Elle se penchait alors sur le lit de l'enfant et couvrait de larmes et de baisers ses petites mains, puis elle se levait, parcourait la chambre en proie à une pénible agitation nerveuse, et quand, physiquement brisée, elle retombait sur sa chaise, une agitation morale plus douloureuse encore venait torturer son âme.

Le lendemain, M. Désenclos et Mme de Labrousse arrivèrent en même temps à la Commanderie et apprirent ensemble la triste nouvelle. On leur donna rapidement les détails confus qu'on avait pu saisir à travers les paroles désespérées de Lucile; M. Désenclos les écouta à peine, du reste, et courut aux Palatries. En entendant le son de sa voix dans l'escalier, Lucile, anéantie par les angoisses de la nuit, sentit son cœur cesser de battre, ses genoux ployer, et tomba sans connaissance. On l'emporta dans sa chambre, et M. Désenclos alla s'asseoir près de sa fille, qu'il ne quitta plus. Quand Lucile revint à elle, on lui apprit que le médecin redoutait une inflammation cérébrale. Elle se traîna près de l'enfant et se tint cachée derrière les rideaux, osant à peine lever les yeux sur son mari, placé de l'autre côté du lit. Absorbé dans sa douleur et comme pétrifié, M. Désenclos se contenta de faire un geste de la main pour lui recom-

mander le silence, et s'abîma de nouveau dans la contemplation de sa fille bien-aimée.

Quelques jours se passèrent ainsi. Chantepie ne s'était plus montré à la Commanderie depuis le soir du coup de fusil. Cette étrange disparition, jointe aux mauvais antécédents du garde, donna des soupçons à la justice, et on lança contre lui un mandat d'amener.

M. Désenclos apprit ce nouvel incident sans même donner une marque de surprise ou d'indignation; son enfant seule l'occupait. Le médecin ne donnait que peu d'espoir. En le reconduisant jusqu'à la terrasse, Lucile l'interrogeait chaque fois avec anxiété, et chaque fois il se bornait à secouer la tête d'un air de doute. Elle revenait alors, navrée, s'asseoir en face de son mari, dont le silence l'épouvantait. Elle se sentait coupable et croyait voir un reproche dans les moindres gestes de M. Désenclos. Pourquoi lui adressait-il à peine la parole?... Assurément il savait tout, et il la méprisait. Au milieu de ses angoisses et de ses remords, elle était profondément touchée de pitié et de respect pour cet honnête homme qui l'avait si sérieusement aimée, et qu'elle faisait si cruellement souffrir. Elle l'admirait, et son repentir redoublait. Oh! si elle avait pu alors retourner en arrière et ressaisir les heures écoulées depuis le soir de la *ballade* du Puits-Carré!... Jusque-là, elle n'avait envisagé la vie que comme un chemin joyeux et facile à suivre, elle en apercevait main-

tenant les passes difficiles et les sommités périlleuses. Elle comprenait pour la première fois que sur le fond sévère de l'existence humaine les joies de la jeunesse et les ivresses de l'amour ne forment que de capricieuses et frêles broderies; ce qui compose la trame même, ce sont les luttes incessantes et les renoncements courageux. Ainsi jour à jour, pour ainsi dire heure à heure, la douleur la mûrissait et transformait l'enfant étourdie en femme sérieuse, prête à tous les sacrifices et à toutes les épreuves.

Aux Ages, Maurice avait aussi sa part de souffrance; mais les angoisses, au lieu de détruire sa passion, l'avaient accrue. Il voulait revoir Lucile, se jeter à ses pieds, implorer son pardon, et il cherchait en vain un moyen de parvenir jusqu'à elle. La Toussaint arriva. Dans cette partie du Poitou, les garçons des villages passent la nuit qui précède la fête des *morts* à sonner des glas dans chaque paroisse. C'est un usage immémorial. Seulement la vieille coutume a perdu avec le temps un peu de son caractère religieux et solennel; elle est devenue le prétexte d'un souper dont les jeunes garçons vont quêter les éléments dans le village et les métairies environnantes. Le soir de la fête, Maurice entendit, dans la cour des Ages, les gars de Savigné chanter en chœur la vieille et mélancolique chanson de la Toussaint. Il les écouta tout rêveur, et lorsqu'ils s'éloignèrent dans la direction des Palatries, il songea que le plus sûr

moyen de voir Lucile sans la compromettre serait de se mêler à eux et de pénétrer ainsi jusqu'à Mme Désenclos. Il se hâta de descendre et de les rejoindre.

Un épais brouillard enveloppait la vallée; il put suivre le groupe des chanteurs sans être reconnu. Ils montèrent aux Palatries; mais, dès qu'ils eurent atteint l'avenue des noyers, leurs chants cessèrent, car ils savaient que le deuil était dans la maison. M. Désenclos ne quittant pas le lit de sa fille, Lucile était venue elle-même recevoir les *veilleurs* sur la terrasse. Maurice, caché derrière un platane, la vit distribuer son offrande, il l'entendit répondre avec un accent doux et triste à leurs questions sur la santé de l'enfant. Les garçons s'éloignèrent peu à peu; alors il s'approcha d'elle et l'appela d'une voix suppliante. Elle frissonna tout entière au son de cette voix bien connue et s'arrêta. « Lucile, murmura Maurice, pardonnez-moi, dites-moi que vous ne me haïssez pas, parlez-moi!... »

Elle se sentit remuée de pitié, mais elle songea en même temps à l'enfant malade et à la petite chambre où le père veillait; elle ne le laissa pas continuer. « Partez, dit-elle rapidement, oubliez le passé et ne me revoyez jamais...

— Lucile! s'écria-t-il encore, et il lui tendit la main. Elle la repoussa doucement.

— Adieu! adieu! » balbutia-t-elle, et elle s'enfuit.

Il la vit disparaître et redescendit lentement les allées du jardin. La vallée était ensevelie dans la brume, et le ciel était sombre. Au loin, les cloches de Savigné et de Saint-Clémentin commençaient à sonner lentement le glas de la fête des morts, et par moments on entendait encore les chants des jeunes gars qui continuaient leur quête de *borderie* en *borderie*.....

Maurice quitta les Ages le surlendemain. Le même jour, la maladie de Madeleine parut entrer dans une phase nouvelle; la fièvre diminua et finit par disparaître. Un matin, le docteur déclara que le danger avait cessé. Lucile poussa un cri de joie et serra avec effusion les mains du médecin; quand elle l'eut reconduit jusqu'au seuil du jardin, elle remonta tout émue et s'arrêta sur le palier; ses yeux étaient pleins de larmes, et elle voulait les essuyer avant de rentrer. Elle entendit M. Désenclos qui parlait à Madeleine avec un accent attendri et joyeux; l'enfant lui tendait ses mains amaigries et lui répondait d'une voix faible. « Elle me reconnaît! elle est sauvée!... » cria le père en apercevant sa femme.

Lucile se sentit emportée par son émotion : sa nature expansive et impétueuse avait repris le dessus; elle courut à M. Désenclos, s'agenouilla devant lui, et lui saisissant les mains : « Pardon!... oh! pardonnez-moi! » s'écria-t-elle.

Son mari la regarda avec un naïf étonnement et la releva. « Pardon?... dit-il, et de quoi donc

es-tu coupable, ma mignonne? Est-ce ta faute si ce misérable Jacques a tiré sur toi?... Le pauvre fou a cru ainsi se venger du mariage de Simonne. Il s'est fait justice du reste, et on l'a trouvé pendu dans le bois des Ages... N'en parlons plus. » C'est moi, ajouta-t-il avec vivacité, c'est moi qui ai mille pardons à te demander. J'ai été maussade tout ce mois-ci; mais l'enfant m'absorbait... Si elle était morte, je l'aurais suivie. »

Lorsque dans un ciel lourd de nuées il se fait une soudaine déchirure, la profondeur de l'azur reparaît tout à coup, les champs ruissellent de lumière, et les alouettes chantent dans l'air bleu. Ainsi aux paroles de M. Désenclos l'âme de la jeune femme s'éclaira d'une joie subite et profonde, et elle entendit éclater en elle les chansons de l'espérance. Il ne savait rien, et elle n'avait rien perdu de son affection! Le mal n'était pas irréparable, elle pouvait reprendre possession de son doux royaume des Palatries et y commencer une nouvelle vie, sans que la défiance dressât entre elle et son mari un mur infranchissable! Et Madeleine était guérie, et elle-même était sauvée... Lucile se jeta dans les bras de M. Désenclos : « Oh! vous êtes bon! » s'écria-t-elle, et elle fondit en larmes.

Madeleine s'est promptement rétablie, et au printemps suivant le *cueilleux d'herbes* a pu re-

prendre ses excursions, accompagné cette fois de sa femme et de sa fille. M[me] de Labrousse, dégoûtée de la Commanderie, s'est fixée à Poitiers, et, sentant venir la cinquantaine, elle s'est faite dévote. Maurice n'est plus revenu dans le pays; il voyage, dit-on, en Orient. Malgré ses résolutions, Lucile n'a pu entièrement le bannir de sa pensée. Quand en avril les pousses des tilleuls commencent à rougir autour du moulin des Ages, elle regarde la vallée avec mélancolie et songe aux printemps évanouis; mais l'éducation de sa fille et les soins de sa maison empêchent cette rêverie de devenir dangereuse. Le souvenir de Maurice apparaît maintenant à son esprit comme Joubert voulait que sa mémoire se présentât à ses amis, — « avec une larme d'attendrissement sur les paupières et un sourire sur les lèvres. »

TABLE

Les Souffrances de Claude Blouet. 1

L'Abbé Daniel. 63

Lucile Désenclos. 159

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR. 7. RUE SAINT BENOIT. — [175]





